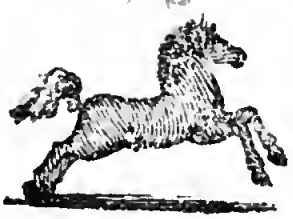
FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

36-D-26

Armadio 20



Palchetto 6

Num.° d' ordine 172

696

NAZIONALE

B. Prov.

11

998

NAPOLI

VITT. EM. III

ఐ రెవి.
II
998

Salvad. Crescimanno

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES CAUSES
PHYSIQUES ET MORALES.

BIBLIOTECA PROVINCIALE di NAPOLI

B.N. 10187

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES CAUSES
PHYSIQUES ET MORALES
DE
LA DIVERSITÉ
DU GÉNIE, DES MŒURS,
ET
DU GOUVERNEMENT
DES NATIONS,

Tirées en partie d'un Ouvrage Anonyme, intitulé : l'ESPRIT DES NATIONS.

Seconde Edition considérablement changée & augmentée d'un VIe. Livre.

Par M. L. CASTILHON.

TOME TROISIEME.

A BOUILLON,
Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXX.

BIBLIOTECA PROVINCIALE NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Magnis tamen excidit ausis.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES CAUSES
PHYSIQUES ET MORALES.

LIVRE V.

De l'influence des Causes physiques & morales sur la Religion, le Culte & les Cérémonies.

CHAPITRE PREMIER.

Du goût des Nations pour le merveilleux, & de l'origine des Fables.

C'Est de l'éducation que dépendent les mœurs; je crois l'avoir

ſuffiſamment prouvé : la religion a ſur elles auſſi la plus puiſſante influence. L'hiſtoire me démontre l'inconteſtable vérité de cette aſſertion. Dans l'aurore du monde, il n'y eut d'autres inſtructeurs, d'autres inſtituteurs que les poëtes; & les poëtes étoient en même-tems hiſtoriens, théologiens & philoſophes. Mais comme l'imagination ne ſauroit ſuppléer aux lumieres, & que pour être ingénieux & ſages, ces inſtructeurs n'en étoient point pour cela plus éclairés, les premiers ſiecles porterent néceſſairement l'empreinte de leur ignorance ; ignorance agréable à la vérité, mais auſſi très-profonde. Cet inconvénient étoit inévitable : car enfin, la philoſophie, ſi l'on peut donner ce nom à la ſageſſe des premiers jours du monde, étoit à peine à ſon berceau : les vérités phyſiques étoient entiérement ignorées, & les vérités de l'hiſtoire comme

celles de la morale incomparablement moins frappantes, parce qu'elles ſont infiniment plus délicates, étoient fort loin encore d'être développées. L'hiſtoire étoit réduite alors à un petit nombre de faits, au récit, partie exact, partie invraiſemblable, des actions mémorables des plus grands hommes de ces tems; & toute la morale conſiſtoit en quelques maximes vagues & générales. Il faut cependant avouer que ces actions & ces maximes, par cela même qu'elles étoient frappantes, & de l'utilité la plus intéreſſante, étoient auſſi fort ſuſceptibles des ornemens les plus éblouiſſans de la poéſie qui, par le merveilleux de ſes fictions, ne tarda point à s'emparer des ſciences & de la religion.

Ainſi, la poéſie & ſes brillantes impoſtures furent, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la nourriture des eſprits & le lait des premieres gé-

nérations. Placés dans de brûlantes régions, & perpétuellement agités par la chaleur & les éblouiſſemens de l'imagination, les anciens peuples, guidés, ou ſi l'on veut, égarés par les poëtes, reçurent aiſément comme des dogmes religieux, comme autant d'utiles découvertes philoſophiques & de vérités hiſtoriques, des fictions toujours fort ſéduiſantes, mais auſſi très-ſouvent deſtituées de toute vraiſemblance. Si le but des poëtes étoit d'égarer leurs contemporains, ils prirent très-certainement la route la plus ſûre : car, graces à leurs inſtructions, on confondit la phyſique & la théologie, la fable avec l'hiſtoire, les attributs avec les objets principaux, le ſymbole avec la réalité, les divinités poétiques avec le Dieu ſuprême ; & du ſein de ce chaos il s'éleva bientôt un voile épais & ténébreux qui, pendant beaucoup de ſiecles, couvrit entiérement la face de la terre.

Platon a vainement tenté de percer à travers l'obſcurité de ce nuage; mais quelque ſublime d'ailleurs qu'ait été ſon génie, il s'eſt perdu toutes les fois qu'il a voulu chercher la vérité au milieu des fables reçues, & il n'a fait que s'égarer dans les ſinuoſités de cet immenſe labyrinthe. J'écoute avec raviſſement, & je comprends ſans peine la doctrine de Platon quand il me parle des Dieux allégoriques; je l'entends & il m'enchante, quand il orne des graces de ſa poétique éloquence l'ingénieuſe généalogie de l'amour; mais je ne l'entends plus, & il me paroît tout auſſi inintelligible que le reſte des auteurs de la ſavante antiquité, lorſque dans ſes écrits, je cherche à diſtinguer les Dieux phyſiques ou hiſtoriques du Dieu ſuprême, unique & tout-puiſſant, dont le diſciple de Socrate reconnoît & s'efforce de prouver l'exiſtence.

Ainſi, dans le tems de Platon, comme dans preſque tous les ſiecles antérieurs à la philoſophie, la fable univerſellement reçue, accréditée, mêloit ſes fictions & ſes monſtrueuſes erreurs aux vérités de la tradition, & aux élémens même des connoiſſances humaines. Ainſi, le goût indeſtructible des hommes pour le merveilleux accréditoit, conſacroit même l'autorité de la fable qui, ſi je ne me trompe, tire ſon origine de pluſieurs cauſes conſtamment exiſtantes, & qui ne me paroiſſent rien moins que prêtes à s'évanouir.

Ces cauſes productrices des beautés & des graces, de la folie & du délire de la fable, ſont, ſi je ne me trompe, le deſir, orgueilleux ſans doute, mais auſſi très-naturel aux hommes, de conſerver & de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des grandes actions, les vertus éclatantes & les qualités ſublimes attri-

buées aux héros dont le panégyrique, dans ces ſiecles groſſiers, étoit abandonné à la chaleur & à l'enthouſiaſme des jeunes gens & des poëtes ; l'ignorance des voyageurs qui prenoient l'allégorie pour la vérité ; les menſongeres relations des navigateurs & des marchands qui, voyant tout avec admiration, exageroient encore dans le compte infidelle qu'ils rendoient des objets qu'ils avoient ſi mal vus ; les caprices des peintres, qui peignirent d'après les tranſports des poëtes, ou les égaremens de leur propre imagination ; l'ignorance où l'on étoit de la phyſique & de la géométrie ; l'émigration des peuples, & l'établiſſement des colonies qui, adoptant les idées reçues dans les pays où elles ſe fixoient, altéroient les opinions religieuſes reſpectées dans leur ancienne patrie ; l'orgueil des nations, & bientôt l'ambitieuſe vanité des particuliers qui s'étoient

rendus illuſtres, & qui deſirerent d'avoir des Dieux pour fondateurs ou pour ancêtres; l'aveuglement de l'amour paternel, & la vénération filiale qui érigerent également en Dieux les objets de leur reconnoiſſance : enfin, la corruption ſucceſſive des mœurs qui altéra par degrés & finit par couvrir d'abſurdités l'ancienne & pure idée de la divinité, de même que la ſimplicité des premieres fondations. La métaphyſique ſeule eût pu arrêter les progrès de la fable ou réparer dans la ſuite l'ignorance des faits ; mais alors on ne ſe doutoit pas même des élémens de la métaphyſique.

Ce fut pendant le regne de ces folles ſuperſtitions que les gouvernemens ſe formerent dans l'orient. L'orient eſt né dans les fables, & il y eſt reſté plongé, par cela même que plus ces fictions étoient bizarres, ridicules, & plus elles flattoient le goût des nations orientales pour

le merveilleux outré. D'un autre côté, les annales de la plus haute antiquité ſe trouvant dépoſées chez des peuples jaloux de leur prééminence, vains & menteurs, il n'eſt pas étonnant que la plus impénétrable obſcurité couvre l'hiſtoire ancienne.

En les liſant ces anciennes annales, on prend un plaiſir ſingulier à voir avec quelle jalouſe avidité les peuples ſe diſputoient jadis les mêmes fondateurs, la même origine, les mêmes Dieux, & juſques à l'honneur de l'invention des mêmes fables : ſur cet article, on apperçoit dans tous les auteurs Grecs, une jalouſie marquée contre les Phéniciens & les Egyptiens, auxquels on ne peut cependant ravir l'avantage & la gloire d'avoir eu la premiere idée de la multiplicité des Dieux : mais ſi l'on ne crut pas pouvoir leur diſputer l'invention des fables, on leur conteſta du moins

la qualité de *fils ainés de la terre*, titre qui fut pendant beaucoup de ſiecles une ſource intariſſable de diſputes & de haines entre les divers peuples ; qui prétendoient chacun en jouir excluſivement : car peu de tems après l'origine du monde, la faſtueuſe qualité de *fils ainé de la terre* fut une ſource intariſſable de querelles & de combats : chaque gouvernement prétendoit y avoir des prétentions fondées ; c'étoit alors ſur cette folle & très-extravagante dénomination que les différens peuples établiſſoient leur gloire & la prééminence que chacun d'entr'eux ſe flattoit d'avoir ſur tous les autres. Folie pour folie, j'aimerois beaucoup mieux être regardé par les hommes comme le fils d'un Dieu, que comme l'enfant de la terre. L'orgueil des anciens peuples ſe bornoit cependant à cette derniere qualité. La vanité des particuliers étoit bien plus outrée ; ils

prétendoient tirer directement leur origine des Dieux : l'un ſe diſoit ou fils ou petit-fils de Mars, l'autre étoit nèveu de Neptune ; quelques-uns de Vénus, & les plus modeſtes ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'une nymphe ou d'une naïade ; & ces titres, arbitraires dans leur origine, avoient ceſſé de l'être par la poſſeſſion : ils différoient les uns des autres, & ils étoient tout au moins reſpectés par le vulgaire, autant que le ſont parmi nous les qualités de prince, de duc, de comte & de marquis.

Cette généalogie qui remontoit toujours aux Dieux, n'étoit guere éblouiſſante que pour les ſots ; car au fond, elle étoit ſi ſtupide, qu'il n'y avoit qu'un orgueil ridicule ou les fictions de la poéſie qui puſſent s'en accommoder. Nos barbares aïeux penſerent plus ſolidement : ce fut au ſein de la victoire qu'ils allerent puiſer les droits & les pré-

rogatives de la nobleſſe. Il n'y avoit parmi eux que deux titres, celui de vainqueur & celui de vaincu : or, le premier me ſemble incomparablement préférable, parce qu'il eſt plus vrai, à celui de petit-fils d'un Dieu, ou d'arriere-neveu de quelque proſtituée de Déeſſe. Mais je franchis trop rapidement l'eſpace des tems ; revenons à l'enfance du monde.

Les poëtes, ainſi que je l'ai obſervé, furent les premiers inſtructeurs du genre humain, & de tels inſtituteurs ne pouvoient que ſéduire leurs éleves ; ils étoient égarés, & ils aimerent à l'être encore davantage, lorſqu'ils tomberent, lors de la grande révolution de la terre, après la cataſtrophe du ſubmergement univerſel, ou ſucceſſif ſous des maîtres d'une eſpece toute différente, ſous le joug auſtere des prêtres. Juſqu'alors les hommes éclairés & ſéduits avoient également reçu

reçu le menſonge & la vérité; mais les nouveaux inſtituteurs, d'un caractere plus ſévere, introduiſirent des réſerves, envelopperent toutes les vérités d'une nuit impénétrable, voilerent la divinité, la morale & juſques à l'hiſtoire, ſous des emblêmes & des allégories tout-à-fait inintelligibles; au lieu de loix écrites, ils ne montrerent que des chiffres inexplicables; ils retinrent pour eux ſeuls le dépôt de l'hiſtoire, de la médecine & de la religion, trois grands reſſorts de leur autorité. Il s'écoula plus de trente ſiecles avant que les philoſophes fuſſent venu mettre fin à la trop longue durée de ce deſpotiſme. On conçoit quelle dut être l'ignorance des hommes ſous ces deux eſpeces de maîtres, les uns frivoles juſques à la folie, & les autres orgueilleux & avares juſqu'à la tyrannie. Doit-on être ſurpris ſi, durant tout cet eſpace de tems, l'idée de la divinité fut par-

tout également dégradée & preſque entiérement perdue ?

CHAPITRE II.

Des opinions des Anciens concernant la Divinité.

LEs vrais principes une fois abandonnés, il ne reſta plus aux hommes que la magnificence du ſpectacle de l'univers ; & la beauté de ce ſpectacle n'étoit que trop capable, égarés comme ils l'étoient, de les faire tomber dans l'erreur : auſſi ne tarderent-ils pas à s'y précipiter. L'ancienne tradition lutta quelques momens encore contre les éblouiſſemens des nouvelles fictions : la ſimplicité des ſacrifices ne ſe perdit pas tout-à-coup ; les autels de gazon ſubſiſterent, & les temples ne furent pas ornés de ſimu-

lacres. Mais enfin le goût des fables ſe répandit, & gagna de proche en proche tous les eſprits; l'amour du merveilleux, les beautés de la poéſie & ſes agréables menſonges, l'impoſſibilité de rendre aux anciennes traditions leur pureté primitive; enfin cette vénération ſuperſtitieuſe & ſouvent très-ſtupide que les hommes eurent toujours pour les uſages adoptés par les générations qui les ont précédés; l'ambition, l'impoſture, mille erreurs auſſi puiſſantes les unes que les autres, détruiſirent entiérement & effacerent même juſqu'aux veſtiges de la religion des premiers patriarches. Dès-lors tout fut interverti, tous les dogmes furent reçus; le culte fut chargé de mille abſurdités, & l'on vit, à la honte de la raiſon humaine, la terre ſe remplir de Dieux.

On accuſe les nations orientales d'avoir inſtitué l'idolâtrie : cela eſt

vrai ; mais il me ſemble auſſi que cette innovation fut beaucoup moins un effet de l'impiété, qu'une ſuite de l'ignorance, ou de la fauſſe érudition, qui ne permettoit guere plus aux orientaux de conſerver l'idée d'une divinité unique & incorporelle. Mille cauſes concoururent à l'établiſſement & au progrès du polythéiſme ; & dans le nombre de ces cauſes, l'aſtronomie qui avoit pris naiſſance dans ces brûlantes régions, ne fut pas celle qui contribua le moins à la propagation de l'idolâtrie. On ſait que les plus anciennes obſervations aſtronomiques dont nous ayons connoiſſance, furent faites à Babylone, dans la Chaldée, & dans ces mêmes provinces de la Perſe où le culte du ſoleil ſubſiſte encore, en partie, dans tout ſon ancien éclat.

Mais ce culte ſimple, auguſte & majeſtueux même dans ſon origine, ne tarda point à être altéré ; la

fourberie & l'impoſture le ſurchargerent des plus abſurdes & des plus ridicules ſuperſtitions. Ce fut alors qu'à force de vouloir ſe former une idée impoſante de la divinité, on s'en fit de fauſſes & de puériles repréſentations. Que l'on eût conſtruit dans les villes des édifices publics, où les citoyens raſſemblés euſſent été prier l'Être Suprême, le remercier, lui adreſſer leurs vœux, célébrer ſa toute-puiſſance, & chanter ſes divins attributs; en ſuppoſant que les hommes, dans ces ſiecles peu éclairés, puſſent avoir aucune ſorte de notion diſtincte des attributs de Dieu; il n'y auroit eu dans cet uſage rien que de raiſonnable & de très-édifiant. La rigueur des ſaiſons, leur inclémence & leur dérangement, ne permettoient point au peuple d'aller à des jours marqués, au milieu d'une plaine ou ſur une montagne adorer & prier: trop de difficultés & trop

d'inconvéniens euſſent rallenti ce zele, & rendu impraticables les exercices de la religion. Ce fut donc une très-ſage inſtitution que celle des temples ; mais, comme il n'eſt pas poſſible qu'il ſorte rien d'exactement pur, ni de vraiment parfait de la main mal-adroite des hommes, on rendit fort ridicules ces mêmes temples qui devoient être ſi reſpectables. Quelle idée en effet plus étrange, que celle d'attacher un caractere de ſainteté aux murs de ces édifices publics ? Il eſt vrai que comme dans ces tems d'ignorance, de ſuperſtition & de crédulité, l'on ſe perſuadoit d'avoir renfermé dans ces murs la divinité toute entiere, dont on ſavoit néanmoins que la grandeur infinie remplit tout l'Univers, & que l'on voyoit briller dans l'eſpace, puiſque l'on ne reconnoiſſoit d'autre Dieu que le ſoleil ; il eſt vrai, dis-je, que malgré cette contradiction,

il n'étoit point extraordinaire d'imaginer que des murailles qui touchoient de ſi près ; ou plutôt qui comprimoient d'une maniere ſi étrange l'Etre Suprême, & qui le ceignoient & le ſerroient ſi étroitement de toutes parts, ne pouvoient qu'être pénétrées de la ſainteté divine. Il y avoit dans tout cela une ſuite d'idées plus inſenſées les unes que les autres, & qui toutes émanoient, ſuivant moi, du principe le plus extravagant que la folie humaine pût imaginer, je veux dire, de l'opinion inconcevable où l'on étoit au ſujet de l'immenſité divine, que l'on croyoit obligée de ſe reſſerrer dans les bornes étroites d'un édifice, afin de ſe mettre à l'abri des entrepriſes des voleurs, & des inſultes de méchans, à la faveur des verroux & des clefs. Cette erreur fut commune à preſque tous les peuples ; mais ſon univerſalité ne faiſoit pas qu'elle ne fût très-bi-

zarre ; & la ſuperſtition des peuples pour ces édifices n'empêcha point cette inſtitution d'être formellement proſcrite dans la ſuite par l'Etre Suprême lui-même, qui défendit expreſſément (Jean IV. 21.) *de le chercher à l'avenir ſur la montagne de Guerizim ou dans le temple même de Jéruſalem ; mais de le chercher, & ſur-tout de le croire préſent indiſtinctement en tous lieux. Où que vous alliez*, dit-il, *où que vous vous rendiez*, (Timoth. XI. 8.) *pourvu que vous ayez eu ſoin de vous aſſembler en mon nom, je ſerai au milieu de vous.* Mais ces tems m'éloignent trop de mon but ; ils ſont infiniment poſtérieurs à l'inſtitution des temples & à l'origine des ſuperſtitions orientales, dont je me ſuis propoſé de parler dans ce chapitre.

L'impoſture & la ſuperſtition vinrent bientôt ajouter à la bizarrerie de ces innovations, & briſer les liens qui juſqu'alors avoient tenu les

les hommes attachés aux préceptes reſpectables de la religion primitive. Des prêtres inſenſés, fourbes ou fanatiques, dirent, & on les crut, qu'il y avoit ſur la terre des contrées plus agréables que d'autres à la divinité. Les impoſteurs oſerent dire, qu'il y avoit dans les gouvernemens, des villes que l'Etre tout-puiſſant chériſſoit par prédilection, & dans ces villes, des quartiers ou des rues qu'il prenoit ſpécialement ſous ſa divine protection. Ce fut conſéquemment à cette folle opinion qu'on ſe mit à conſtruire des édifices que la ſuperſtition, l'intérêt & le fanatiſme conſacrerent au culte divin. Par une ſuite fort naturelle de cette premiere erreur, les prêtres ne manquerent point à dire, & la multitude à croire que la divinité attirée par la vertu des cérémonies à la faveur deſquelles on lui avoit dédié ces bâtimens, venoit s'y renfermer

& y exaucer les prieres, qui lui étoient plus agréables dans ces lieux que par-tout ailleurs. Ces inſtitutions une fois adoptées, la ſuperſtition fit en très-peu de tems de rapides progrès. Elle commença par ériger à grands frais de ſuperbes autels, & elle finit par s'abandonner aux excès les plus révoltans de l'idolâtrie, & par dégrader la majeſté ſuprême, qu'on dépouilla d'une partie de ſes attributs. En effet, comme ſi le Tout-puiſſant, juſqu'alors cru unique, n'eût pas été aſſez immenſe pour remplir l'étendue des nouveaux édifices ſacrés, on les remplit d'une prodigieuſe quantité d'images & de ſtatues de divinités ſubalternes, que l'on y ſuppoſa auſſi toujours préſentes & & toujours attentives aux vœux qu'on leur adreſſoit. Car ſi elles n'y euſſent pas été ſuppoſées toujours préſentes, pourquoi les y eût-on invoquées? Pourquoi y eût-on par-

tagé le culte entr'elles & le grand Etre ? Cette ſuperſtition une fois accréditée, acquit, par la ſucceſſion des tems, une telle autorité, que toute ſecte qui n'avoit ni temples, ni autels, ni ſtatues des Dieux, fut regardée comme impie ; & c'étoit-là la grande accuſation des Gentils contre les Chrétiens, dans l'aurore de notre religion. Arnobe repouſſa ce reproche avec le plus grand avantage, & cette juſtification que l'on trouve en entier dans un des Peres de l'Egliſe mérite d'être rapportée. *Vous vous déchaînez contre nous*, dit l'éloquent & ſage Arnobe (contra Gentil. L. 6) *& vous nous accuſez d'impiété, parce que nous ne ſommes point dans l'uſage de conſtruire des temples, de nous proſterner devant des ſtatues & des images ; parce que nous n'élevons point d'autel, vous nous regardez comme un peuple d'athées : vous nous regardez enfin comme des gens ſans religion, parce*

que nous ne sacrifions point, & que nous n'accompagnons pas nos prieres d'eau lustrale, de génuflexions & d'encens. Nous convenons de la vérité de ces observations ; mais nous nions qu'elles doivent nous attirer les odieuses épithetes d'impies, de sacrileges & d'athées. O Gentils ! si nous n'adoptons pas vos institutions prétendues religieuses, ce n'est que parce que nous sommes intimement persuadés que Dieu se rit de ces sortes d'honneurs. Et, en effet, répondez-nous, ô vous qui ne voyez en nous que de l'impiété ! A quoi peuvent servir les temples ? De quelle utilité pensez-vous qu'ils soient à Dieu ? Cet Etre immense & infini est-il donc, comme un simple mortel, sensible aux frimats des hivers, ou aux ardeurs brûlantes du soleil de la canicule ? Craint-il la pluie ou les brouillards ; ou la fougue des aquilons pourroit-elle l'incommoder ? A-t-il à redouter la brutalité des brigands, ou la féro-

cité des tigres ? Par quelle petiteſſe d'idées, par quelle erreur impie oſerions-nous former le complot de le renfermer ? Par quelle puérile & ſuperſtitieuſe vanité prétendrions-nous le défendre par la foible barriere d'un mur de brique ou de pierre ? Ces temples dont le faſte & la magnificence vous éblouiſſent tant, s'ils étoient habités par des hommes, ſeroient dignes ſans doute de leurs propriétaires : mais qu'eſt-ce, ô inſenſés, que la petiteſſe de ces édifices comparée à l'immenſité de Dieu ? Ils ſont infiniment plus vils que les grottes les plus obſcures comparées aux palais des rois les plus puiſſans. Ornez-les, ô folles nations ; décorez-les ces temples du plus beau marbre de Paros ; que le feu des diamans & l'éclat des eſcarboucles y étincellent de toutes parts ; raſſemblez-y tout ce qu'il y a de plus riche & de plus précieux ſur le globe, au ſein des mers, dans les entrailles de la terre ; qu'eſt-ce que ces

richeſſes aux yeux du Créateur ? De la boue, de la terre, de la matiere vile. Quelle erreur condamnable, & quelle aviliſſante ſuperſtition que de croire & de ſoutenir que Dieu ſe plaît dans l'enceinte de ces priſons ! Vous dites dans le cirque : c'eſt ici la loge du lion ; c'eſt-là celle du léopard : & ne dites-vous pas également : c'eſt ici le temple de Mars ; là celui d'Apollon ? Peuple imbécille & fanatique ! la terre, le ſoleil, & l'univers entier ſont le temple de Dieu, qui n'en ſouffre point d'autre.

Quelque ſage & judicieuſe que fût cette réponſe, il ne paroît pas qu'elle fit d'autre impreſſion que celle d'animer les prêtres idolâtres & le peuple contre Arnobe & les premiers Chrétiens. Il ſemble, au contraire, qu'au lieu de reconnoître l'extrême folie de leur égarement, les nations, ſur-tout celles du midi, s'empreſſerent de conſtruire encore plus de temples qu'il

n'y en avoit eu juſqu'alors d'érigés. On imagina même de nouvelles cérémonies pour la conſécration de ces temples, cérémonies bien dignes de la ſuperſtition qui élevoit ces édifices. Tite-Live, ainſi que beaucoup d'autres écrivains de Rome ancienne, nous apprennent que lorſqu'on avoit réſolu de conſtruire un nouveau temple, l'eſpace déſigné étoit d'abord circonſcrit avec des bandelettes, ornées de diſtance en diſtance, de guirlandes & de couronnes. Les Veſtales alors venoient arroſer le ſol d'eau luſtrale, & auſſi-tôt qu'elles s'étoient retirées, le ſouverain Pontife accompagné du college ſacerdotal, venoit réciter à haute voix des prieres qui n'étoient prononcées que dans les occaſions de cette nature. On procédoit enſuite aux ſacrifices; & pendant que le ſang des victimes couloit, le peuple environnoit de branches de laurier l'eſpace déſi-

gné. Après le ſacrifice, le ſouverain Pontife à la tête des prêtres, ſuivis de la nobleſſe & du ſénat, poſoit, au bruit des applaudiſſemens, la pierre fondamentale de l'édifice, ſous laquelle il mettoit quelques médailles d'or ou d'argent.

Cette bizarre idée que les anciens s'étoient formée des goûts de la divinité, ils l'avoient auſſi des goûts ridicules ou pervers de ces hommes célebres par leurs grandes actions, & plus ſouvent encore que leur ſcélérateſſe ou la terreur publique, l'ignorance ou l'adulation avoient déifiés : enſorte que comme il y avoit des temples dédiés à Jupiter, à Mars & à Junon, il y en avoit auſſi d'érigés en l'honneur d'Hercule, de Caſtor, de Théſée, d'Auguſte, &c. C'étoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, cette proſtitution de temples, que S. Auguſtin condamnoit avec tant d'indignation, lorſqu'il diſoit : *Ne ſerions-*

nous pas anathématiſés de Chriſt, (Aug. Adv. Max. Arian) *ſi nous élevions des temples à un Ange quelqu'excellent qu'il fût; puiſque nous rendrions à la créature un honneur qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul? Et ſi nous penſons que ce ſeroit en nous un horrible ſacrilege de conſtruire un temple en l'honneur de quelque créature que ce fût, comment refuſerions-nous de reconnoître pour l'unique & le vrai Dieu celui-là ſeul pour qui nous élevons des temples?*

C'étoit encore chez les anciens un uſage invariablement obſervé; c'étoit même une loi ſacrée, que celle de placer l'entrée principale des temples, ainſi que la face des ſtatues des Dieux du côté de l'orient: les peuples tenoient ſi fortement à cette ſuperſtitieuſe coutume que le prophete Ezéchiel (VIII. 16) ordonna expreſſément au nom du Dieu unique de placer déſormais le ſaint des ſaints vers

l'occident. Il ne paroît pas que les Juifs, peuple crédule, fanatique & ridiculement ſuperſtitieux, ait renoncé alors à ſon ancien uſage; mais il eſt très-prouvé qu'on n'a pas cru dans aucun tems devoir ſe diſpenſer de conſtruire les temples à la maniere des antiques orientaux. *Quand on conſtruit une égliſe*, dit l'évêque Durand, prélat en qui les préjugés tenoient lieu de ſcience & preſque toujours de raiſon; *quand on conſtruit une égliſe* (Ration. L. 1. Chap. 1.) *qu'on prenne garde ſur-tout qu'elle ſoit ſituée de maniere que la porte ſoit placée vers l'orient.* Le ſavant M. Boulanger nous indique, dans ſes *Recherches ſur le deſpotiſme oriental*, & dans ſon *Antiquité dévoilée par ſes uſages*, l'origine de cette ſuperſtition qui remonte, en Aſie, au renouvellement de la terre ſubmergée. Dans ce ſiecle de terreur, on attendoit à tout inſtant, & ſur-tout à la moindre variation

de l'atmoſphere, l'arrivée du grand juge. Cette penſée de terreur s'eſt tranſmiſe de race en race : il eſt vrai que le ſouvenir du motif de cette préférence qu'on a toujours donnée à l'orient ſur l'occident s'eſt affoiblie, & qu'elle s'eſt perdue même, ſi l'on veut ; mais il eſt évident que la ſuperſtition s'eſt conſervée, & que vraiſemblablement elle durera autant que les générations.

Je n'aurai garde de donner le foible nom de préjugé à cet abus révoltant & deſtructeur introduit par le deſpotiſme & la cruauté des tyrans de l'orient, à ces privileges d'aſyle accordés à l'audace & au crime, & dont les temples des anciens ont conſtamment joui, au mépris du bon ordre & de l'humanité. A quel tems préciſément de ténebres, de licence & d'anarchie remonte l'origine de ce funeſte privilege ? C'eſt ce que l'on ignore ; mais il eſt très-ancien, puiſque l'on

ſait que Romulus, digne protecteur des brigands qui l'aiderent à fonder Rome, accorda l'impunité à quiconque auroit le bonheur de ſe réfugier dans l'enceinte du temple qu'il avoit fait conſtruire dans un bois. Rome reſpectoit trop les loix de Romulus pour ne pas conſerver cette inſtitution toute cruelle qu'elle étoit, & Plaute nous apprend que les eſclaves mêmes, quelle que fût l'atrocité des crimes dont ils s'étoient rendus coupables, vivoient en ſûreté dans les temples où ils s'étoient retirés. Cette perfide ſauve-garde a lieu dans la plus grande partie de l'Europe, en Portugal, en Italie, & ſur-tout en Eſpagne où elle eſt auſſi religieuſement obſervée qu'elle le fut à Rome dans les premiers ſiecles de ſa fondation. Comment peut-il ſe faire que cette déteſtable prérogative, ſi directement oppoſée au repos de la ſociété, ait ſes apologiſtes? *Sous*

la loi de l'évangile, dit le facile Suarés, dans ſon traité des *immunités des égliſes* (chap. 9 & 10,) *toutes les égliſes, ainſi que tous les cimetieres & toutes les maiſons religieuſes, doivent ſervir d'aſyle aux coupables & aux criminels, quelqu'atroces que puiſſent avoir été leurs crimes.* Ainſi donc, par la plus odieuſe des ſuperſtitions, les temples conſacrés à la ſainteté du culte, à la vertu, à l'exercice le plus pur de la religion, ne ſont dans la partie la plus conſidérable de la chrétienté, que des cavernes toujours prêtes à recevoir, à garantir de la juſte rigueur des loix les brigands & les ſcélérats ! Mais elles ſont étrangeres à mon ſujet, ces réflexions ſur les dangers des abus qui exiſtent ; c'eſt l'origine de ces abus mêmes & les cauſes phyſiques & morales qui les ont introduit, que j'ai entrepris d'indiquer. Or, c'eſt dans l'orient que de recherche en re-

cherche je l'apperçois diſtinctement cette malheureuſe origine ; c'eſt dans le fanatique délire des nations orientales que je vois la ſource infecte de toutes ces ſuperſtitions, que tout dans ces contrées contribuoit à introduire & à perpétuer.

En effet, quoique bien fauſſes, bien abſurdes, les opinions des peuples aſiatiques au ſujet de la divinité, étoient pour eux incomparablement plus conformes aux préjugés des ſens, que n'eût pu l'être une idée plus vraie & plus auguſte : car celle-ci ne leur eût annoncé qu'un être ſouverainement puiſſant, infini, ſans égal, moteur de tout, & pourtant inviſible. Groſſiere, quoique très-brillante, l'imagination des orientaux ne pouvoit ſe prêter à des objets purement intellectuels ; l'éclat radieux du ſoleil, la ſcintillation des étoiles, les révolutions périodiques des aſ-

tres; voilà les grands objets qui les frappoient ſans ceſſe, & qu'ils eurent peu de peine à regarder comme tout autant des Dieux, ou du moins comme les trônes de tout autant de divinités, dont ils obſervoient ſans ceſſe les mouvemens, & dont ils recevoient directement les influences. Les peuples barbares, ſitués ſous d'autres climats, & qu'on a trouvés également plongés dans la nuit de l'idolâtrie, ont abjuré d'autant plus facilement leurs erreurs, qu'ils ne tenoient point au polythéiſme par d'auſſi forts liens que les orientaux. Les anciens peuples du nord habitoient des régions ſauvages, & ne connoiſſoient ni les agrémens d'un beau ciel, ni la douceur preſque continuelle des ſaiſons, ni ces délicieux & rians payſages qui attachoient ſi puiſſamment les orientaux & les Grecs au culte des divinités, qu'ils croyoient préſider à la beauté des

campagnes. Ceux-ci ne voyoient dans leurs champs, dans leurs forêts & juſques dans les eaux de leurs rivieres, que des nymphes, des driades, des ſylvains, des hamadriades, des faunes, des naïades; chez eux il n'y avoit ni caverne, ni grotte qui ne récelât quelque Dieu. L'idée & l'amour de la ſociété ſont naturels à l'homme; & quelle plus flatteuſe ſociété que celle des êtres immortels? Ainſi, ſéduits par les poëtes, entraînés par l'effervescence de leur propre imagination, les premiers habitans du monde crurent de bonne foi, ou aimerent à ſuppoſer qu'ils alloient vivre déſormais avec les Dieux, qui deſcendant ſur la terre, viendroient inceſſamment faire des alliances avec les hommes, s'unir avec eux par les liens ſacrés du mariage, de l'hoſpitalité, ſe mêler à leurs jeux, prendre part à leurs fêtes, partager la joie de leurs amuſemens, &

& la gaieté de leurs feſtins. Ce fut dans cette douce & très-folle perſuaſion qu'on introduiſit l'uſage de réſerver une partie des victimes immolées, comme la portion conſacrée aux Dieux, & que les prêtres venoient eux-mêmes enlever à la faveur des ombres de la nuit. Ces prêtres, par leurs impoſtures & leur adreſſe à dérober ces portions de victimes, accréditerent merveilleuſement l'abſurdité de cette ſuperſtition.

Les ſauvages habitans de l'Europe ſous la loi des Druïdes, & les habitans encore plus ſauvages de l'Amérique, ne connoiſſoient que des Dieux malfaiſans ; & ils furent toujours bien éloignés de ſe flatter d'entrer jamais en ſociété avec ces êtres formidables, & qui leur inſpiroient une telle terreur, qu'ils n'oſoient même ſe haſarder à marcher ſeuls pendant la nuit. Ces idées étoient fort oppoſées à celles des orientaux, qui ne purent jamais

concevoir l'idée d'un Dieu ſuprême & unique, par cela même que c'eût été un être ſolitaire, trop grand, trop élevé pour s'abaiſſer juſques à ſe familiariſer avec de ſimples mortels. Cette opinon très-propre à répandre l'idolâtrie, étoit auſſi la cauſe la plus forte de la haine des idolâtres orientaux pour la religion des Juifs qui annonçoit un Dieu ſeul, ſe ſuffiſant à lui-même, ſouverainement juſte, mais auſſi très-auſtere, incorporel & caché.

Dans l'orient, les premieres générations habitoient la campagne, où occupées des ſoins de l'agriculture, elles n'avoient ni aſſez de lumieres, ni aſſez de force d'eſprit pour s'élever au deſſus des traditions populaires, & comparer les diverſes idées que l'on avoit alors de la divinité. Les peuples du ſeptentrion occupés des moyens homicides de s'entre-détruire, ne reſpirant que les combats, les invaſions, les ra-

vages, n'étoient ni plus éclairés, ni plus en état de ſe livrer aux méditations qu'eût exigé un ſemblable examen.

Le langage métaphyſique, & la maniere poétique de s'énoncer, furent enfin dans l'orient une des plus grandes cauſes de l'étonnante multitude des divinités. Je ne ſais quel ſavant obſerva, dans le ſiecle dernier, que chez les orientaux, le nom *d'enfans des Dieux* ſignifioit indiſtinctement les héros & les imitateurs des actions des héros, les enfans expoſés aux portes des temples, ou dans les bois ſacrés, & les guerriers qui ſe rendoient fameux ſur les mers par leurs pirateries, ceux qui des régions les plus éloignées arrivoient dans des pays inconnus, tels que les Egélopes, ou les hommes féroces comme Polypheme, ou brigands comme Hercule, &c. Ceux dont les qualités bonnes ou mauvaiſes, utiles ou

pernicieuſes, avoient quelque reſſemblance avec les qualités des héros déifiés, étoient également réputés enfans des Dieux : le fourbe alors paſſoit pour le fils de Mercure ; l'injuſte conquérant pour le fils du Dieu des combats ; Théſée, Romulus, Œnomaüs ſe décorerent eux-mêmes du nom de fils de Mars : Homere appelle les héros *enfans du ciel, égaux aux Dieux.* Cette idée dictée par la crainte eſt fort naturelle ; les timides Américains eurent bien de la peine à ceſſer de croire que les Eſpagnols n'étoient pas des Dieux altérés du ſang des hommes, & avides des tréſors des mines.

Le peuple, qui ne pénetre guere juſqu'au ſens étymologique, prenoit l'expreſſion de *Dieux* dans ſon acception la plus rigoureuſe. Pour tout ce qui n'étoit pas peuple, ce terme étoit fort équivoque, & il recevoit différentes interprétations,

ſuivant le ſens qu'on vouloit lui donner. Ainſi, chez les ſavans, le mot Dieu ne ſignifioit qu'un être mortel, de race humaine, mais diſtingué de la foule par ſes talens, ſon rang ou ſes actions illuſtres ; *l'Ecriture ſainte* elle-même donne, pour ſe prêter au langage vulgaire, le nom de Dieux aux rois & aux grands de la terre ; & cependant il s'en faut bien que le but de l'écrivain ſacré ait été de faire partager aux hommes, & le rang, & les droits de la divinité. Ainſi, toutes ces diverſes expreſſions ne marquent, dans les anciens peuples qui les ont adoptées, que des hommes également outrés dans leur admiration, & dans les ſerviles tranſports de leur adulation ; elles indiquent fort diſtinctement auſſi qu'alors on n'avoit nulle part aucune idée ſaine & invariable concernant la nature divine.

CHAPITRE III.

Des Intelligences pures, Etres immatériels, ou Eſprits.

TEL eſt en général le caractere des hommes, qu'une premiere erreur les conduit à pluſieurs autres, & que de folie en folie, ils paſſent aiſément juſqu'aux excès les plus inconcevables du délire & du fanatiſme. On reproche à Homere un grand défaut dans ſes poëmes, c'eſt d'avoir dégradé les Dieux juſqu'à en faire des hommes, & d'avoir élevé les hommes juſqu'aux Dieux. Ce reproche me paroît très-mal fondé. Homere ne pouvoit parler des Dieux; il ne pouvoit les faire agir que relativement aux idées qu'on avoit alors de leur grandeur, de leur puiſſance & de leurs attri-

buts : d'ailleurs il ne pouvoit les repréſenter que tels qu'il les concevoit lui-même. Or, du tems d'Homere, comme avant & depuis ſon ſiecle, on a eu à très-peu près les mêmes idées ſur la divinité ; je veux dire que les hommes trop foibles, trop bornés, trop imparfaits pour ſe former une idée diſtincte de la puiſſance & de la majeſté de Dieu, n'ont point imaginé de moyen plus ſublime que celui de comparer l'Etre Suprême à un roi très-puiſſant qui regneroit ſeul ſur la terre & ſur ſes habitans. Cette comparaiſon fut jadis d'autant plus univerſellement reçue, qu'en effet il n'y avoit ſur le globe rien qui fût plus majeſtueux, plus abſolu, plus redoutable & plus reſpecté que les rois.

Ce ſouverain arbitre & créateur de l'Univers, afin de lui donner encore plus d'éclat & d'élévation, on crut qu'il convenoit de le décorer de toutes les vertus & de tou-

tes les perfections humaines. Mais comme le monarque le plus juſte & le plus éclairé ne ſauroit par lui ſeul veiller aux ſoins de ſon empire, diriger les différens reſſorts de l'adminiſtration ; en un mot, comme l'intérêt même de ſon trône & celui de ſes ſujets exigent qu'il confie une partie de ſa puiſſance à des miniſtres ou rois inférieurs qui gouvernent au nom du ſouverain regnant, de même auſſi les hommes, dans les tems dont je parle, jugerent à propos de donner à l'Etre Suprême des divinités inférieures, chargées en ſous-ordre de diriger les affaires de ce globe & de veiller à la conſervation de tout ce qu'il renferme. Ce fut cette groteſque idée qui enfanta jadis Mars, Vénus, Apollon, Mercure, & cette foule innombrable de Dieux, de demi-Dieux, de Faunes, de Sylvains, de Satyres, de Nymphes, de Naïades, &c. C'eſt auſſi cette même

même idée qui depuis a enfanté chez la plupart des nations cet eſſaim de demi-Dieux, d'êtres immatériels & intermédiaires, gouverneurs en ſous-ordre du globe que nous habitons. C'eſt ſur-tout en Aſie, & principalement au Japon, que l'on a eu dans tous les tems, au ſujet de la cour céleſte, les mêmes idées qu'on en avoit dans l'orient il y a trente ou quarante ſiecles. Cette cour reſpectable, glorieuſe & toute divine, les Japonois ne ſavent la comparer à rien de plus ſublime qu'à la cour d'un roi puiſſant qui, poſſeſſeur deſpotique du trône, voit à ſes pieds une innombrable multitude de grands officiers, de courtiſans, de favoris, à chacun deſquels il communique plus ou moins de ſa ſuprême autorité. On penſoit exactement de même à Rome & dans la Grece il y a ſeize ou dix-ſept cens ans. *Ainſi donc*, dit Tertullien aux adorateurs

des faux Dieux, *vous croyez que dans le ciel la puiſſance ſouveraine appartient à un ſeul ; mais qu'il confie l'exercice de ſon autorité à une foule d'autres Dieux qui lui ſont ſubordonnés ; & que comme nous ſommes obligés d'honorer les miniſtres, les lieutenans & les officiers du Prince, dont ils nous repréſentent la majeſté ; de même nous devons reſpecter les Dieux ſubalternes qui nous repréſentent la Déité ſuprême. Car quoique Céſar, dites-vous, regne ſeul dans l'Empire, néanmoins il a ſous lui des conſuls, des tribuns, des gouverneurs, des juges, des préteurs qui retracent ſa puiſſance juſqu'aux frontieres de ſa domination. Ainſi, concluez-vous, Dieu a commis la direction & le gouvernement du monde à cette multitude de divinités inférieures, &c.*.

Ce raiſonnement des Gentils ſi bien réfuté par le ſage Tertullien, me paroît, comme à lui, de la plus grande abſurdité ; je le crois même

impie, puiſqu'il donne des bornes à la toute-puiſſance qu'il ſuppoſe inſuffiſante dans ſes fonctions les plus auguſtes. Et cependant voilà qu'elle a été, & vraiſemblablement qu'elle ſera juſqu'à la fin des tems la maniere de penſer de bien des nations, & ſur-tout des peuples de l'Aſie & de l'Orient : c'eſt ainſi qu'ils raiſonnent, eux qui pourtant ſe croient plus éclairés, plus ſages que les anciens idolâtres : car, quelque grande idée qu'ils prétendent avoir de la toute-puiſſance, ils ne laiſſent pas néanmoins de reconnoître des dominations inférieures, également divines, un eſſaim de particuliers déifiés qu'ils ont grand ſoin d'invoquer & de regarder comme leurs médiateurs, leurs patrons & leurs protecteurs ; ils diſent hautement qu'il n'exiſte qu'un Dieu unique, Etre ſuprême, auteur de tout, & jaloux de ſa toute-puiſſance : & cependant ils partagent l'empire de

ce Dieu ſur le ciel & la terre, entre lui & les eſprits immatériels. Ces puiſſantes intelligences, ils ſe ſont fait une loi de les honorer d'un culte tout auſſi religieux que celui qu'ils rendent à la divinité ; culte ſuperſtitieux, & qui n'eſt diſtingué du véritable, que par d'inintelligibles expreſſions ; termes ſavans, obſcurs, & qu'à coup ſûr le peuple ignore, puiſqu'il confond perpétuellement ce culte avec celui qu'il rend à Dieu lui-même.

Cette opinion des eſprits intermédiaires s'eſt jadis répandue de l'orient dans tous les pays habités. *Entre les hauts cieux & la terre*, dit Apulée (*de Deo. Socrat.*) *il eſt des eſſaims innombrables de Dieux inférieurs, par leſquels nos prieres & les récits de nos bonnes actions ſont portés juſqu'au trône de la divinité. Ce ſont ces Dieux ſubalternes qu'on révere dans la Grece ſous le nom de démons ; eſprits perpétuellement occu-*

pés à porter aux Dieux les vœux des hommes, & à ceux-ci les graces que les Dieux leur accordent; enſorte qu'ils volent, ſans jamais s'arrêter, du ciel à la terre, & de la terre au ciel.

Dans ce paſſage d'Apulée, j'apperçois diſtinctement l'ancienne doctrine des orientaux ſur les eſprits immatériels. Rome idolâtre alla plus loin encore; elle crut que les anciens eſprits ne ſuffiſoient point aux meſſages céleſtes & terreſtres; & ce fut dans la vue d'augmenter le nombre de ces meſſagers divins que fut inſtituée la burleſque coutume de déifier des hommes. On ſait que c'étoit le ſénat qui jouiſſoit excluſivement du droit de changer les hommes en Dieux, d'après les plaidoyers que des citoyens intéreſſés à ces ſortes de déifications, prononçoient pour les morts, qu'on vouloit placer dans l'Olympe. On ſait auſſi que ſi les voix de tous les ſénateurs ne ſe réuniſſoient pas en

faveur de celui qu'on vouloit faire Dieu, dès cet inſtant il étoit pour jamais effacé de la liſte des aſpirans à la divinité. Ce fut ainſi que furent placés dans le ciel Tibere, Domitien, &c. & ce furent aſſurément des Dieux d'une fort étrange eſpece. On ſait enfin qu'auſſi-tôt que les ſénateurs réunis avoient déifié un homme, on s'empreſſoit de lui rendre les honneurs divins : on lui dédioit des temples ; on lui érigeoit des autels ; on fixoit le jour de ſa fête ; en un mot, on obſervoit pour l'honorer, les mêmes cérémonies & les mêmes ſolemnités, que l'on a conſtamment obſervées juſqu'à nos jours dans le Japon, après la proclamation des nouveaux eſprits immatériels, qui n'ont pas plutôt obtenu cette auguſte qualité, qu'on ſe hâte de les invoquer dans les prieres publiques : on leur conſtruit des temples, on leur offre des ſacrifices, on chomme le jour de leur

fête, & ſur-tout l'on ramaſſe & l'on conſerve précieuſement tout ce qu'ils ont touché, leurs habits, leurs cheveux, leurs oſſemens, qu'on place dans les temples, qu'on baiſe, qu'on adore, & qui ne manquent point à opérer des miracles, dont le plus conſidérable eſt communément celui d'enrichir les prêtres de l'édifice qui leur eſt dédié. Ces miracles journaliers ſont, au Japon, de protéger viſiblement quiconque invoque les nouveaux demi-Dieux, de même que l'ancienne Junon, Hercule, Caſtor, Eſculape, ſe montroient favorables à tous ceux qui les imploroient : & c'eſt là ce que Pline raconte (*Hiſt. Nat. Liv. VIII.*) au ſujet de l'eſclave Elpis qui voyant venir à lui un lion la gueule ouverte & les yeux étincelans, invoqua le puiſſant Bacchus ; invocation puiſſante qu'il n'eut pas plutôt achevée, qu'arrêtant ſa courſe furibonde, & ſe dépouillant tout-à-coup de ſa fé-

rocité, le lion s'approchant d'un air humble & timide, vint montrer à Elpis un os, qu'il paroiſſoit prier l'eſclave de lui tirer d'entre les dents où il s'étoit fortement attaché ; ce qu'Elpis ayant fait, le lion lui lécha les pieds, & ſe retira lentement. Les légendes des peuples orientaux ſont remplies de pareilles hiſtoires, & toutes auſſi conſtatées que le récit de Pline.

Les Egyptiens, les Caldéens, & la plupart des anciens peuples qui habitoient ces régions brûlantes, ont végété pendant beaucoup de ſiecles dans l'erreur, l'ignorance & la ſuperſtition. La multiplicité des Dieux étoit ſans contredit l'une de leurs plus bizarres opinions. De nos jours, toutes les nations conviennent qu'il y avoit en eux bien de l'extravagance à donner à l'Etre Suprême, tant d'adjoints & tant d'égaux, comme ſi la divinité eſſentiellement toute-puiſſante, eût été

trop foible ou trop bornée pour gouverner par elle-même. Le peuple Japonois trouve, diſent les voyageurs, cette folie inconcevable, & il a bien raiſon : mais eſt-il moins inſenſé lui-même, lui qui donne à la divinité tant de collaborateurs ſubalternes, qu'il prie & qu'il invoque excluſivement dans les maladies, dans la crainte du danger, en un mot, dans toutes ſortes de circonſtances. Auſſi ſuperſtitieux que les anciens Egyptiens, le Japonois, outre ſes demi-Dieux, adore encore une multitude infinie d'eſprits intermédiaires, tous très-puiſſans, & dont la foule augmente chaque jour, graces au pouvoir ſuprême du Grand Dary qui jouit ſeul & excluſivement du droit ſacré d'envoyer dans les cieux de nombreuſes colonies, & qui pour déifier ceux qu'il veut honorer de ce ſuprême rang, obſerve, à peu de différence près, les mêmes cérémo-

nies que celles que le ſénat de Rome obſervoit autrefois ; en un mot, qui ſoumet la mémoire des ſages qu'il veut *immatérialiſer*, à des preuves rigoureuſes ainſi qu'à l'évidence de certains prodiges qui doivent s'opérer ſur leur tombeau. Ce n'eſt pas là au reſte, le ſeul trait de reſſemblance qu'il y ait entre le Grand Dary & l'ancien chef des prêtres Egyptiens ; car ſi l'Egypte regardoit ce dernier prêtre, & monarque, comme le lieutenant de Dieu ſur la terre, revêtu en partie de la toute-puiſſance, les Japonois regardent leur Grand Dary, non-ſeulement comme la vivante image de la divinité, mais encore comme un être ſupérieur aux Dieux mêmes, qui ſont contraints une fois chaque année, de venir lui rendre viſite, de leur faire leur cour d'une maniere inviſible, & de l'environner, proſternés à ſes pieds. Cette ſuperſtition eſt, chez ce peuple,

accréditée au point que dans toute l'étendue de l'empire, les temples reſtent fermés pendant tout le dixieme mois de chaque année. On n'y célebre alors aucune fête, on n'invoque aucun Dieu, parce qu'on les ſuppoſe tous hors de leurs temples, & renfermés dans le palais du Grand Dary. Comment un peuple auſſi ingénieux, car les Japonois le ſont, peut-il être aſſez ſtupide pour envoyer ainſi tous les Dieux dans la maiſon d'un homme ? C'eſt, répondrai-je, parce que cette erreur eſt conſacrée, autoriſée par la plus forte & la plus reſpectable des autorités, par une tradition immémoriale, par un uſage dont l'origine eſt cachée dans l'obſcurité des ſiecles les plus reculés.

En effet, l'idolâtrie eut à peine multiplié les Dieux en orient, qu'à cette foule d'êtres tous immortels & tous plus ou moins puiſſans, on imagina de joindre la doctrine des

eſprits, ou l'innombrable claſſe des êtres intellectuels, inférieurs aux Dieux, & ſupérieurs aux hommes. Ces êtres intermédiaires occuperent beaucoup la ſavante antiquité, & il ne paroît pas qu'on ſoit encore prêt d'abandonner l'étude de cette ſcience abſtraite. En effet, la nature de l'ame fut un grand ſujet de diſputes pour les anciens, ſur-tout pour les philoſophes Grecs. Nous diſputons auſſi ſur la même matiere ; & depuis plus de trois mille ans qu'on reſſaſſe les mêmes opinions & les mêmes raiſonnemens, il ne me paroît pas que l'on ait répandu la plus foible lueur dans cette nuit profonde, ni ſeulement entrevu ces objets trop au deſſus de nous, pour que nous puiſſions nous flatter de les appercevoir. Quoi qu'il en ſoit, à l'exception de quelques philoſophes qui ne furent ni les plus ingénieux, ni les plus éclairés, ni les plus eſtimés,

l'exiſtence des ames fut toujours univerſellement regardée comme une vérité évidente, inconteſtable, démontrée, ſinon par des preuves phyſiques, du moins par le ſentiment : &, ſuivant moi, la preuve la plus forte, eſt cet accord univerſel de toutes les nations. Les Perſans croyoient les ames immortelles : les Egyptiens, qui euſſent été bien embarraſſés à donner une interprétation ſatisfaiſante de leur opinion, plaçoient l'ame dans le ſang : les anciens Chinois, diſciples de Confucius, ſans lui aſſigner aucun ſiege, la croient immortelle : les Barbares eux-mêmes du ſeptentrion, ainſi que les ſauvages de l'Amérique, n'ont point douté de ſon immatérialité, de ſa prééminence ſur le corps, ni de ſon immortalité. Cette opinion des ames a été preſque partout la principale baſe du culte & de la religion.

Les Perſes ont laiſſé des monu-

mens qui ne nous permettent point de douter de leurs opinions ſur l'immortalité de l'ame. La magnificence du temple de Perſépolis, la grandeur impoſante des pyramides égyptiennes, annonceront encore aux dernieres générations, les grandes & ſublimes idées que les anciens avoient de la condition des ames dégagées de la matiere. La nation ingrate, ſuperſtitieuſe & groſſiere que Moyſe gouvernoit, ne lui permettoit pas de dire hautement ce qu'il penſoit à ce ſujet, & il tint enveloppé le dogme de l'immortalité de l'ame; dogme trop majeſtueux pour un peuple qui ne pouvoit être conduit que par les ſens. Ce furent dans la ſuite les Machabées qui les premiers oſerent ſoulever le voile ſous lequel le ſage Moyſe avoit cru devoir cacher cette importante vérité.

Soit qu'il n'exiſte point actuellement ſur la terre de nation auſſi ſtu-

pide que le fut dans ces anciens tems le peuple Juif, ſoit qu'une plus pure lumiere ſe ſoit montrée aux hommes, l'immortalité de l'ame eſt univerſellement reconnue. Quelques voyageurs, peu faits pour obſerver, ont prétendu le contraire dans leurs relations menſongeres : mais l'ignorance ou l'impoſture de ces mauvais obſervateurs ſe montre à découvert, & il eſt évidemment faux qu'il exiſte nulle part une religion qui rejette l'enfer, l'immortalité de l'ame, & les ſoins d'une providence. Une telle doctrine eſt eſſentiellement oppoſée au génie de tout peuple actuellement exiſtant, elle eſt viſiblement oppoſée à toute eſpece de politique, ainſi qu'à la ſaine raiſon : une croyance auſſi ſtupide peut être celle de quelques particuliers iſolés, mais il n'eſt pas poſſible qu'elle domine chez aucune nation, pas même chez les Caffres, les Mozarabiques, ou les

farouches habitans de la côte de Coromandel, comme on l'a ſuppoſé dans quelques-unes de ces abſurdes relations.

Il eſt vrai qu'à la Chine, au Japon, & dans quelques états aſiatiques, l'athéiſme, déguiſé ſous le nom de *doctrine du Ciel*, *de matiere premiere & d'ame du monde*, eſt la doctrine aſſez généralement profeſſée à la cour, & ſuivie par les ſavans. Mais ces opinions, auſſi pernicieuſes à la ſociété, qu'elles ſont injurieuſes à l'Être ſuprême, ne ſont rien moins que dominantes. Dans ces divers empires, le peuple, qui ne connoît ni les myſtérieux principes de cet athéiſme, ni les ſecrets de la cour & des ſavans, craint les Dieux, les adore, & ſuit la religion commune, dont l'établiſſement remonte aux ſiecles les plus reculés. A la Chine, la ferveur des citoyens pour le culte des eſprits, s'eſt accrue à meſure que les lettrés

ſe

ſe ſont abandonnés aux erreurs de leur ſyſtême : on y éleve chaque jour des temples aux génies ou aux ames de grands hommes de l'empire, & dans ces temples on brûle perpétuellement de l'encens & des aromates ; parce que les bons Chinois qui aiment l'odeur des parfums, croient auſſi que ces ſortes de fumigations plaiſent infiniment aux ames.

La doctrine de la métempſycoſe, qui renferme eſſentiellement l'idée de l'immortalité de l'ame, eſt reçue & reſpectée preſque dans tout l'orient, & ſur-tout à la Chine & au Japon. Mais la maniere dont s'opere cette métempſycoſe, ou, ce qui eſt la même choſe, les différens états de l'ame, & ſa maniere d'exiſter après ſa premiere ſéparation du corps, varient ſuivant le génie des gouvernemens, & les vues politiques des légiſlateurs ; & c'eſt cette variété qui a produit

cette diverſité frappante dans le culte rendu aux morts ; culte conſtamment relatif au caractere des peuples chez leſquels on le trouve établi. Je ne parlerai point de ces monumens érigés par la piété des anciens à la gloire des morts, de ces ſuperbes mauſolées, de ces courſes & de ces jeux funebres ſur les tombeaux, de ces feſtins qui terminoient les pompes des funérailles, ni de toutes ces lugubres cérémonies obſervées également chez tous les peuples qui ont cru à l'immortalité des ames. Perſonne n'avoit dit aux ſauvages de l'Amérique quelles étoient dans ces occaſions les coutumes des Grecs & des anciens orientaux : cependant on n'ignore pas que Cortès, lors de ſon invaſion, retrouva les mêmes uſages établis chez les Américains, & qu'il les vit célébrer des courſes funebres, ſe livrer des combats, ſe donner des feſtins, & arroſer du ſang des

captifs égorgés, les tombeaux de leurs guerriers.

Toutefois, ſi les cérémonies funebres des anciens ſe ſont perpétuées, il n'en eſt point de même de l'expreſſion de la douleur, beaucoup plus touchante & plus forte chez les anciens, qu'elle ne l'eſt parmi les nations modernes. En effet, tout le monde ſait juſques à quel excès les peuples de l'antiquité portoient les marques extérieures de la douleur. Les uns s'arrachoient les cheveux, les autres ſe meurtriſſoient le ſein, quelques-uns ſe raſoient entiérement; pluſieurs, au contraire, laiſſoient croître la barbe, ſuivant la différence des mœurs & des coutumes. Achille n'a pas plutôt appris la fatale nouvelle de la mort de Patrocle, qu'il pouſſe des cris de fureur, ſe roule en forcené dans la pouſſiere, ſe frappant la poitrine. On trouve dans l'Ecriture ſainte, mille traits de ce genre,

tous tirés de l'hiſtoire des orientaux, & ſcrupuleuſement imités par les Grecs. Les Romains furent plus modérés dans leur douleur, & jamais nul d'entr'eux n'exprima ſes regrets comme les exprimoient les Grecs du tems d'Homere, & les Juifs, quelque ſiecles avant le ſiege mémorable de Troye. Les Latins regrettoient leurs morts, mais c'étoit moins par des larmes & des cris, que par des honneurs & des prieres qu'ils marquoient leur douleur.

A l'égard des enfers ou de la punition des ames criminelles, je n'apperçois point dans l'hiſtoire de diverſité bien marquée, ni bien conſidérable entre les nations. Car au fond, la nature des peines eſt fort indifférente, & c'eſt aſſez que tous les peuples aient été perſuadés que les ames des méchans ſeront punies. Quant à la durée des châtimens, il y a auſſi cela de commun entre les

peuples de l'antiquité, qu'ils n'ont eu les uns ni les autres, rien de fixe ſur ce point. Ce n'eſt que relativement aux récompenſes futures, & à la félicité du paradis, que les peuples ont eu des opinions fort différentes, ſuivant les vues plus ou moins étendues des légiſlateurs, qui ont à cet égard inſpiré, chacun à ſa nation, les ſentimens qu'ils ont cru les plus convenables au caractere national, aux intérêts de l'état & à la nature du gouvernement. Ainſi, les ſouverains de l'orient ont protégé de toute leur puiſſance, la doctrine de la métempſycoſe, perſuadés que leurs ſujets, dans l'eſpérance d'une heureuſe tranſmigration, ſe ſacrifieroient d'autant plus volontiers à la gloire de leurs maîtres. C'eſt auſſi par les mêmes motifs que, ſuivant un très-ancien uſage, on voit les femmes indiennes ſe jetter, ainſi que les eſclaves, les unes dans le bûcher deſtiné à con-

ſumer le corps de leurs époux, les autres dans les flammes qui vont dévorer les cadavres de leurs maîtres; tandis que par une coutume émanée du même principe, on reſpecte religieuſement dans ces mêmes contrées, les animaux de toutes les eſpeces, qui y ſont regardés comme les dépoſitaires des ames des anciens Indiens, ſuivant l'antique dogme de la métempſycoſe, d'après lequel on voit dans ces pays de magnifiques hôpitaux, où l'on entretient avec ſoin les animaux juſqu'à leur mort.

Je l'ai dit pluſieurs fois, toutes les religions, la véritable ſeule exceptée, ont été inſtituées d'après le caractere & le génie libre ou ſervile des peuples auxquels on les a préſentées. A peine les premiers deſpotes de l'orient ſe furent apperçus du peu d'éloignement de leurs ſujets pour l'eſclavage, ou plutôt de leur goût décidé pour la ſervitu-

de, qu'ils ſe hâterent de leur faire promettre par le ciel, qu'ils firent parler, des récompenſes proportionnées à ces diſpoſitions ſerviles. Ainſi, l'un des articles principaux de la doctrine des récompenſes futures, eſt que celui qui ſe ſera courageuſement immolé à la gloire de ſon maître, jouira éternellement de l'honneur d'accompagner ſon ſouverain en l'autre monde, dans le même poſte qu'il avoit pendant ſa vie occupé auprès de lui. C'eſt pour cela qu'en orient on eſt dans le conſtant uſage d'enterrer un cheval à côté de celui des officiers du prince qui s'eſt ſacrifié, & avec le cheval tout ce qu'on juge néceſſaire à l'exercice de l'emploi de l'officier qui vient de s'immoler. Mahomet connoiſſant auſſi la brutalité des goûts & des paſſions de ſes ſectateurs, n'annonça aux Arabes qu'un paradis tout ſenſuel. Les Grecs & les Romains, fiers & libres, penſe-

rent avec plus de nobleſſe ; auſſi leurs légiſlateurs firent-ils conſiſter le paradis à vivre perpétuellement en ſociété avec les héros, & dans la connoiſſance la plus exacte & la plus étendue de la ſageſſe. L'orgueil des rois d'Egypte flatté des monumens qu'ils venoient d'élever, firent publier par les prêtres, que déſormais les ames préféreroient au ciel même ces mauſolées faſtueux. Les chrétiens ayant eu de plus ſaines idées, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient été les premiers à placer le paradis dans le ciel, où qu'il puiſſe être ſitué, & dans l'intime connoiſſance de Dieu.

Il étoit fort naturel que les anciens donnaſſent d'autres occupations & d'autres goûts aux ames ; car, comme ils ne les plaçoient point dans le ciel, ils ne pouvoient mieux faire que de leur conſerver les mêmes ſentimens & les mêmes penchans qu'elles avoient eus pendant la

la vie. Cette opinion flattoit ſinguliérement les vivans, qui par-là ſe croyoient toujours environnés d'ames. Quelque bizarrerie qu'il y eût dans cette erreur, elle avoit du moins cet avantage, qu'elle perpétuoit le tendre ſouvenir de la reconnoiſſance, & la mémoire des hommes vertueux. Du reſte, les philoſophes, dans la Grece ſurtout, furent diviſés dans leurs ſentimens: les uns prétendoient que les ames conſervoient non-ſeulement leurs anciennes inclinations, mais qu'elles s'occupoient auſſi des mêmes ſoins qui avoient rempli leur vie; les autres rejettoient abſolument l'immortalité des ames: mais ceux-ci, comme les lettrés de la Chine, ayant toujours été obligés de ſe conformer, dans leur conduite extérieure, aux idées du peuple & à la religion dominante, leur ſyſtême n'eut jamais de ſuite bien funeſte.

J'ai dit plus haut que la doctrine des eſprits & des ames ſuccéda à celle des Dieux : l'intervalle qui s'écoula entre ces deux inſtitutions fut immenſe ; car je ne trouve dans la Grece perſonne, avant Platon, qui ait accrédité l'opinion de l'immortalité des ames ; & après lui, ce dogme languit pendant quelques ſiecles encore. Cependant, lorſque les Dieux, attaqués par le zele des Chrétiens, commencerent à tomber en diſcrédit, ſous les enfans de Marc-Aurele ; quand ſous Julien le paganiſme fit les derniers efforts qui hâterent ſa chûte ; alors les philoſophes, dans la vue d'arrêter la rapidité des progrès de la religion chrétienne, s'attacherent à la doctrine de l'immortalité des ames, & ils les invoquerent par les plus énergiques évocations ; ils les conjurerent, mais inutilement, de venir au plutôt venger & relever l'idolâtrie menacée. Rebutés de l'inutilité des

invocations, Porphyre & Jamblique ſoutinrent qu'en général tous les eſprits, ou du moins preſque tous, étoient par leur nature des êtres malfaiſans; que par eux on ne faiſoit aucun progrès dans l'art divinatoire, & qu'il valoit beaucoup mieux recourir à l'hydromancie & à la lithomancie, c'eſt-à-dire, au développement des décrets du deſtin, par le moyen de l'eau & de certaines pierres tranſparentes & prétendues magiques. L'opinion de Porphyre qui, dans tout autre tems, eût été mépriſée, fit une forte impreſſion; elle fut conteſtée auſſi, & les ames trouverent de cruels adverſaires : car alors, comme depuis, on croyoit que la plus ſûre voie pour arriver à la célébrité, étoit d'écrire hardiment, & ſouvent d'une maniere très-inintelligible, ſur des objets inviſibles, impalpables & incompréhenſibles par leur eſſence. Les Grecs ſur-tout

s'occuperent profondément de la recherche des eſprits ; matiere digne de leur génie plus léger que ſolide, plus curieux qu'obſervateur, plus élevé que juſte. Cette eſpece de maladie contagieuſe ne reſta pas toujours renfermée dans la Grece ; elle régna long-tems à Conſtantinople, d'où traverſant la mer, elle vint ſe communiquer aux Latins, dont elle corrompit l'érudition, les graces & la gravité. Albert, à qui ſon ſiecle & l'ignorance européenne donnerent le ſurnom de grand, qu'il méritoit ſi peu, fut le premier qui prétendit dévoiler la nature des eſprits, & les forcer à prédire les événemens futurs. Albert ne découvrit rien ; mais ſa folie fut généralement approuvée, & ſon exemple encouragéa une foule d'imitateurs ; ils formerent une claſſe innombrable, dans laquelle on ne voit qu'avec peine le célebre Pic de la Mirandole. Cet art ſi ridicu-

le, & quelquefois ſi criminel, ne ſe perdit que lorſque la lumiere des arts eut entiérement diſſipé la nuit de l'ignorance ; car alors proſcrit & obligé de ne plus ſe montrer, il alla ſe renfermer avec les abſurdités & les audacieux complots de l'aſtrologie judiciaire, dans les écoles des Juifs, d'où il n'eſt plus ſorti que rarement, & pour infecter de ſes pernicieux menſonges quelques eſprits foibles, ou pour ſeconder les attentats de quelques ſcélérats, ſans reſſources, ſans mœurs & ſans religion.

L'attachement de la plupart des peuples au culte des eſprits, le deſir de connoître la nature des ames, & le deſir encore plus preſſant de lire dans l'avenir ; le voile allégorique jetté ſur les plus importantes vérités ; les initiations aux myſteres, initiations qui donnoient la connoiſſance du véritable ſens des allégories, me conduiſent à

l'examen de la diviſion preſqu'univerſellement adoptée de la religion en deux parties, l'une publique, & l'autre ſecrete ; l'une pour le vulgaire, & l'autre pour les philoſophes ou les citoyens inſtruits. Cette diviſion fut trop marquée chez les peuples de l'antiquité, en Egypte ſur-tout, & dans la Grece, pour ne pas mériter ici quelques conſidérations particulieres.

CHAPITRE IV.

De la Religion publique, & du penchant des anciens Peuples au merveilleux outré.

LEs prodiges, les prédictions, l'enthousiasme prophétique ou l'extase, & les cérémonies les plus imposantes du culte, formerent chez les Grecs, & avant eux chez les Egyptiens, cette grande partie de la religion, que je crois pouvoir appeller, *la religion publique.*

J'ai eu déja plus d'une fois occasion de prouver que le goût du merveilleux, caractérisa les hommes pendant les premiers siecles : ce goût subsiste encore, mais moins vif, & sur-tout moins crédule. En effet, plus je m'enfonce dans l'antiquité des tems, & plus je trouve

les apparitions de la divinité fréquentes ſur la terre. La condition humaine plus brillante mille fois dans ces ſiecles qu'elle ne l'eſt de nos jours, étoit preſque un état divin. La vie, quoique très-longue alors, étoit une révélation preſque continuelle; enſorte que les hommes ſembloient n'exiſter ſur la terre que pour y vivre en ſociété avec les Dieux. Ces beaux jours s'écoulerent; les révolutions amenerent des uſages nouveaux, & inſenſiblement la divinité priva les hommes de ſa préſence viſible; elle ſe retira d'abord dans l'intérieur des temples (1), au fond des tabernacles, dont la conſtruction n'appartient qu'aux ſiecles poſtérieurs, aux premieres années de la ſeconde antiquité. On ſait que chez les orientaux, Dieu ne ſe montroit déja plus; il ne parloit plus face à face,

(1) Voyez ce que j'ai dit à ce ſujet dans les chap. précédents.

mais enveloppé d'un nuage, & plus ſouvent encore il s'annonçoit par des phénomenes, & déclaroit ſes volontés par des miniſtres extraordinaires. Il y avoit toujours dans ces opérations beaucoup de merveilleux, mais moins que dans le premier âge, ou plutôt le merveilleux avoit pris une forme nouvelle.

Les Dieux ſe turent donc, ils ne parlerent plus que par la continuité des prodiges qui ſe multiplierent en proportion de l'enthouſiaſme & de la crédulité des peuples. Car la ſuperſtition régnoit impérieuſement alors, & il n'y avoit point contr'elle de principes réprimans. La critique, ou n'oſoit élever ſa voix, ou étoit impuiſſante pour des hommes accoutumés aux viſions, égarés par l'impoſture, & fortement perſuadés de la pluralité des Dieux. Les cyniques & après eux les Epicuriens, oſerent ſecouer le

joug ; ils allerent juſqu'à nier l'authenticité des prodiges ; mais ils furent perſécutés, & ils tremblerent eux-mêmes, embarraſſés, confondus par les faſcinations de quelques adroits impoſteurs : honteux de leur déſordre, ils rougirent de leur trouble, & ſe haſarderent encore à lutter contre la ſuperſtition & les prodiges accrédités ; mais leurs railleries ſe perdirent, elles furent oubliées, & leur incrédulité ne produiſit jamais aucun ſyſtême ſuivi de critique.

Il n'étoit pas poſſible que ce ſyſtême ſe formât ; parce qu'avant que d'attaquer le merveilleux & de prouver l'impoſſibilité, l'invraiſemblance des prodiges, il eût fallu commencer par examiner la morale. Or, dans ce ſiecle, il n'y avoit aucune ſorte de ſcience morale, & l'ignorance des hommes ſur ce point, avoit duré juſqu'au tems de Socrate & de Platon, qui a parlé

avec étonnement du défaut total de cette ſcience, dont les progrès furent même dans la ſuite d'une lenteur à peine concevable. Tous les autres arts & toutes les ſciences fleuriſſoient à Athenes, que Socrate n'avoit encore enſeigné qu'en ſecret, & ſous le voile ingénieux de l'ironie, les premiers élémens & les principes les plus ſimples de la théologie morale. Avant lui, quelques philoſophes éclairés, mais timides, Anaxagore entr'autres, n'avoit parlé qu'en tremblant de la cauſe des éclipſes, qu'il n'oſoit point tirer de la claſſe des prodiges pour les reſtituer à la nature. On étoit éloigné du tems où les eſprits auroient aſſez de force, de zele & de courage pour combattre ce goût univerſel des hommes pour le merveilleux, & l'avenir cachoit encore dans ſon ſein cette deſirable époque. Elle arriva quelques ſiecles après la mort d'Anaxagore : le flambeau du

chriſtianiſme éclipſa les preſtiges éblouiſſans de l'impoſture, ſa clarté eut à peine brillé, qu'on vit le merveilleux diminuer par dégrés, diſparoître & s'évanouir. Les oracles ceſſerent; il parut quelques faux prodiges; mais les Chrétiens inſtruits en démontrerent l'illuſion; ils firent plus, ils confondirent les reſſources des impoſteurs par des opérations infiniment ſupérieures à leurs ruſes groſſieres. Dès-lors les prêtres idolâtres, les Grecs eux-mêmes, malgré leurs talens pour la fourberie, n'oſerent plus autoriſer leurs miſſions par les miracles: quelques-uns ſe haſarderent à en prouver la vérité par l'énergie ou la ſéduction des raiſonnemens; mais aucun d'eux, à l'exception de Jean de Vicence à Boulogne, & de Savonarole à Florence, ne prétendit l'avoir reçue directement de la divinité, ou de quelqu'autre intelligence. On mépriſa l'impudence de

Jean de Vicence, & l'on punit l'enthouſiaſme du crédule Savonarole. Quant aux démons ou génies tutélaires de Scaliger, de Campanella, de Cardan, &c. on ſait que ce ne ſont que des fictions ingénieuſes, plus ou moins heureuſement imitées du démon familier de Socrate. Enfin la renaiſſance de la théologie porta le dernier coup à la vieille tradition des prodiges; le caractere des vrais miracles fut établi avec éclat; les efforts de l'impoſture ou les faux miracles qui s'étoient ſoutenus depuis le cinquieme juſqu'au onzieme ſiecle, furent pour jamais ruinés, & avec eux diſparut ſans retour ce penchant pour le merveilleux ſi cher aux anciens peuples, & qui n'a d'attraits pour les nations modernes, qu'autant qu'il eſt conforme aux lumieres de la ſaine raiſon, ou atteſté par l'évidence des preuves.

CHAPITRE V.

Des prodiges relatifs au génie des Peuples modernes, & du degré d'autorité qui leur eſt accordé.

DE toutes les nations connues, obſerve le ſage Hiſtorien de Thou, il n'y en en a point qui jouiſſent d'une température plus douce, plus heureuſe que la nation Françoiſe. Dans ce pays la beauté du climat & la diſpoſition naturelle des eſprits ſont telles, qu'on n'y voit point de ces choſes bizarres, ſoit dans la nature, ſoit dans la morale, qui abondent ailleurs. Cette obſervation me paroît très-judicieuſe; elle eſt digne de la philoſophie de l'illuſtre de Thou. En effet, on ne remarque point en France, même dans les dernieres claſſes,

cette foule de pratiques ridicules, de dévotions capricieuſes & très-ſouvent ſuſpectes, par-tout ailleurs ſi cheres à l'imbécille multitude. La vigilante police & la ſageſſe même de l'autorité eccléſiaſtique réprime ces pernicieuſes ſuperſtitions; & ſi dans des tems malheureux elles y ont été adoptées, leur regne n'a été que d'une très-courte durée. Je ſais que dans des ſiecles orageux l'intérêt de la religion, ou plutôt l'ambition couverte du voile de la religion, arma nos peres contre leurs concitoyens : je ſais auſſi que contraints de céder, & forcés, après une trop longue réſiſtance, de ſe ſoumettre à l'autorité légitime, les derniers proteſtans appellerent au ſecours de leur doctrine terraſſée, les reſſources ordinaires de l'impoſture, & qu'ils inonderent l'Europe de prophéties favorables à leur cauſe. Enfin, je ſais que les tranſports de l'enthouſiaſme & le

délire du fanatiſme, égarerent, agiterent vivement les habitans des Provinces méridionales. Mais perſonne n'ignore que ces efforts, qui ne furent tentés par quelques impoſteurs, qu'après s'être convaincus de l'inutilité des armes, étoient déſavoués par la doctrine même qu'on vouloit protéger, & que ces moyens puériles ne furent employés que par la populace & quelques ignorans. Ces momens exceptés, la France n'eut jamais à ſe garantir des fureurs du fanatiſme, qui n'y eſt excité ni ſecondé par le goût du merveilleux. Les plus violentes ſecouſſes que ce gouvernement reçut de ce farouche deſtructeur des loix & de l'humanité, ce fut au milieu du déſordre & du tumulte de la ligue, & les François pourtant, quoiqu'agités alors par la chaleur de l'enthouſiaſme, ne ſe porterent point juſqu'aux illuſions du merveilleux; on n'entendit parler ni de prodiges,

prodiges, ni de miracles; tandis que dans le calme même, les Eſpagnols abandonnent leur imagination aux preſtiges du merveilleux, qui n'a jamais ceſſé de les guider dans leurs pélérinages, & de leur inſpirer une crainte ſervile pour les vieilles légendes, & pour les récits les plus invraiſemblables & les moins conſtatés.

Semblables, par les graces de leur eſprit, & par leur amour éclairé pour les arts, aux anciens habitans d'Athenes, les Italiens reſſemblent plus encore, par leur irréſiſtible penchant à la ſuperſtition, aux antiques Béotiens. L'agrément des fables a eu dans tous les tems beaucoup d'empire ſur ces eſprits délicats, mais pareſſeux, & ſur-tout diſpoſés au merveilleux par la pompe eccléſiaſtique, & plus encore par leur proximité du ciel de l'orient. Leurs écrivains les plus ſages n'ont pu ſe diſpenſer de trouver

un peu ridicule l'attachement de leurs concitoyens à des bruits populaires, & à des légendes qui ſe détruiſent par l'excès de leur abſurdité. Mais les Italiens, condamnant à leur tour les opinions de ces écrivains philoſophes, ont continué de reſpecter ce qui avoit été pour leurs peres des objets de vénération.

Toutefois, il faut avouer que depuis environ deux ſiecles la cour de Rome elle-même a oppoſé de très-ſages barrieres au progrès du merveilleux, & que l'examen des prodiges y eſt ſoumis à des formes rigoureuſes, & aux épreuves les plus capables de déconcerter l'impoſture, & de faire triompher la vérité. Il ſeroit à deſirer que l'on étendît ces épreuves & cette ſévérité ſur les faits racontés par les vieux légendaires.

Lorſque, m'éloignant de l'Europe, je veux examiner les ſectes

étrangeres, idolâtres ou mahométanes, je vois qu'elles ont toutes également ſurchargé la religion de faits prodigieux, & viſiblement faux. Les rêves des Rabins, & les dogmes mahométans ne m'offrent de toutes parts que des narrations de la plus inſoutenable extravagance, des contes miſérables, des traditions révoltantes, à force d'être ridicules, des obſervances puériles, des préceptes minutieux. Tous les traités théologiques des orientaux ſont précédés d'une introduction, ou diſcours préliminaire qui renferme l'hiſtoire généalogique des Dieux, l'antiquité fabuleuſe de la nation, & les exploits plus fabuleux encore des anciens héros. On eſt tout étonné d'être obligé de croire qu'il y a dans l'empire Ottoman des têtes aſſez ridiculement organiſées pour ajouter quelque foi aux folies de l'Alcoran. Au reſte, il n'y a pas plus de nobleſſe dans

le reſte des doctrines orientales & méridionales ; elles ſont toutes ſans nobleſſe ; c'eſt un ſurnaturel ridicule & bouffon, qui ne peut tout au plus ſervir qu'à prouver juſqu'à quel point l'impoſture a dégradé la raiſon : au lieu qu'à parler humainement, c'eſt-à-dire, à ne regarder l'écriture ſacrée que comme un livre humain, il n'y en a point dans les religions étrangeres qui porte ce ton de grandeur, & cette ſimplicité majeſtueuſe qui caractériſent la doctrine chrétienne.

Il eſt donc inconteſtable, par les faits mêmes, qu'il y a dans les œuvres évidemment émanées du ciel, un goût de raiſon & un ton de grandeur qui n'ont jamais pu être imités par les anciens, encore moins par les auteurs des écrits théologiques mahométans, & que l'on chercheroit en vain dans les livres ſacrés des anciens Perſes, chez leſquels cependant l'idolâtrie fut tout

auſſi épurée qu'elle pouvoit l'être.

Les ſauvages de l'Amérique, qui ne connoiſſent dans le ciel que des êtres mal-faiſans, racontent des choſes incroyables de leurs farouches divinités. Quand on leur parle des bontés infinies de l'Etre ſuprême, de ſa douceur, de ſa clémence, ils frémiſſent de terreur, parce qu'ils regardent comme une impiété de ſuppoſer de la douceur aux Dieux, & ils fuient dans l'épaiſſeur de leurs forêts, où il vont pratiquer leurs barbares cérémonies. Comment l'indomptable férocité des ſauvages de l'Amérique, qui refuſe de ſe ſoumettre à la force & aux vertus des peuples européens, eſt-elle ſubjuguée par la crainte de ſes Dieux ſanguinaires, & par l'attrait d'un merveilleux qui n'a rien que de repouſſant? Je ne fais que propoſer cette queſtion; le ſoin de la réſoudre m'entraîneroit dans de trop longues digreſſions.

CHAPITRE VI.

De l'Enthouſiaſme & des Prédictions.

TOUT le prouve, tout le démontre, l'orient a été le berceau des religions ; auſſi portent-elles toutes cette chaleur, cet enthouſiaſme, ce goût du merveilleux qui caractériſa les hommes des premiers ſiecles. Cet ardeur d'imagination, ces figures brillantes & ces allégories; en un mot, le ſtyle poétique étoit alors très-néceſſaire pour annoncer la religion, telle que les Orientaux la concevoient, formidable & majeſtueuſe; comme il eſt naturel que le feu des éclairs annonce le bruit du tonnerre. Je dirai plus, l'ancienne théologie orientale ne pouvoit ſe paſſer du ſtyle poétique; elle dut l'adopter. Mais

Mahomet, ainſi que les premiers poëtes, inſtructeurs & théologiens, outrerent le génie & forcerent les figures de la poéſie qui, ſans avoir recours à ces images fauſſes & giganteſques, eſt portée à ſon plus haut degré de nobleſſe & d'élévation chez les poëtes Hébreux. Du reſte, tous les peuples, ſans exception d'aucun, & les prêtres de toutes les religions annoncerent jadis les oracles, les prédictions & les prophéties en vers : car ce ne fut que dans la ſuite des tems & dans la décadence du paganiſme, que les prêtres d'Apollon annoncerent en proſe les oracles de ce Dieu, qui parut même alors tout auſſi mauvais proſateur, qu'il avoit juſqu'alors été mauvais poëte.

L'enthouſiaſme naturel & preſque habituel des orientaux, les diſpoſoit merveilleuſement à s'exprimer en ſtyle prophétique. Les lamentations de Jérémie ſont écrites

en vers, & ces vers ſont prophétiques. Jérémie inſpiré, ne parloit que le langage de tous les autres prophetes ; par-tout en orient, les expreſſions de l'enthouſiaſme ont formé le langage de la religion. L'extaſe eſt le ſublime ou le degré le plus élevé de l'enthouſiaſme ; or, *extaſe* ne ſignifie autre choſe que *ſéparation*. L'ame, dans cet état, dégagée des liens du corps, & n'ayant plus rien de commun avec les ſens, s'élance, par la contemplation, juſqu'à la plus inacceſſible hauteur des choſes intellectuelles, céleſtes & divines.

Mais, à quels ſignes eſt-il poſſible de connoître la véritable extaſe ? Cette queſtion eſt plus épineuſe qu'on ne penſe, & je ne crois pas même qu'il ſoit poſſible d'y répondre. Je dirai ſeulement que les Orientaux, fort prompts à décider, & très-peu philoſophes, ont honoré plus d'une fois l'évanouiſſement du nom

nom d'extaſe, comme ils ont honoré l'épilepſie du nom fort impoſant de *maladie ſacrée*, perſuadés que les convulſions épileptiques étoient une préparation ſurnaturelle à l'inſpiration. Auſſi, ſoit que chez eux le mal-caduc ſoit plus commun encore qu'il ne l'eſt partout ailleurs, ou qu'ils ſoient plus ſujets aux convulſions que le reſte des hommes, l'extaſe y eſt encore très-ordinaire; & c'eſt par elle qu'ils prétendent s'approcher, auſſi ſouvent qu'ils le deſirent, de la divinité. On ſait qu'un des moyens dont les bonzes ſe ſervent pour arriver à l'immortalité, eſt de ſe tenir immobiles pendant des journées entieres, & dans les plus gênantes attitudes; car c'eſt alors qu'ils croient que ſe fait l'extaſe ou la ſéparation de l'ame avec le corps. Xiaca, l'un des plus anciens impoſteurs de l'Aſie, & fondateur du culte Japonois, vivoit environ 12 ſiecles avant l'ére chré-

tienne. Il étoit d'une illuſtre naiſſance : il avoit de vaſtes poſſeſſions, & quoiqu'il n'eût encore que 19 ans, il avoit de magnifiques eſpérances : il quitta tout, ſon palais, ſa femme, ſes enfans, & montant à la cime d'une haute montagne, il y reſta pendant pluſieurs années aſſis, les jambes croiſées, les mains appuyées ſur ſa poitrine, & les extrêmités des pouces rapprochées les unes des autres : depuis près de trois mille ans, les Japonois ſont très-perſuadés que cette fatigante poſture plonge eſſentiellement l'ame dans la méditation. Rooſi, autre impoſteur, publia ſes menſonges dans la Chine, à peu près dans le même tems ; & la moins déraiſonnable de ſes rêveries, fut celle de ſon ſéjour dans les entrailles de ſa mere, où il ſoutint être reſté pendant quatre-vingt ſept années. Dorma, ſon contemporain, fut plus fou qu'impoſteur ; il ſe fit couper les paupieres, dont la mo-

bilité le troubloit, diſoit-il, dans ſes viſions extatiques. On ſait enfin juſqu'à quel degré de délire s'eſt porté l'enthouſiaſme des Mahométans, le fanatiſme des 124 mille prophetes Arabes, & de tous les auteurs abſurdes des fables des orientaux & des nations du midi.

Tous les peuples de ces contrées s'accordent ſur ce point, que le degré le plus ſublime de la ſageſſe conſiſte dans la contemplation & l'inviolable ſilence. Plus éclairés & plus judicieux, les Européens, au contraire, placent avec raiſon la vertu la plus éminente dans la ſage adminiſtration des affaires publiques, c'eſt-à-dire, dans le nombre & l'utilité des ſervices rendus à l'humanité. Les dévots de l'orient ont une tout autre eſpece de piété : cette piété leur défend de rendre aucune ſorte de ſervice à leurs ſemblables; ils contemplent beaucoup ; mais nul d'entr'eux ne va répandre au

loin ſa doctrine & le réſultat de ſes méditations. Ils prêchent quelquefois, mais la doctrine de leurs livres théologiques, & dans la langue dans laquelle ils ſont écrits. Or, ces livres théologiques ne ſont ni ne peuvent être entendus que par les prêtres, & il leur eſt défendu d'enſeigner aux profanes le ſens des expreſſions dont ils ſe ſervent.

Le célebre Picard parlant des ſolitaires orientaux, dans ſon livre *des Religions*, les repréſente conſtamment abſorbés dans la plus profonde méditation, dans une eſpece de léthargie plus ou moins longue, ſuivant les ſujets de leur contemplation, & d'où ils ne ſortent que par des accès d'enthouſiaſme, par des mouvemens convulſifs, & pour pouſſer des cris perçans; cris écoutés avec la plus religieuſe vénération par la multitude, qui s'incline, ſe proſterne, révere juſqu'aux plus indécentes poſtures de ces moines impudens.

Cette vie myſtique, cet eſprit de contemplation ſi peu connus parmi les nations européennes, forment l'état ordinaire des dévots de l'orient. Il y a bien de la différence ſans doute, entre ces ſignes extérieurs de piété : cependant je ne connois dans l'univers que ces deux genres de dévotion, & je ne crois pas même qu'il y en ait, ou même qu'il puiſſe y en avoir d'une troiſieme eſpece. Parmi les Caraïbes, les devins, avant que d'être initiés aux myſteres de la religion, c'eſt-à-dire, avant que d'acquérir le droit de prophétiſer, ſont ſoumis aux plus rudes épreuves. Les devins du Mexique ſe diſpoſent d'une maniere bien plus cruelle encore au don de prophétie ; ils avalent des potions qui les rendent furieux, & qui les privent, quelquefois pour toujours, du peu de raiſon qu'ils ont reçu de la nature. Les extaſes des Jongleurs reſſembloient aſſez exactement à

l'enthouſiaſme de ces anciens devins, ſi fort enfoncés, dit Jamblique, dans la méditation, qu'on pouvoit les frapper, ou même les percer avec des fers ardens, ſans qu'ils donnaſſent la plus légere marque de ſenſibilité. De ſemblables folies étonnent peu dans les orientaux, parce qu'on ſait juſques à quel degré d'effervescence peut ſe porter l'imagination des habitans de ces brûlantes contrées; mais, ce qui me ſurprendroit, ce ſeroit de trouver les mêmes extaſes & les mêmes délires dans l'Amérique ſeptentrionale, ſi je ne ſavois que des préjugés fondés ſur la barbarie des mœurs & l'ignorance de l'eſprit, peuvent opérer les mêmes effets, que l'on ne doit attribuer ailleurs qu'à des cauſes phyſiques, & ſurtout à la force de l'influence des climats.

Plongés dans les ténebres d'une crédulité preſque ſtupide en matiere de religion, les Romains ne

porterent que rarement leur ſuperſtition juſques à l'enthouſiaſme: mais il faut obſerver que les Romains étoient inſtruits d'ailleurs, & que le ſacerdoce, l'art des augures & celui de la divination, n'étoient confiés qu'aux citoyens les plus illuſtres, aux plus graves ſénateurs, qui s'en ſervoient avec adreſſe, pour le bien de l'état, & pour contenir le peuple par la crainte, & non pour le ſoulever par les tranſports du fanatiſme. Les prêtres Grecs étoient moins diſtingués par leur naiſſance, & par leurs emplois civils; auſſi ne leur reſtant point d'autre voie que celle de la ſuperſtition, pour s'élever & dominer, ils eurent très-grand ſoin de s'en ſervir, & trop ſouvent avec ſuccès: le climat de la Grece étoit d'ailleurs plus favorable à la chaleur contagieuſe de l'enthouſiaſme, que le climat de Rome.

Dans la foule des impoſteurs, je

vois Mahomet s'élever au deſſus de tous les autres, comme le cedre de Liban porte ſa tête altiere au deſſus des arbuſtes qui rampent autour de ſes racines. Cet homme extraordinaire étoit né pour changer la religion de ſes contemporains, & fonder des empires : dévoré d'ambition, entraîné par le goût des plaiſirs, il eut la force de tenir renfermés dans ſon cœur, juſqu'à l'âge d'environ quarante-cinq ans, ſes projets d'élévation, & ſes penchans effrénés pour les débordemens ; grave, ſévere & profondément hypocrite, il en impoſa par l'extérieur de la ſageſſe ; & lorſqu'il eut acquis ſur ſes compatriotes cet aſcendant après lequel il ſoupiroit, il n'eut plus qu'à parler pour étonner & convaincre, qu'à commander pour être promptement obéi ; juſqu'aux fables les plus abſurdes, tout dans ſes mains prit un air de grandeur qui étoit

bien capable de lui faire des proſélytes dans le pays où il ſe propoſoit de répandre ſa doctrine. Il annonça les loix de ſa religion comme les plus farouches tyrans annoncent leurs ordres ſanguinaires. Tous ſes dogmes furent terribles ; & ce moyen étoit le ſeul qui pût lui réuſſir. Un Dieu inexorable, un deſtin immuable, & qu'on ne ſauroit éviter, la proſcription, le maſſacre & le pillage des infideles ; quels objets plus capables d'accabler, & en même-tems d'embraſer des feux du fanatiſme l'imagination orientale ! Auſſi, d'après ces trois principes, Mahomet ne trouva plus d'obſtacles à ſes complots d'uſurpation, & il ne lui reſta preſque plus rien à faire pour prendre, avec les peuples orientaux, ce ton de ſupériorité & de deſpotiſme qui dans ces régions eut toujours un ſuccès aſſuré.

Les nations ſeptentrionales & les

peuples occidentaux de l'Europe, ne ſont point ſuſceptibles d'enthouſiaſme; il leur eſt étranger : cependant on l'a vu quelquefois exercer toute ſa violence ſur les Anglois; on l'y a vu ſe déclarer avec une énergie & des ſingularités dignes du caractere ſombre, mélancolique & libre de ces fiers inſulaires. Mais je crois que l'on s'eſt trompé, & qu'on a mal-adroitement pris le zele philoſophique, & des expreſſions altieres de la liberté pour de l'enthouſiaſme. En effet, je ne vois dans la ruſtique franchiſe & l'indépendance des Quakers, que la liberté bien ou mal-entendue du citoyen & du philoſophe, portée juſques à un excès de délire qui dans ſes écarts mêmes, montre de la nobleſſe, & une généreuſe fierté. Chez l'Anglois, l'enthouſiaſme ne part point de la chaleur de l'imagination; il eſt produit par la réflexion profonde & philoſophique,

par la perſuaſion entiere de l'égalité des hommes & des conditions. Jamais la ſecte des Quakers n'eût pris naiſſance en orient : une ſecte fondée ſur l'amour de la liberté, peut-elle ſe former dans les fers de la ſervitude ?

Nous devons cet avantage encore à la lumiere pure du chriſtianiſme, qu'elle a fait évanouir l'inſpiration, ſi fréquente autrefois. Les prêtres des Païens étoient preſque continuellement inſpirés. Il n'y a eu chez les Chrétiens que quelques révélations fort rares, & ces révélations, lorſquelles ont été conſtatées, ont été regardées comme des faveurs accordées par la divinité à des ames choiſies. Enfin, il y eut chez les peuples du Paganiſme, plus d'inſpirés & d'inſpirations en une ſeule année, qu'on n'en a vu depuis, pendant dix-ſept ſiecles ; & ſi le fanatiſme a ſecoué quelquefois ſon infernale torche ſur les nations

Européennes, ce n'a été que dans des ſiecles d'ignorance, & ſecondé par de farouches impoſteurs qui faiſoient ſervir la ſuperſtition à leurs vues homicides, à leurs deſſeins ambitieux. Le fanatiſme alors enfanta bien des crimes ; mais ce fléau deſtructeur n'exiſta que peu de tems, ainſi que je vais l'obſerver.

CHAPITRE VII.

Du Culte extérieur. Des Fêtes. Des Ablutions & des Macérations.

JE diviſe le culte extérieur en deux parties, & je ne parlerai dans ce chapitre que des fêtes, des ablutions & des pénitences qui me paroiſſent former la premiere. Le culte extérieur étoit tumultueux, ſouvent juſqu'à l'indécence, chez les peuples de l'antiquité. Ce culte conſiſtoit uniquement en fêtes, en danſes publiques, en jeux de théatre, en ſacrifices, en hymnes, en feſtins; & ſur ces différens objets, il n'y avoit preſque point de dogmes, ou du moins de loix bien préciſes, bien fixes. Il étoit naturel que cette premiere partie du culte extérieur fût bruyante, tumultueuſe,

parce qu'on ne peut point ſuppoſer que des hommes corrompus, avilis par les vices & les débordemens, imaginent d'honorer Dieu par les privations, la pénitence & les auſtérités. Je ne ſuis donc plus ſurpris d'apprendre que toutes les nations, tous les hommes, les philoſophes même aient penſé que les théatres & les cirques étoient les temples, les autels & les ſanctuaires les plus chéris des Dieux : je ne ſuis point ſurpris de lire dans les anciens auteurs, qu'à moins de quelques occaſions extraordinaires, ou de quelques phénomenes que l'on prenoit pour des ſignes certains de la colere céleſte, prête à éclater ſur les hommes, on fut dans le conſtant uſage de célébrer les fêtes par des jeux, des chants, des repréſentations théatrales, plutôt que par des vœux, des prieres, des larmes. En Orient, la religion étoit l'aſyle & le centre des paſſions humaines; c'é-

toit dans les temples qu'on prenoit ſoin de raſſembler les objets les plus capables de faire naître, d'exciter, d'enflammer, d'entretenir & d'aſſouvir les paſſions : tout cela étoit très-conforme au caractere oriental, & beaucoup plus encore aux vues des deſpotes qui, par ces moyens ſéducteurs, énervoient d'autant plus aiſément les mœurs & le courage des eſclaves, qu'ils avoient aſſervis, ou qu'ils ſe propoſoient d'opprimer encore davantage.

J'obſerve, à peu de choſe près, le même caractere de gaieté dans les fêtes & dans les ſolemnités judaïques; d'où je conclus qu'en Orient, comme en Aſie, les fêtes civiles & ſacrées étoient la baſe ſur laquelle les anciens légiſlateurs ont conſtruit les édifices des différentes religions.

Si d'obſervation en obſervation, de recherche en recherche, de con-

trée en contrée, je paſſe juſqu'aux extrêmités de la terre habitée, j'apperçois, je retrouve ce même fonds, ce même ſol ſur lequel toutes les religions fondées par les hommes, ont été élevées ; partout je vois des fêtes tumultueuſes établies, & de nombreuſes purifications obſervées. Je demande aux Japonois quelle eſt la cauſe de leurs danſes religieuſes & le motif de leur gaieté ? & ils me répondent qu'il y a de l'indécence & de l'impiété à ſe préſenter dans les temples, le cœur triſte & l'ame affligée. Ils me répondent que les hommes étant les fils des Dieux, & ceux-ci ne pouvant avoir aucun ſujet de s'attriſter, ce ſeroit un crime irrémiſſible d'aller s'offrir à eux, le front couvert des ombres du chagrin. Les Japonois penſent encore que leurs Dieux prennent un plaiſir ſingulier à entendre faire de la muſique : & d'après ces opinions, on rit, on chante,

chante, on danſe dans les temples du Japon, & le reſte des jours de fête ſe paſſe dans la joie des feſtins. Il n'y a point dans cet empire, d'autres rites ſur ce ſujet, il n'y a point d'autres cérémonies, d'autres loix eccléſiaſtiques, du moins à l'égard du *Sintos*, qui forme toute la religion de l'empeur & de la cour.

M. Boulanger, dans ſon excellent ouvrage de *l'antiquité dévoilée par ſes uſages*, rapporte, au ſouvenir perpétué de la grande cataſtrophe, ou du déluge univerſel, la doctrine très-répandue & preſque univerſelle, des ablutions du corps. Les preuves multipliées que M. Boulanger donne de l'évidence de ſon opinion, m'ont paru très-frappantes : car, avant cette découverte, perſonne n'avoit encore bien connu l'origine de cette doctrine, quoiqu'on eût fait a ce ſujet de profondes recherches; cependant il eſt inconteſtable que l'on voit cette

doctrine établie de tous les tems, obſervée dans tous les pays, & chez les nations de la plus haute antiquité.

Si j'étois moins convaincu de la vérité des preuves raſſemblées par le ſavant auteur que je viens de citer, je dirois que les orientaux, fondateurs des plus anciens cultes, habitoient des contrées ſi brûlantes, qu'ils n'avoient d'autre moyen pour tempérer la chaleur exceſſive qui les dévoroit, que de ſe plonger dans les bains : que ces mêmes orientaux ne connoiſſant point de linge, quoiqu'ils poſſédaſſent d'ailleurs tout ce qui peut flatter les ſens, & ſervir leur goût pour le luxe & la parure, conſacrerent l'uſage des bains qui leur paroiſſoit contribuer également à la vigueur & à l'élégance du corps. Dans la ſuite des tems, la religion égyptienne ſe répandit rapidement, & avec elle la coutume des purifica-

tions qui, tranſportée par-tout où le culte égyptien fut adopté, entra auſſi dans le ſymbole de toutes les religions dérivées de celle de l'Egypte.

Toutefois, ce ne ſont-là que de vagues conjectures, & non des découvertes : car j'avoue qu'on ne ſauroit en faire ſur cet article d'auſſi ſatisfaiſantes que celles dont nous ſommes redevables à M. Boulanger. Quoi qu'il en ſoit, on ſait que les inſtituteurs des myſteres de Cérès recommanderent ſur toutes choſes la pureté du corps, comme la condition la plus eſſentielle à l'état de perfection. On ſait auſſi que les initiés ſe préparoient par des ablutions réitérées, à la célébration des myſteres ; de ces myſteres ſublimes, relativement à la ſtupidité du reſte du culte idolâtre, & qui renfermoient la doctrine la plus ſaine ſur la nature de l'ame & la philoſophie morale.

Ils étoient trop éclairés ces inſtituteurs des myſteres, pour ſuppoſer quelques rapports marqués, quelque liaiſon directe entre la propreté du corps & la pureté de l'ame. Ces ablutions qu'ils ordonnoient, étoient allégoriques; c'étoient des ſignes, des figures; car on n'ignore pas que toutes les cérémonies avoient un double ſens, la repréſentation phyſique, & l'idée exprimée ou le ſens du précepte. Or, je ne doute point que ce ne ſoit à ce goût d'allégorie, de métaphore, de figure, que les ablutions orientales, ainſi que la plupart des pratiques conſacrées par le culte, doivent leur origine.

La lumiere du chriſtianiſme parut, & devant elle s'évanouirent pour jamais les danſes, la licence des fêtes, les pompes & les feſtins des idolâtres. Jadis les prêtres ſeuls étoient chargés d'appaiſer, par leurs pénitences & leurs auſtérités,

la colere des Dieux, comme ſi le reſte des hommes ne pouvoit ſe rendre coupable envers la divinité. Plus juſte & plus exact appréciateur des vertus & des vices, de la néceſſité des remords & des ſatisfactions, le chriſtianiſme étendit à tous ceux qui l'embraſſerent, l'obligation de la pénitence, des privations & des auſtérités. La licence & le déſordre furent bannis de ces fêtes, qui furent célébrées avec une gravité ſi noble & ſi majeſtueuſe, que les peuples égarés par le tumulte de leurs ſolemnités, ne purent ſoutenir le ſpectacle de ce qu'ils appelloient la *religieuſe mélancolie*, ou la *triſteſſe des Chrétiens*. Mais ces mêmes défenſeurs des débordemens du paganiſme ne purent refuſer cet avantage philoſophique & reſpectable, à la religion chrétienne, de contenir les penchans vicieux juſqu'alors autoriſés par l'exemple même des Dieux, & ſur-tout de

ſervir de frein à la dépravation du peuple, des femmes & des jeunes gens. Juſques à cette époque, on avoit ignoré combien le caractere grave, décent ou ſérieux de la religion, a d'influence ſur l'eſprit, les inclinations & les mœurs nationales. Comme la morale eſt eſſentiellement le principe de la religion, & que par ſa nature, la morale eſt grave & ſérieuſe, il faut auſſi que la religion le ſoit. La décoration frivole, à force d'être faſtueuſe, des égliſes en Italie, & la gaieté de l'harmonie qui y accompagne les plus auguſtes cérémonies de la religion, y ont amolli les mœurs, & énervé, par une ſuite néceſſaire, la piété des Italiens. C'eſt pour cela qu'il me ſemble qu'en bonne politique, les anciens euſſent dû proſcrire les fêtes & les danſes de leur religion. Car ces fêtes bruyantes des idolâtres enivroient en quelque ſorte la multitude, l'accoutumoient inſen-

ſiblement aux ſpectacles qui effectivement devinrent la paſſion dominante, ou plutôt la maladie univerſelle des nations. Ces repréſentations théatrales, cette pompe des jeux du cirque, ces combats de gladiateurs, & ces courſes qui faiſoient une partie ſi conſidérable de la religion des Grecs & des Romains, n'aboutirent qu'à amollir les citoyens, qui furent bientôt après, dans la Grèce du moins, tellement dégoûtés du travail, qu'ils ne voulurent plus quitter le théatre. Ce dégoût de toute occupation utile fut porté par les Romains au point que ce peuple ſi laborieux autrefois, fut ſous les empereurs tout-à-fait incapable des travaux les plus néceſſaires, de ceux-mêmes qui ſeuls pouvoient lui procurer la ſubſiſtance.

Je ſuis pourtant bien éloigné de penſer & de dire qu'une auſtérité trop rigide, ou de trop accablantes

macérations, doivent être ſubſtituées à la gaieté des fêtes des anciens. Au contraire, je crois que des macérations outrées ne peuvent que conduire à la ſuperſtition, au fanatiſme, à la démence; je crois que, ſans honorer en aucune maniere l'Etre Suprême, elles bleſſent l'humanité lorſqu'elles ne la déshonorent point. En effet, j'ai dit quelqu'autre part, & je ne penſe point m'être trompé (1), que de tous les moyens qui conduiſent au zele amer, au fanatiſme & à l'intolérance, il n'en eſt ni de plus ſûr, ni de plus infaillible, pour paſſer rapidement des tranſports de l'enthouſiaſme aux accès les plus violens de la frénéſie, que celui d'ajouter aux égaremens des ſuperſtitions auxquelles on a eu la foibleſſe de s'attacher, l'imbécille pratique des auſtérités outrées &

(1) Voy. le *Second Recueil Philoſophique & Littéraire de la Société Typographique de Bouillon*, pag. 188 & ſuiv.

des

des macérations. C'eſt une regle ſûre, invariable, conſtatée par mille expériences, que quiconques'accoutume à être dur envers ſoi-même, le devient naturellement à l'égard de ſes concitoyens & le reſte des hommes. Il n'eſt guere de peuple qui ne préſente mille exemples frappans de la juſteſſe de cette obſervation: mais c'eſt dans l'orient qu'on trouve les preuves les plus fortes & les plus multipliées des ſiniſtres effets des macérations. On peut même aſſurer, à ce ſujet, que les Mahométans ont, ſur toutes les nations ſuperſtitieuſes, l'avantage de devenir fort promptement atroces, & décidément maniaques, pour peu qu'ils tiennent de la nature & des préjugés de leur éducation quelques diſpoſitions au fanatiſme, ou pour peu qu'ils ſoient échauffés par les ridicules préceptes de leur divin Koran. Afin de paſſer rapidement de l'extaſe à l'enthouſiaſme,

de l'enthouſiaſme au fanatiſme, du fanatiſme à la fureur, & de la fureur à la plus incurable démence, ils ont un moyen très-ſimple, & qui par-tout ailleurs produiroit inévitablement les effets les plus ſurprenans. Ce moyen conſiſte à faire pendant quelques jours ſeulement ce qu'ils appellent le riabda, macération fort rigoureuſe qu'ils conſiderent comme l'exercice ſpirituel le plus agréable à la divinité, quoiqu'il y ait en Turquie des exemples ſans nombre qui prouvent très-évidemment que le riabda n'eſt propre qu'à déranger l'imagination & renverſer le jugement; en un mot, à rendre foux & furieux, pendant le reſte de leurs jours, les dévots imprudens qui tentent une pareille épreuve. Car on trouve dans l'empire Ottoman une foule de fanatiques qui ſe ſont convaincus par leur propre malheur, qu'on ne peut retirer du riabda qu'une funeſte &

incurable exaltation de cerveau. Cette folle macération conſiſte à ſe tenir exactement renfermé pendant quinze jours & quinze nuits, ſans parler à perſonne, ſans voir qui que ce ſoit ; à ne rien manger abſolument de toute la journée, à l'exception d'un très-petit morceau de pain, & d'une fort légere meſure d'eau, qu'il n'eſt même permis de prendre que le ſoir après le coucher du ſoleil ; à reſter conſtamment juſqu'à la fin du quinzieme jour en méditation ; enfin, à répéter de quart-d'heure en quart-d'heure, & avec effort ces trois monoſyllables *hou*, *hou*, *hou*, juſqu'à ce que l'on ſente ſes forces s'affoiblir, & que d'épuiſément on tombe évanoui. C'eſt ſeulement alors que les Muſulmans croient de bonne foi que la divinité vient dévoiler aux yeux de l'imbécille contemplateur les ſecrets de l'avenir, & lui apprendre par avance le bon ou le mauvais événe-

ment des entrepriſes qu'il a formées ou de celles qu'il ſe propoſe de former.

Cette erreur eſt abſurde ſans doute; mais dans quelles contrées n'a-t-on pas eu plus d'une fois occaſion de remarquer les mêmes égaremens ? Le riabda n'eſt nuiſible du moins qu'à ceux qui le pratiquent ; mais l'infernale épidémie du fanatiſme n'a-t-il pas été preſqu'en tous lieux, en divers tems, le plus cruel & le plus deſtructeur des fléaux ? Voyez à quels excès de rage la ſuperſtition a conduit les nations ; contemplez les proſcriptions, les meurtres & les crimes qu'a fait commettre l'affreuſe intolérance. Combien de fois cette épouventable furie a déſolé la terre ! Que de nombreuſes hécatombes ſont tombées ſous ſon glaive ! Que de villes embraſées ! Que d'Empires détruits par ſes feux dévorans ! Combien de ſouverains ſes barbares conſeils ont à

jamais déshonorés ! A ſa voix impitoyable, l'empereur Léon veut contraindre par la force, les menaces, la terreur, les Juifs à renoncer à la croyance de leurs peres, à embraſſer le chriſtianiſme. Ils refuſent ; l'Empereur les proſcrit, les perſécute, fait dreſſer des échaffauts ; & les Juifs s'offrent en foule aux rigueurs des ſupplices & aux bourreaux qui les égorgent. Plus cruel, plus ſanguinaire, plus féroce que Léon, l'empereur Henri IV ne veut leur accorder que peu de jours, & leur ordonne de choiſir entre le chriſtianiſme & les tourmens : les Juifs inébranlables ne balancent point, & volent aux ſupplices. Quelle épouvantable ſuite de ſouverains, ou plutôt de tyrans atroces ſe déchaînent ailleurs contre cette même ſecte, errante, mépriſable & toujours inébranlablement obſtinée dans ſes ſuperſtitions. Ce ſont les premiers rois d'Eſpagne qui,

ne pouvant perſuader les Juifs, trouvent plus prompt, plus équitable de les exterminer, que de leur permettre d'adorer l'Etre Suprême à leur maniere. Tandis que l'Eſpagne s'abreuve de leur ſang, le fanatique Emanuel, roi de Portugal, les preſſe de ſe faire Chrétiens ou de ſortir de ſes états, ſous peine d'être chargés de fers & traités comme de vils eſclaves. Les Juifs refuſent d'abjurer, & dociles aux ordres du ſouverain, ils ſe préparent à s'éloigner du Portugal: Emanuel furieux de la retraite qu'ils méditent, ordonne qu'on leur refuſe toute eſpece de proviſions de voyage, & qu'on enleve leurs enfans. Les Juifs déſeſpérés d'un édit auſſi barbare, ſe livrent aux tranſports de la plus violente rage, & plus fanatiques encore qu'Emanuel, ils poignardent eux-mêmes leurs enfans, afin de s'aſſurer qu'on ne les forcera point à renoncer à la foi de leurs

peres. On leur permet enfin de s'exiler : on va même juſques à leur fournir des vaiſſeaux de tranſport ; mais conſtruits de maniere que les malheureux Juifs périſſent tous au milieu de la mer. Le Pontife Gregoire rallume en Italie le flambeau de l'intolérance, & ſuſcite contre les Juifs une perſécution plus cruelle, plus affreuſe que celles des Néron & des Domitiens contre le Chriſtianiſme. Cette perſécution ſanglante s'étend de proche en proche dans la plupart des états Européens, & devient chaque jour plus atroce. En Auvergne, au centre de la France, l'évêque Avit ſe ſignale par les ſupplices qu'il invente contre les Juifs, qu'il va pourſuivre & maſſacrer lui-même à la tête de ſes Diocéſains : on le vit plus d'une fois cet évêque perſécuteur, courant de rue en rue, le crucifix d'une main & le glaive de l'autre, ſuſciter, enflammer la haine des Catho-

liques contre les Juifs. Egaré par ſes fanatiques exhortations, le peuple court en foule à la ſynagogue, la renverſe ſur ſes fondemens, & ſe ſert de ſes matériaux pour lapider ſes victimes. Avit édifié de l'impétuoſité de ce zele, ordonne aux Juifs de ſe convertir à l'inſtant même ou de quitter ſon dioceſe : les Juifs reſtent fidelles à leur religion, & leur conſtance rallume une perſécution ſi terrible, ſi féroce, qu'elle fait même horreur à l'intolérant Gregoire. Peu d'années après cette ſanglante ſcene, en 1426, on forme une croiſade contre les Juifs d'Europe, & c'eſt le fanatiſme lui-même qui, par le miniſtere des moines, dirige cette guerre infernale. Une cauſe naturelle, & qui n'avoit aucun rapport à la religion, occaſionna cette horrible croiſade : un phénomene avoit paru dans l'air ; c'étoit un météore qui flottoit d'un horiſon à l'autre : le peuple conſ-

terné conſulte des fourbes qui lui font voir dans ce phénomene un ſiniſtre préſage de quelque déſaſtre prochain. Des moines fanatiques montent en chaire, & atteſtent de la part de Dieu même, que ce corps enflammé eſt un Ange que l'Etre Suprême envoie dans les airs pour annoncer aux hommes une guerre univerſelle, & les plus cruels fléaux, parce que, diſent-ils, on n'honore point aſſez les moines & les eccléſiaſtiques de tous les rangs. A peine cet oracle impoſteur eut acquis de l'autorité, qu'il parut un fanatique nommé l'hermite Pierre qui, ſe joignant aux moines, & parcourant toute l'Europe, troubla tous les eſprits par la fureur de ſes exhortations & la ſévérité de ſes menaces. Le fourbe montroit un papier qu'il diſoit être tombé du ciel, & dans lequel on liſoit que l'éternel ordonnoit à tous les Chrétiens de paſſer en Judée, & d'arra-

cher Jéruſalem d'entre les mains des Turcs. Les nations Européennes, aveuglées par la ſuperſtition, crurent à cet écrit céleſte, & l'on vit une foule de moines, de prêtres & d'évêques s'armer & s'exercer aux évolutions militaires. La premiere réſolution que prit cette bizarre armée fut d'obliger, dans tous les lieux où elle paſſoit, les Juifs de renoncer à la loi de Moïſe, & d'embraſſer le chriſtianiſme ou d'être exterminés. Elle fut exécutée avec tant d'exactitude cette réſolution barbare, que tous les Juifs établis ſur le paſſage de cette troupe d'énergumenes, furent ou maſſacrés, ou contraints à force de tourmens de déclarer qu'ils abjuroient leur croyance. Les ſupplices que ces croiſés farouches inventerent furent ſi effrayans, que pluſieurs Juifs aimerent mieux s'entr'égorger, après avoir aſſaſſiné leurs femmes & poignardé leurs en-

ſans, que de tomber entre les mains de ces perſécuteurs, ainſi que le raconte le fanatique Majole d'Aſt qui, malgré ſon intolérance, n'a pu s'empêcher d'avouer que jamais les Juifs ni les Chrétiens n'avoient été opprimés par des tyrans plus cruels ni plus ſanguinaires que l'étoient les ſoldats de cette armée de croiſés. Telle fut l'expédition de cette premiere croiſade qui, contre les promeſſes de l'hermite Pierre, n'aboutit qu'à exterminer, ainſi qu'on l'avoit juré, une innombrable multitude de Juifs, & pour les moines traveſtis en guerriers, qu'à ſe livrer impunément à tout ce que la dépravation des mœurs a de plus ſcandaleux, de plus vil & de plus révoltant.

Si les macérations conduiſent à l'injuſtice envers ſoi-même, & par cela même à une dureté exceſſive envers les autres; c'eſt auſſi le fanatiſme qui, ſuite naturelle d'une

trop longue auſtérité, inſpire le goût de ces macérations ridicules, abſurdes en elles-mêmes, & que cependant on regarde aſſez univerſellement comme des moyens aſſurés de ſe ſanctifier. En Europe, bien des gens ſont fortement perſuadés que le ciel eſt ouvert à quiconque a conſtamment obſervé le ſtupide & douloureux uſage de ſe déchirer les épaules, de ſe priver, même dans le beſoin, de certains alimens, ou de ne ſe nourrir que d'animaux aquatiques, au lieu d'animaux terreſtres. Je ne condamne pas préciſément cette opinion, parce qu'on ne doit jamais ſe déchaîner contre une inſtitution reſpectée par ſes concitoyens : mais je crois pouvoir obſerver que ce genre de macération paroîtroit foible & ridicule aux Talapoins de l'Inde qui portent la ſévérité contre eux-mêmes infiniment plus loin. Outre les obligations légales & les

prieres des laïques, les Talapoins ſe ſont ſoumis encore à l'obſervation rigoureuſe de plus de cent vingt regles, toutes extrêmement gênantes, & dont les principales ſont d'aller deux fois par jour, le matin & le ſoir, faire leurs prieres au temple ; d'être perpétuellement voilés ; de ne jamais porter leurs regards ſur les femmes, ſoit qu'ils marchent dans les rues, ſoit que les femmes ſe rendent auprès d'eux ; de fixer conſtamment la terre, ſans lever ni détourner la tête, dans quelque circonſtance que ce puiſſe être ; de porter habituellement un éventail devant le viſage, afin de ne pas être expoſés à aucune ſorte de diſtraction ; de ſe frapper rudement la poitrine ; de ſe déchirer les bras ou les jambes toutes les fois qu'il leur vient une idée trop libre, une penſée profane, un deſir licentieux. Ils doivent ſur-tout ſe garder, comme d'une action aviliſſante &

criminelle, de préparer eux-mêmes leurs alimens, qu'ils doivent recevoir & manger tels qu'on les leur préſente, crus ou cuits, bien ou mal apprêtés. Leur devoir eſt encore d'inſtruire la jeuneſſe & le peuple; enfin, d'accomplir une fois dans la vie une année de grande pénitence.

Je ne décrirai point toutes les macérations qui entrent eſſentiellement dans cette longue pénitence; ce récit me conduiroit trop loin. Je dirai ſeulement, qu'entr'autres auſtérités, le Talapoin doit reſter quinze nuits de ſuite, pendant le mois de Février, étendu au milieu des champs, nud, expoſé à la roſée. Cette regle & pluſieurs autres que je paſſe ſous ſilence, nous paroiſſent fort dures, & il eſt vrai que, pour les obſerver, il faut que les Talapoins ſoient animés par un objet bien ſublime : auſſi ſont-ils perſuadés qu'elles ne leur ſerviront pas

ſeulement à ſe ſauver, mais encore à paſſer de la condition humaine à la condition divine : car, comme ils ſont fort entêtés de la métempſycoſe, ils croient que leur ame roulera de corps en corps, juſqu'à l'heureuſe époque, où à force de vertus, elle s'élevera au rang même de Dieu, & viendra remplacer la divinité regnante, qu'ils croient également aſſujettie à la tranſmigration : d'où ils concluent que le Talapoin qui aura eu le courage de paſſer ſa vie dans l'exercice habituel de la vertu, parviendra infailliblement après ſa mort au trône de la divinité. Ainſi le fanatiſme & la ſuperſtition ſont les deux maladies les plus anciennes & les plus meurtrieres des hommes; à quelque différence près, ils ſe reſſemblent tous dans les effets de ces deux maladies. Nous accuſons avec raiſon les anciens d'avoir avili la majeſté des Dieux par la puérilité ſuperſtitieuſe

de leur culte : les pénitences & les macérations des Talapoins nous paroiſſent très-inſenſées ; les cris forcenes des Muſulmans, pendant leur riabda, nous ſemblent ridicules : mais combien en eſt-il parmi nous qui ont reſpecté auſſi ces mêmes cris, ces mêmes auſtérités, & des uſages peut-être plus inſenſés encore ? N'a-t-on pas entendu preſque de nos jours, en France, le fameux abbé de Becheran, cet enthouſiaſte fougueux qui, par la folie outrée de ſes ſermons, plus groteſques encore que ne peuvent l'être dans l'Inde les viſions des Talapoins, accrédita ſi merveilleuſement la ſecte des convulſionnaires ? N'a-t-on pas vu les ſoubreſauts & les ſtupides cabrioles de ce fanatique opérer à peu près à Paris, ce qu'operent dans l'Inde les folles pénitences des Talapoins ? En vain, le bon ſens de la cour, & la ſage vigilance des magiſtrats, défendirent

rent l'entrée & la fréquentation du cimetiere de S. Médard : le goût des convulſions avoit fait trop de progrès pour s'éteindre auſſi promptement qu'on l'avoit deſiré : les ſcenes vraiment comiques, jouées ſur le théatre de S. Médard, furent continuées dans des maiſons particulieres, où la crainte du ridicule ſeule a pu les faire ceſſer, ou du moins a rallenti ces folles repréſentations.

Mais ces erreurs, ces ſuperſtitions, ces accès de folie n'ont été que momentanés chez les diverſes nations de l'Europe, où le fanatiſme n'a jamais eu la force, la durée & l'homicide atrocité qu'il conſerva dans tous les tems chez les peuples orientaux ; parce que dans ces régions les cauſes phyſiques ſe joignent aux cauſes morales pour le perpétuer, ainſi que je l'ai obſervé.

CHAPITRE VIII.

De la seconde partie du Culte extérieur. Des Cérémonies. Des Inclinations. Des Prostrations, &c.

Elle n'est que pantomime, & elle ne renferme que des cérémonies cette seconde partie du culte extérieur, qui cependant est plus gênante mille fois que la premiere. Les hommes étoient déja fort corrompus, quand elle fut instituée; car, sans cela, comment eussent-ils imaginé de charger, autant qu'ils le firent, la simplicité pure du culte primitif. C'est encore dans l'orient que je trouve cette mystérieuse & puérile institution, bien digne en effet de l'imagination vive & déréglée de ces peuples inventeurs des cérémonies, des simulacres de

la divinité, des repréſentations matérielles des choſes incorporelles, des ſignes, des emblêmes & des allégories de toutes les eſpeces. Quoique abſurdes, outrés, inconcevables, ces uſages aſiatiques ſe ſont pourtant ſoutenus; & loin d'y renoncer, les deſcendans des mêmes peuples y ont ajouté de nouvelles folies, de nouvelles pratiques encore plus bizarres, encore plus ſuperſtitieuſes.

Mahomet entrevit l'extrême abſurdité de ces inſtitutions, & il crut les proſcrire, en détruiſant l'idolâtrie; mais le génie de ſa nation l'emporta ſur ſes vues, & lui-même céda à la force du penchant national : car, pour avoir abattu l'idolâtrie, il n'ôta rien à la ſuperſtition, à laquelle il donna au contraire un empire plus puiſſant, à la faveur de cette multiplicité preſque innombrable de nouvelles cérémonies, de ces pratiques, de ces uſa-

ges qui, pour être frivoles & bizarres, ſont néanmoins ſi rigoureux, que je ne connois point de culte ſur la terre ſi pénible, ſi fatiguant que le culte établi par l'impoſteur de Médine. En effet, le Mahométiſme, ſcrupuleuſement obſervé, eſt ſans contredit le plus dur des deſpotiſmes, & le joug le plus inſuportable que la tyrannie ſacerdotale ait jamais pu imaginer. Rien n'eſt plus beau ni plus auguſte que l'idée que Mahomet donne de Dieu & de ſes attributs; mais ſous ce front majeſtueux, le fourbe mal-adroit n'a placé que des membres affreux, d'une conformation hideuſe & ridicule en même-tems.

Raſſemblez-les, s'il eſt poſſible, toutes les ſectes, toutes les religions orientales & méridionales; qu'y verrez-vous? un aſſemblage énorme, monſtrueux & bouffon de geſtes, de cérémonies, de puérilités, de pratiques extravagantes,

de ſcrupules inſenſés, de cas de conſcience qui déſignent un aviliſſement déplorable de la raiſon. Il n'y point de ſecte, point de religion dans toute l'étende de l'orient, qui ne ſoit infectée de ces folles & ſuperſtitieuſes pratiques; & les Monothélites, les Neſtoriens, les Eutichiens ſont tout auſſi outrés que les moines Muſulmans les plus zélés dans leurs auſtérités, dans leurs macérations, & leurs jeûnes ſont plus ſéveres encore que les jeûnes des ſolitaires de l'antique Thébaïde. D'où vient cette frappante reſſemblance dans ces ſectes ſi diviſées de doctrine & d'opinions? Et d'où viendroit-elle, ſi ce n'étoit de la chaleur de l'imagination qui enflamme & renverſe également toutes les têtes orientales.

Je l'ai dit pluſieurs fois; je le répete encore, c'eſt chez les Egyptiens que tous les fondateurs de ſecte ont puiſé ce ton d'enthouſiaſ-

me & cette chaleur poétique qui caractériſe la plupart des doctrines : car les légiſlateurs ſacrés de l'Egypte ornerent la religion de toutes les richeſſes & de tout l'enthouſiaſme de leur imagination. L'autorité des deſpotes n'a beſoin, pour ſe ſoutenir, que d'un très-petit nombre de loix civiles : il n'en eſt pas de même du deſpotiſme de la religion ; il n'eſt puiſſant, impérieux & reſpecté, qu'à proportion de la multiplicité, de la force & de la rigueur des loix eccléſiaſtiques, des dogmes & des rites. Or, les rites, les dogmes & les loix théocratiques des religions orientales portent évidemment l'empreinte du caractere égyptien, & ces loix ſont plus ou moins altérées, ſuivant la diſtance plus ou moins conſidérable qui ſépare d'avec l'ancienne Egypte, les lieux où elles ſont établies.

On fait beaucoup d'honneur à Pythagore, lorſqu'on lui attribue

l'invention du ſyſtême de la métempſycoſe : ce ſyſtême n'étoit pas plus à lui que ne ſont à nos philoſophes modernes la plupart des opinions dont ils ſe diſent les auteurs, & qui furent jadis publiées, ſoutenues, attaquées, & oubliées dans la Grece. Depuis près de deux ſiecles, la métempſycoſe faiſoit une partie eſſentielle des dogmes égyptiens, quand Pythagore l'apporta de l'Egypte, où il étoit allé s'inſtruire, dans la Grece où il la répandit; & depuis Pythagore juſqu'à nos jours, cette même opinion n'a point ceſſé d'être regardée en Egypte, comme la plus importante & la plus inconteſtable vérité de la religion. La plupart des voyageurs qui ont fait quelque ſéjour dans ces contrées, obſervent dans leurs relations, que plus les peuples qu'ils ont viſités ſont voiſins de l'Egypte, & plus ils ſont perſuadés de la tranſmigration des

ames. Ce n'est pas la seule chose que les nations orientales & méridionales tiennent de l'Egypte; il n'y a point d'anciens instituteurs qui n'aient été y prendre le fond de leur législation. Les Siamois représentent encore de nos jours leurs Dieux sous les traits des Egyptiens, leur saint le plus illustre n'étoit point Siamois, il n'est pas même vraisemblable qu'il fut né dans les Indes, puisqu'il est représenté avec des cheveux frisés, tels que sont les cheveux des Maures. Du reste, l'époque de la fondation de la doctrine siamoise remonte préciſément au regne de Cambyse qui fit, comme l'on sait, la conquête de l'Egypte.

Je ne suis point surpris de l'empressement des nations à adopter les dogmes égyptiens, & je le suis encore moins de la préférence que les instituteurs des religions donnerent à ces mêmes dogmes; il étoit

naturel

naturel que des uſages, des coutumes & des cérémonies autoriſées, floriſſantes & reſpectées depuis une longue ſuite de ſiecles par la nation la plus ſavante de l'univers, en impoſaſſent à tous les peuples Ce qui m'étonne, & me donne la plus grande idée de la ſageſſe des Romains, eſt que malgré les uſages reçus par le reſte des nations, ils refuſerent conſtamment d'adopter les pratiques religieuſes & les cérémonies des Grecs qui leur paroiſſoient trop peu dignes de la majeſté du culte extérieur. Denis d'Halicarnaſſe obſerve que rien n'étoit plus grave & plus auguſte, que la ſolemnité des ſacrifices appellés *ſacra Patria*; cet auteur écrivoit cependant ſous le regne de Pompée, dans un tems où Rome étoit remplie d'étrangers. Il eſt vrai que dans la ſuite les dames romaines abandonnerent ces ſacrifices pour la célébration plus bruyante

& plus analogue à leurs mœurs corrompues, des myſteres d'Iſis ; mais jamais ces rites étrangers n'appartinrent à la religion romaine : ils n'y furent pas même tolérés dans tous les tems ; car Tibere & quelques-uns de ſes ſucceſſeurs chaſſerent plus d'une fois de Rome & de l'empire, les prêtres de la Déeſſe égyptienne, & les autels d'Iſis furent tour-à-tour renverſés & reconſtruits, tandis que l'ancienne religion romaine fut toujours celle qui domina, qui régla les augures, & qui fut exactement ſuivie & conſultée au ſénat ainſi qu'au capitole.

Il n'y a guere que trois ſiecles qu'on a vu en Europe, une révolution qui n'arriva jamais, & qu'il n'eſt pas même poſſible qui arrive en Orient ni en Aſie. On a vu, dis-je, les hardis inſtituteurs de la religion réformée entreprendre, ſans en prévoir peut-être tous les inconvéniens, l'opération la plus épineu-

ſe, réuſſir cependant à quelques égards, & détacher d'un même coup le peuple des cérémonies, des images & de la partie la plus impoſante du culte extérieur, des pompes de la religion. Ces innovateurs euſſent-ils pu ſe promettre le même ſuccès dans toutes les contrées européennes? Je n'en crois rien, & j'en ai pour garant la réſiſtance invincible qu'ils trouverent dans quelques-unes, lorſqu'ils tenterent d'y répandre leurs innovations: ils ne réuſſirent dans les pays où ils fonderent leur doctrine, que parce qu'ils ſe renfermerent dans une ſphere bornée, & qu'ils n'eurent à ſéduire que des peuples froids & naturellement fort peu ſenſibles au faſte des repréſentations. Dans la plupart des gouvernemens qui refuſerent d'adopter la nouvelle doctrine, on établit des tribunaux de ſang, non-ſeulement contre tous ceux qui l'auroient adoptée, mais

auſſi contre ceux qui ne paroiſſoient pas diſpoſés à la proſcrire & à perſécuter ſes ſectateurs. La France à cet égard, ainſi qu'à beaucoup d'autres, donna aux nations chrétiennes, ſinon l'exemple d'une parfaite tolérance, du moins celui de la plus reſpectable modération : auſſi n'eſt-ce guere qu'en France que je vois obſerver les bienſéances les plus pures de la religion ; chez ce peuple ingénieux & éclairé, le culte tient un juſte milieu entre la ſéchereſſe du culte réformé, & le faſte, ou plutôt l'intempérance du culte oriental.

A ces réflexions ſur la nature des cérémonies, je n'ajouterai que quelques conſidérations ſur les pantomimes ou attitudes prétendues religieuſes, c'eſt-à-dire, ſur la maniere dont on eſt en uſage d'accomplir les cérémonies.

Dans les chapitres précédens, j'ai parlé des ſuperſtitions des Ja-

ponois, & j'ai dit que ce peuple, quoique très-ingénieux, étoit pourtant ſuperſtitieux juſques au fanatiſme, & crédule juſqu'à l'abſurdité. Toutefois, ce qui m'a le plus étrangement ſurpris, lorſque j'ai obſervé de plus près ſes uſages & ſes opinions théologiques, a été la reſſemblance preſque exacte qu'il y a entre ce peuple & la plupart des nations orientales. On diroit en effet, que quoique leur croyance leur ſoit particuliere, les Japonois ont puiſé la plupart de leurs coutumes religieuſes dans les gouvernemens orientaux. Ils ſont dans le conſtant uſage d'aller une fois tous les ans, ou du moins, une fois dans la vie, en pélérinage dans les temples les plus éloignés de l'empire, & ils ne manquent point à ſuppoſer ainſi que les Mahométans, une grande vertu à ces pieuſes promenades. A leur retour, quand on les interroge, ils racontent les mêmes prodiges qu'on

entend raconter aux pélérins Muſulmans qui reviennent ou de la Mecque ou de Médine.

Les moines Japonois, de même que les moines Turcs, ſont dans l'uſage de s'agiter & de ſe tourmenter à force de macérations, perſuadés que leurs *Kamis* ou leurs Dieux prennent un grand plaiſir à toutes ces pieuſes folies. Enfin, on voit à Jedo, comme on voit à Conſtantinople, des hommes imbéciles qui, réguliérement une ou deux fois par jour, ſe fouettent, & vont même juſqu'à ſe déchirer les reins & les épaules, perſuadés qu'un Japonois bien écorché ne peut manquer, quoi qu'il faſſe d'ailleurs, & quelqu'inutile qu'il ſoit à la ſociété, d'aller après ſa mort partager avec l'Etre ſuprême l'empire du ciel & de la terre.

Je le retrouve, cet uſage moitié burleſque & moitié fanatique, établi parmi les *Monchteecs*, prêtres Per-

ſans, qui jouiſſent, à la faveur de leur auſtérité, des mêmes privileges que la nation Japonoiſe accorde à ſes moines, & qui portent également l'orgueil, juſqu'à ſe dire les miniſtres & les organes de la divinité. La principale autorité des *Monchteecs* conſiſte à remettre pour de l'argent les péchés des crédules Perſans, à ordonner des punitions toujours extravagantes, en expiation des fautes commiſes, à nettoyer les ames de leurs ſouillures, à reconcilier les pécheurs avec les Dieux, & à leur ouvrir, lorſqu'ils ſont bien payés, les portes ſacrées du ciel. Un Perſan a-t-il enfreint quelque précepte de la loi, ou, voyageant chez les nations étrangeres, a-t-il vécu à leur maniere? a-t-il eu la coupable foibleſſe de boire du vin, de manger du cochon, & ſur-tout de douter de la ſainteté des prêtres de ſa religion? Il ſe hâte d'aller ſe proſterner

aux pieds d'un *Monchteec*, auquel, devant un nombre de témoins fixé par la théologie Perſane, il confeſſe humblement ſes fautes. Le *Monchteec*, après avoir exigé des témoins qu'ils lui répondent ſur leur ame du répentir du pénitent, fait une vive réprimande à celui-ci qui, frappé rudement par ſon auſtere directeur au viſage & ſur l'eſtomac, ſe dépouille entiérement, ſe couche, s'étend à terre, & le zélé confeſſeur lui applique très-vigoureuſement ſur le dos & ſur les épaules des coups de bâton, en plus grande ou moindre quantité, ſuivant la nature des fautes. Dès-lors, tous les péchés du pénitent ſont cenſés oubliés & pardonnés par la divinité, comme le certifie l'acte de rémiſſion que le *Monchteec* expédie, qu'il ſigne, & qui, pour l'ordinaire, eſt conçu en ces termes : *Le... jour du mois de... de l'an... N..., fils de N... a comparu devant nous, &*

après nous avoir confeſſé ſes péchés, nous a produit des témoins vertueux, & dignes de foi, qui ont certifié que N... étoit vivement fâché & repentant de ſes fautes paſſées; duquel repentir ils ſe ſont rendus cautions. C'eſt pourquoi nous lui avons donné l'abſolution, & lui avons fait expédier le préſent certificat.

C'eſt toutefois dans la minutieuſe obſervation de ces abſurdités que les peuples de l'Aſie, de l'Orient & du Midi, font conſiſter ce qu'ils appellent le culte & la religion. Ici, diſent les Voyageurs qui ont parcouru ces contrées, l'on penſe honorer dignement l'Etre ſuprême en ſe plongeant dans l'eau juſques à la ceinture; plus loin, en ſe lavant le viſage & les oreilles; ailleurs, le bout des doigts. Ici l'on croit ſe rendre fort agréable à Dieu en ſe déchirant les épaules; dans la contrée voiſine, en faiſant des grimaces hydeuſes & d'horribles contor-

ſions. Ici, c'eſt être bien dévôt que de s'abſtenir de manger quand on a faim ; là, c'eſt être pieux & ſouverainement parfait que de tromper le vœu de la nature, & de ſe paſſer de femme. Ici, l'on ne penſe ſervir l'Etre ſuprême, qu'autant que l'on travaille à la propagation ; plus loin, on croit que pour aller au ciel, il faut ſe nourrir de poiſſon, & avoir en abomination, les animaux terreſtres. Quelques-uns croient ſe ſauver en égorgeant des bêtes, d'autres en immolant des hommes. Quelle ſtupidité ! quelle rage ! quelle fureur ! ô grand Dary ! ô Monchteecs ! ô prêtres impoſteurs, par quelles ſuperſtitions vous avez dégradé l'eſprit humain, & par quelles follies vous retréciſſez la raiſon !

Si ces Voyageurs euſſent mieux connu le génie des nations dont le culte leur paroît ſi ſuperſtitieux, & les cérémonies religieuſes ſi ſtupi-

des, ils euſſent témoigné beaucoup moins d'étonnement : ils euſſent apperçu dans le caractere même des Japonois, ainſi que dans celui des Perſans, la cauſe ſans ceſſe agiſſante de ces pieux voyages dans les temples des Kamis, & de cette eſpece de zele frénétique des Monchteecs. Si ces Voyageurs ſi prompts à condamner des uſages qui leur ont paru barbares, euſſent mieux obſervé ces nations, ils auroient reconnu qu'un culte plus ſimple & plus ſage eſt eſſentiellement incompatible avec l'imagination ardente & exaltée des peuples de ces régions.

En effet, cette extrême vivacité des habitans de l'Orient & du Midi qui donne à leurs diſcours, à leurs geſtes, à leurs attitudes, à tous leurs mouvemens, une éloquence naturelle qui exprime cette même vivacité d'une maniere ſi ſinguliere & ſi frappante, pouvoit-elle leur per-

mettre d'être ſages & modérés dans la plus importante de leurs inſtitutions, dans l'établiſſement du culte, & l'obſervation des dogmes & des cérémonies relatives à ce culte ? Accoutumés, diſpoſés même par la nature à s'affecter des plus petits objets, & à prendre le plus vif intérêt à des choſes qui n'exciteroient en nous aucune ſorte d'émotion, il eſt peu ſurprenant que la délicateſſe de leurs organes, ſi différente de la force des nôtres, produiſe en eux des ſenſations tout-à-fait différentes de celles que nous éprouverions à la vue des mêmes objets. Ont-ils quelque ſujet d'inquiétude ou de remords ? ils ſe frappent, ſe déchirent le viſage ; s'arrachent les cheveux, ſe roulent dans la pouſſiere, & couvrent leur tête de cendres ; c'eſt-là leur maniere d'exprimer la triſteſſe de leur ame, ou le deſſein qu'ils ont pris de faire pénitence. Ont-ils quelques vœux à adreſſer au ciel ? ils

s'enferment, prient, paſſent des heures, des journées & des ſemaines entieres abſorbés dans la méditation. Les Chrétiens ſont étonnés de la profonde dévotion des Turcs dans leurs moſquées : leur reſpect pour ces édifices eſt tel, que nul d'entr'eux, lorſqu'ils y ſont raſſemblés, n'oſe y parler, ni cracher, ni touſſer : le ſilence qui y regne, n'eſt interrompu que par l'ardeur des ſoupirs des dévots. Il paroît que cet uſage de ſoupirer a paru fort reſpectable en Italie, où il commence, diſent les plus modernes voyageurs, à s'introduire, ainſi que les rigueurs de la pénitence, qui chez quelques dévots commence à devenir orientale auſſi.

Ce n'eſt point de la dévotion qu'ont les Aſiatiques, c'eſt un tranſport habituel qui les agite & les égare; ce ſont des accès de fureur, & non des mouvemens de zele : l'idée qu'ils ſe forment de la divi-

nité eſt telle, qu'ils ne peuvent entrer en contemplation, ſans tomber auſſi-tôt, ou dans de vives convulſions, ou dans une eſpece de léthargie qui leur donne toutes les apparences de la ſtupidité. On en voit quelques-uns immobiles, les bras croiſés, reſter des journées entieres dans la même attitude, enfoncés dans la méditation. Effrayantes auſtérités, macérations barbares, flagellation, ſupplices; il n'eſt rien que n'affrontent les dévots de l'Aſie, tant l'imagination a ſur eux de puiſſance.

Rome, dans les premiers ſiecles du chriſtianiſme, fut inondée du ſang des martyrs : mais c'eſt des déſerts de l'Aſie que ſont ſortis ces hommes extraordinaires, ces modeles étonnans & preſque inimitables de pénitence & de macération, ces pieux ſolitaires dont les éloges & les grandes actions ſont conſignés dans les faſtes de l'hiſtoi-

re eccléſiaſtique. Les fauſſes religions ont eu également dans tous les tems, en Aſie, des ſolitaires qui par l'excès de leurs auſtérités font oublier les rigoureuſes pénitences des moines de la Thébaïde. Les uns & les autres ſont nés dans les mêmes contrées, & ſi l'influence du climat a opéré plus fortement ſur les premiers, c'eſt parce que la bouillante imagination des habitans de ces pays a beſoin d'être dirigée par l'eſprit de la vraie religion : ſans ce frein, elle ne peut produire que des monſtres dans ce genre, ou des raffinemens de cruauté incroyables & ridicules, des auſtérités féroces & abſurdes, comme l'on en voit tant d'exemples chez les ſtupides Muſulmans.

Tel a été en général, l'eſprit de la religion publique ou extérieure, chez toutes les nations anciennes & modernes. J'ai continué mes recherches, & j'ai vu les mêmes cau-

ses diriger les ressorts de la partie la plus essentielle des doctrines humaines, de la religion intérieure ou secrete.

CHAPITRE IX.

De la partie intérieure ou secrete de la Religion. De la Magie. Des Allégories & des Mysteres.

DANS le second âge du monde, lorsque la corruption eut infecté les mœurs, l'imposture créa des Dieux, & la crainte les adora : mais bientôt l'expérience & les calamités publiques, malgré les promesses des prêtres, dévoilerent l'impuissance de ces foibles divinités : alors la fourberie, l'orgueil, l'ignorance, & sur-tout le desir curieux de pénétrer dans le sombre avenir, inventerent la magie, art ténébreux

ténébreux & digne des confuſes idées de la métaphyſique naiſſante, qui produiſit cette nouvelle connoiſſance. L'origine de la magie me paroît auſſi naturelle que facile à découvrir. Les hommes des ſiecles dont je parle, ne pouvant ſuppoſer que l'immenſité de l'eſpace qui ſépare la terre des cieux fût entiérement vuide, ſans êtres, ſans intelligences, le remplirent d'eſprits & de génies ; dont la nature immatérielle & corporelle en même-tems, formoit une claſſe mitoyenne entre l'eſſence des Dieux & la nature de l'homme ; fiction ingénieuſe & de la plus heureuſe imagination.

Il falloit employer à quelque miniſtere utile ces nouvelles intelligences ; & les beſoins, ainſi que les deſirs ſans ceſſe renaiſſans des hommes, ne tarderent point à donner de l'occupation à ces êtres ; cette occupation conſiſta à porter les vœux multipliés des mortels au pa-

lais des Dieux, & les bienfaits des Dieux aux hommes.

Mais comme il arrivoit très-souvent que les Dieux refusoient de répondre aux prieres des hommes, ceux-ci chercherent les moyens de pénétrer leurs secrets, & de les obliger de rompre le silence. Il n'y avoit que les poëtes qui étoient en même-tems, comme je l'ai dit ailleurs, musiciens, théologiens & métaphysiciens, il n'y avoit, dis-je, que les poëtes qui fussent capables de trouver ces moyens, & bientôt ils prétendirent les avoir découverts. Respectés comme ils l'étoient, ils eurent peu de peine à persuader à leurs contemporains que les Dieux gouvernoient le monde par les principes d'une harmonie semblable à celle des vers & de la musique. Pythagore qui n'étoit pas plus l'inventeur de la doctrine des nombres, que du système de la métempsycose, disoit, d'après les

inſtructions qu'il avoit été chercher dans l'Inde, que les nombres combinés d'une certaine maniere, qu'il n'enſeignoit pas, & diſtingués entr'eux par de certains intervalles, qu'il n'indiquoit pas, renfermoient eſſentiellement une force & une vertu auxquelles les Dieux eux-mêmes ne pouvoient réſiſter. Suivant d'autres philoſophes, l'harmonie des vers avoit une telle puiſſance, qu'elle troubloit l'ordre des élémens, & ſoulevoit le voile de la nature. Platon, d'une imagination ardente, & paſſionné pour la muſique, croyoit, dans ſes extaſes philoſophiques, entendre la rotation harmonique des aſtres, & les concerts admirables des Cieux; & c'étoit dans ces momens d'effervescence & de délire qu'il écrivoit ſur la divinité. La deſcription d'un auſſi magnifique ſpectacle, ornée de toutes les graces & de toute la chaleur de la poéſie, ne pouvoit que ſé-

duire les peuples auxquels on annonçoit d'une maniere ſi ſublime les attributs de la divinité. Ce fut d'après ces brillantes erreurs que les Chaldéens, & cent autres nations, s'enfoncerent dans les ténebres de l'aſtrologie judiciaire. Ainſi, les ſuperſtitions, même les plus ſtupides, tirent leur origine des écarts les plus lumineux de l'imagination; car ce fut elle ſeule qui fit tout, qui créa tout, excepté la vérité qui n'étoit point connue encore. Il faut avouer pourtant que quoiqu'auſſi inintelligible alors qu'elle l'eſt de nos jours, la métaphyſique de ces premiers philoſophes étoit très-ſéduiſante: on eſt preſque tenté de regretter les doux menſonges de cette belle & puiſſante harmonie. C'eſt dommage qu'un ſyſtême ſi ſimple & ſi majeſtueux, n'ait été qu'une vaine illuſion.

Vive, forte, élevée l'imagination des peuples de l'Orient & du Midi

pouvoit-elle s'accommoder des lenteurs de la phyſique, ou attendre des expériences & du tems le développement ſucceſſif du véritable ſyſtême de l'univers ? La métaphyſique étoit pour eux plus ſéduiſante, elle étoit plus conforme à la chaleur de leurs idées; ils s'y livrerent, & intervertiſſant l'ordre naturel & néceſſaire de la génération des ſciences, ils s'abandonnerent ſans réſerve à l'étude de la métaphyſique, avant que d'avoir ſeulement entrevu les élémens de la phyſique.

Cependant il étoit mille choſes ſur leſquelles tous les raiſonnemens de la métaphyſique ne pouvoient donner aucune ſorte d'éclairciſſement : elle ne pouvoit expliquer ni la cauſe des phénomenes, ni les rapports des êtres, ni leur génération, &c. Les anciens connurent l'impuiſſance de la métaphyſique ſur ces divers objets ; mais trop ra-

pidement entraînés par le torrent de leur imagination, pour revenir ſur leurs pas, & renoncer pour quelque tems à leur ſcience abſtraite, ils crurent pouvoir ſuppléer à la phyſique qui leur manquoit, par les erreurs mêmes & les égaremens de leur fauſſe métaphyſique. Ce fut dans cette vue qu'ils implorerent le ténébreux ſecours de la magie; art frivole ou criminel, ſuivant l'uſage auquel on le fait ſervir; puérile en lui-même, dangereux & terrible, lorſqu'il ſeconde les complots de l'impoſture, ou les noirs attentats de la haine & de l'ambition. Cet art, dans ſon origine, ne s'exerça que ſur les moyens de ſervir les deſirs curieux des hommes, & il fut regardé comme un art innocent; il n'étoit pas même encore réputé criminel, lorſque la fourberie ſacerdotale l'eut fait ſervir à l'évocation des ombres: on étudioit ſérieuſement les principes de cette ſcien-

ce menſongere, & l'on ſe doutoit ſi peu qu'elle pût jamais devenir dangereuſe & cruelle, que les plus grands hommes de l'antiquité ſe faiſoient gloire d'être magiciens. Cependant on ne tarda point à connoître que la ſageſſe & la vertu étoient incompatibles avec cet art, qui dès-lors fut diviſé en magie utile & vertueuſe, & en magie criminelle & puniſſable. Mais cette diviſion même prouve combien on étoit encore éloigné du flambeau de la vérité. Platon, le plus digne diſciple de Socrate, & le plus reſpectable ornement de l'ancienne philoſophie, parle ſérieuſement de l'efficacité des enchantemens contre les maladies de l'ame. Lorſque Platon parloit ainſi de cette folle connoiſſance, il y avoit déja long-tems qu'on diſtinguoit une magie élevée, ſublime, qui uniſſoit par des rapports directs les hommes & les Dieux, & une magie obſcure, malfaiſante,

impure, criminelle, indigne des ames honnêtes. Cette noire magie eut pourtant plus de ſuccès que l'autre; elle infecta la terre entiere de ſes funeſtes influences; par-tout où elle oſa paroître, on la vit ſe montrer ſous les mêmes formes, prononçant les mêmes formules & & les mêmes invocations, ainſi que j'ai eu pluſieurs fois occaſion de m'en convaincre (1) par les conformités des récits des hiſtoriens de l'antiquité, avec les procès-verbaux des inquiſiteurs d'Eſpagne & d'Italie. Les arrêts des parlemens de France, ces arrêts ſi terribles & qui ont fait périr tant de malheureux dans les flammes, m'apprennent que ce ſont par-tout les mêmes conjurations, les mêmes traits,

(1) Voy. l'*Eſſai ſur les erreurs & les ſuperſtitions*, ſeconde édition, tome I, chap. X & XI, ouvrage rempli lui-même de fautes & d'erreurs, & que je me propoſe de rendre plus digne de l'accueil que le public a daigné lui faire.

les

les mêmes ſignes, les mêmes convulſions.

Ce que j'ai dit ailleurs ſur ce ſujet, me diſpenſe de rapporter ici les preuves trop multipliées de la reſſemblance frappante que j'ai obſervée entre tous les magiciens, ſans diſtinction des tems ni des pays. Je dirai donc que tout l'eſprit philoſophique des nations orientales, étoit autrefois reſſerré dans les bornes de cette métaphyſique pareſſeuſe, & fauſſement ſublime, dont je viens de parler. Je dirai que tout auſſi déréglée, l'imagination des peuples du midi ne s'attacha qu'à la recherche des choſes qui, par leur élévation, flattoient ſon penchant à l'enthouſiaſme, ou aux choſes ſenſibles, & qui par leur influence, affectoient habituellement les ſens. Ainſi les méridionaux ſe hâterent d'adopter les anneaux des Platoniciens, les nombres de Pythagore, les vers myſtérieux & les

formules puériles de la magie, l'influence du ſoleil & des grands corps céleſtes ſur les eſprits & les gouvernemens. Ce fut alors, & dans ces régions, qu'un voile épais, impénétrable, une étonnante confuſion enveloppa toutes les connoiſſances : quelque tems après, la nuit de l'ignorance s'étendit rapidement ſur toutes les contrées, & ſes ténebres s'épaiſſirent & durerent juſqu'au foible rétabliſſement des écoles ; tems auquel la pédanterie tint lieu d'érudition, le ſophiſme d'eſprit, & l'inintelligible barbarie des termes de raiſons & de preuves. Ce fut alors qu'une logique ridicule tint lieu de métaphyſique : quelle métaphyſique encore, & combien elle étoit différente de celle des anciens orientaux, avant qu'elle eût été infectée par les vapeurs groſſieres de la magie!

L'ancienne métaphyſique étoit grande, élevée, brillante, c'étoit

vraiment une poéſie ſublime ; la métaphyſique moderne n'eſt pas même le ſimulacre de l'ancienne ; c'eſt un ſquelette décharné, rebutant, faſtidieux ; plus on s'attache à le contempler, & plus il ſe dépouille, plus il paroît ſec & aride.

L'ignorance ne ceſſe de s'acharner contre Epicure, & le plus éclairé des anciens philoſophes eſt préciſément celui qu'on s'eſt le plus conſtamment attaché à dénigrer : Epicure pourtant fut le premier qui, s'élançant au deſſus de la ſphere de la philoſophie de ſon ſiecle, oſa d'une main intrépide diviſer le ciel d'avec la terre, l'homme d'avec les eſprits, la matiere d'avec l'intelligence, & aſſigner à chacun de ces grands objets de ſes méditations, ſon rang, ſon caractere & ſes intérêts ſéparés. Je ſais que par la plus coupable audace, Epicure nia le gouvernement de la providence, & qu'il dégrada autant qu'il

fut en lui la puiſſance & la majeſté de la nature divine : mais que l'on reſtitue auſſi au ſavant Epicure la gloire d'avoir poſé les fondemens de la ſaine phyſique, & d'avoir, par la force de ſes raiſonnemens, porté les premiers coups au merveilleux outré, & à la ſcience magique.

CHAPITRE X.

Des Mysteres religieux, & des Allégories.

C'Est aussi une espece particuliere de magie que le mystere & l'allégorie : c'est du moins une écriture magique, une énigme imposante, par cela même qu'il n'y a qu'un petit nombre d'initiés qui en connoissent le véritable sens. J'attribue à trois causes également actives, également puissante, l'invention & l'usage de cette maniere obscure d'enseigner & d'écrire. La premiere de ces causes, est le goût général & décidé des orientaux pour les mysteres & les choses occultes ; la seconde est la jalouse politique des prêtres & des législateurs ; la troisieme est le ton de hauteur & de mépris qu'afficherent dans ces tems,

comme dans d'autres, les gens de lettres & les héros qui vouloient s'élever juſqu'au mérite des gens de lettres. Quant à la religion commune, elle étoit abandonnée au reſpect du vulgaire.

Dans ces ſiecles où à peine les élémens des ſciences commençoient à ſe former, les ſavans affichoient tous les vices qui depuis en ont caractériſé pluſieurs ; les poëtes ſur-tout, firent tout ce qu'ils purent pour altérer la vérité, & il faut avouer que leurs efforts furent ſuivis de beaucoup de ſuccès. Encouragés par les éloges que le peuple, & ſur-tout les ſavans, donnoient à l'extravagance de leurs fictions, ils ſe mirent à corrompre l'hiſtoire, la phyſique, la morale & la théologie, connoiſſances qui, dans leurs mains, ne furent plus que des tiſſus énormes & monſtrueux de fables. On a dit qu'en cela les poëtes ſuivirent beaucoup moins leur penchant au

menſonge, qu'ils ne ſe conformerent au goût général des peuples pour le merveilleux. Je crois qu'ils firent l'un & l'autre ; je veux dire qu'ils commencerent par corrompre les nations, & qu'enſuite ils ne firent que ſe conformer à cette corruption : car il eſt vrai qu'alors l'ignorance & le menſonge étoient, ſinon dans l'univers entier, du moins dans toutes les contrées orientales & méridionales, les deux paſſions prédominantes. On vouloit que tous les objets, juſqu'aux préceptes les plus froids & les plus didactiques, fuſſent annoncés ſur un ton de grandeur qui en impoſât aux têtes même les plus phlegmatiques. Dès-lors la morale ne ſe préſenta plus que ſous le voile de l'apologue ; on fit intervenir la divinité dans l'éclairciſſement des queſtions les moins importantes de la phyſique ; la théologie ne fut qu'une ſuite non-interrompue de miracles ;

la médecine ſe remplit de formules magiques, d'enchantemens & de conjurations ; l'hiſtoire ne voulut ſe charger que de bruits populaires, de traditions orales, & d'événemens merveilleux. Cette étrange confuſion ſubſiſta pendant beaucoup de ſiecles ; de grands empires ſe formerent, fleurirent, & furent détruits, que les mêmes erreurs conſervoient toute leur vigueur. La vérité trouvant bien plus d'obſtacles que la ſuperſtition, il eſt fort naturel que la durée de l'erreur ait été beaucoup plus conſidérable que celle des empires.

Elle eût pu cependant ſe montrer de tems en tems aux hommes cette auguſte vérité ; mais les miniſtres de la religion égyptienne étoient trop intéreſſés à perpétuer l'erreur, pour vouloir conſentir que les hommes s'éclairaſſent ; & il eſt prouvé que la crainte de voir diminuer leur deſpotique autorité,

les engagea à retenir la vérité captive, pendant plus de quarante ſiecles. Ils étoient, ſeuls & excluſivement, dépoſitaires de l'hiſtoire, de la médecine, de la théologie, des traditions, des oracles, de la morale : étoit-il naturel qu'ils fuſſent aſſez généreux pour conſentir à ſe dépouiller de cette immenſe autorité qui depuis a ceſſé, avec bien de la raiſon, d'être excluſivement attribuée au ſacerdoce ? Poſſeſſeurs & diſpenſateurs de tout, maîtres des Dieux qu'ils faiſoient parler à leur gré, & des hommes qu'ils gouvernoient comme ils le jugeoient à propos, ils réunirent pendant cet immenſe intervalle l'empire & le ſacerdoce. Prêtres & Rois, c'étoit véritablement dans leurs mains que réſidoient les deux glaives, pour la terreur des peuples. Ariſtote confond ces deux titres dans ſes livres de *la politique*, dans leſquels les mots de prêtre & de ſouverain ſont

ſynonymes. Ambitieux & jaloux de la puiſſance qu'ils avoient uſurpée, ces prêtres couronnés eurent grand ſoin de mettre les ſecrets des ſciences au rang des ſecrets de l'état, & les peuples s'accoutumerent à cet arrangement injuſte & politique. Animés du deſir de conſerver, autant qu'ils le pourroient, cette double autorité, les prêtres ſur le trône n'eurent rien de plus preſſé que d'interdire au peuple tout eſpoir d'acquérir l'intelligence des oracles & de la religion. Dans cette vue, ils inventerent l'écriture hyéroglyphique, écriture qui préſentoit deux ſens, l'un deſtiné aux hommes ignorans & groſſiers, & qui ne leur indiquoit que la propriété ſenſuelle des repréſentations & des ſymboles; l'autre, qui indiquoit aux ſavans le véritable ſens des penſées annoncées par ces mêmes ſymboles, & attachées à la combinaiſon des différentes repré-

ſentations. Il faut donc diſtinguer l'écriture de la langue hyéroglyphique ; celle-ci étoit réſervée aux ſciences, l'autre étoit abandonnée au peuple, qu'elle guidoit dans ſes beſoins, & dans les arts néceſſaires à la vie.

Ces prêtres orgueilleux n'étoient pas moins auſteres dans le choix des perſonnes qu'ils conſentoient, après les épreuves les plus pénibles, à initier aux myſteres les plus ſecrets de la religion ; cette ſévérité fut imitée dans la ſuite par les prêtres de toutes les nations : car, les myſteres de Mithra, de Cérès, d'Atys & de Cybele, n'étoient que des imitations plus ou moins exactes des myſteres d'Egypte qui, dans la ſuite, furent moins enveloppés des ombres du ſecret que les prêtres ne l'euſſent deſiré. Les ſouverains étrangers voulurent y être initiés, & il eût été dangereux de refuſer cette faveur à Alexandre, à Cambyſe,

aux conquérans & aux héros qui vinrent de toutes parts demander les honneurs de l'initiation.

Au reſte, ſi ce que l'on raconte de ces ſecrets eſt vrai, le nombre des initiés ne pouvoit être ni trop nombreux, ni trop ouvertement protégé par les loix eccléſiaſtiques & civiles. On aſſure, en effet, que le fond des grands myſteres n'étoit autre choſe qu'une collection de préceptes ſur l'état de perfection : on aſſure que le but des initiations ne tendoit qu'à purifier l'ame, en la faiſant parvenir, par l'abſtinence & la méditation, à un dégagement parfait de toutes les choſes terreſtres. J'ignore dans quel tems de l'antiquité les Egyptiens ont eu quelque communication avec les Américains ; mais ce que tous les hiſtoriens de la conquête du Mexique m'apprennent, eſt que les ſauvages de cette partie du globe, les Yncas du Perou, les deſpotes du

Mexique, obſervoient les mêmes abſtinences & les mêmes auſtérités dans leurs initiations aux myſteres de leur affreuſe religion. Ce que je ſais encore, c'eſt que dans leurs initiations, les devins, chez les Caraïbes, ſont ſoumis aux plus effrayantes épreuves. Or, de-là que ces épreuves ont été univerſellement adoptées, je penſe devoir en conclure que c'eſt à l'ignorance des ſiecles, plutôt qu'au caractere des nations, qu'il faut les rapporter; car, ſi par-tout où regne l'ignorance, j'apperçois les mêmes effets, je ne puis leur donner d'autre cauſe que l'ignorance même qui, à peu de choſe près, s'exprime également chez tous les peuples de la terre. Je dis à peu de choſe près, parce que ce ſont les nuances que je mets ſur le compte de l'influence des climats, plus propres les uns que les autres à échauffer, à exalter l'imagination.

Ainſi ce n'eſt qu'à l'influence ſeule des climats que doit être rapportée la diverſité qu'on obſerve dans les opinions religieuſes, le culte, & les cérémonies des peuples ignorans; car du reſte, c'eſt dans cette ignorance même, perpétuée de race en race, qu'on apperçoit diſtinctement les véritables cauſes de l'étonnante abſurdité de leurs croyances, preſqu'auſſi ridicules les unes que les autres, mais toujours analogues au caractere plus ou moins vif, plus ou moins triſte de ces peuples qui, abandonnés à eux-mêmes, étoient hors d'état d'établir de plus ſages, ni de plus raiſonnables inſtitutions. En effet, comme il eſt naturel que le culte qu'on adopte ſoit relatif aux idées qu'on ſe forme de la divinité, la différence des cultes des nations peu policées eſt évidemment venue de la diverſité des croyances fondées ſur les récits & les vieilles tradi-

tions concernant la conduite de Dieu envers les premiers hommes, regardés communément comme les fondateurs de ces triſtes ſociétés. D'après cette obſervation qui me paroît fondée, je comprends aiſément pourquoi l'on trouve des peuples qui croient à un Dieu bienfaiſant, d'autres à un Dieu malfaiſant, ou même quelques-uns à une divinité totalement indifférente. Quelqu'oppoſées que ſoient en apparence ces opinions, elles ſont toutes fondées ſur quelqu'ancienne tradition du bonheur ou du malheur des premiers habitans de la terre, tour-à-tour heureux & malheureux, protégés & perſécutés. Telles ſont les idées des Daures qui vivent au milieu de la Tartarie : ils ne conçoivent pas qu'il puiſſe exiſter dans le ciel un Dieu juſte & bienfaiſant; au contraire, ils adorent un Etre ſouverainement méchant, & qu'ils croient perpétuellement occupé à

perſécuter les hommes : enſorte que le Dieu des Daures reſſemble exactement au diable des Européens, que ceux-ci redoutent beaucoup, mais qu'ils n'honorent d'aucun culte. Une fois chaque mois, pendant une nuit très-obſcure, les Daures s'aſſemblent, hommes & femmes, dans une vaſte caverne, temple digne du Dieu qu'ils viennent invoquer. Ils gardent un profond ſilence, juſqu'à ce qu'un des aſſiſtans ſe roule violemment par terre. A ce ſignal, les Daures pouſſent tous en même-tems des hurlemens affreux, & ces cris effroyables ſont ſoutenus par le bruit d'une très-grande quantité de tambours. Cet horrible charivari dure pendant près de deux heures. Alors le Daure qui s'eſt roulé à terre, ſe releve, & d'un ton d'inſpiré, dévoile à ceux qui l'interrogent tout ce qui doit leur arriver ; & ces bruyantes prophéties n'annoncent ordinairement

ordinairement que des malheurs de toutes les eſpeces. Au reſte, c'eſt toujours un prêtre Daure qui joue le rôle de prophete; car les prêtres de cette nation ont très-grand ſoin d'entretenir le fanatiſme de cette ſuperſtition, par laquelle ils ſe rendent chaque jour plus puiſſans.

Les Barattes ſont tout au moins auſſi ignorans, & par cela même auſſi ſuperſtitieux que les Daures; cependant il faut avouer qu'il y auroit de l'injuſtice à accuſer leurs prêtres de la cruauté de l'une des coutumes religieuſes de ce peuple; il y a fort long-tems, au contraire, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, diſent les voyageurs, pour détruire la ſuperſtition à laquelle cette nation paroît le plus immuablement attachée. Les Barattes n'invoquent la divinité qu'une fois chaque année, & tout leur culte ſe réduit à empaler un nombre fixé par la loi, de boucs & de brebis; ils ſe ran-

gent ensuite autour de ces victimes, & leur font gravement des inclinations de tête jusqu'à ce qu'elles soient expirées. Au reste, cette nation dont les mœurs sont d'ailleurs peu féroces, se conduit très-singulièrement avec ses prêtres, qu'elle respecte infiniment plus que ses boucs & ses brebis. De tems en tems, & quand les circonstances & les révolutions l'exigent, les Barattes égorgent solemnellement un prêtre. Ils regardent ce sacrifice comme d'autant plus important au bonheur national, que rien ne leur paroît plus propre à se rendre le ciel favorable que d'y envoyer ainsi les plus pieux d'entre leurs prêtres, afin que celui-ci intercede la Divinité pour ses concitoyens. L'usage des victimes humaines est fort ancien chez ce peuple ; mais autrefois c'étoient des citoyens ordinaires que les prêtres immoloient. On ignore pourquoi les Barattes

ont interverti cet ordre, & chargé les prêtres ſeuls du poids & de l'honneur de ſemblables députations. La plupart des voyageurs aſſurent que ce peuple eſt ſtupide : cela peut être ; il me ſemble pourtant qu'il prend la voie la plus ſûre pour ſe dégager tôt ou tard des chaînes de la ſuperſtition.

Plus éclairés, ou, ſi l'on veut, un peu moins groſſiers que les Daures & les Barattes, les Oſtiakes reconnoiſſent un Dieu tout-puiſſant, créateur du ciel & de la terre, éternel, infini ; mais ils ne lui rendent aucune ſorte de culte, & toutes leurs cérémonies religieuſes ſe réduiſent à adorer des figures de bois. Chaque Oſtiake en a une chez lui, à laquelle il donne tous les matins de la bouillie, qui ſe répand par des trous pratiqués au deſſous des mamelles : voilà tout leur culte ; à moins que l'on ne veuille donner le nom de culte à l'uſage bouffon

où ſont les Oſtiakes de s'aſſembler cinq ou ſix fois l'année, & lorſqu'ils ſont aſſemblés, de ſe faire les uns aux autres des grimaces affreuſes, de ſiffler, d'abord les uns après les autres, puis tous enſemble : après deux heures de ſifflemens aigüs, ils font chacun, en regardant ſon plus proche voiſin, une horrible grimace, après laquelle ils ſe retirent en obſervant le plus profond ſilence.

Les Voguſkes ne croient pas préciſément à la divinité ; mais ils diſent qu'ils ſe doutent de l'exiſtence d'un Etre Suprême ; & d'après cette groſſiere idée, ils s'aſſemblent une fois l'année ſeulement, au milieu d'une forêt ; & pour toute cérémonie religieuſe, ils aſſomment un animal domeſtique de chaque eſpece, un bouc, un cheval, un agneau, &c. ils écorchent enſuite ces victimes, en ſuſpendent la peau à des arbres, ſe proſternent devant ces peaux, les déifient, les adorent,

mangent la chair, & ſe retirent. Quand on demande aux Vogulskes la raiſon de cette abſurdité, ils répondent que leurs peres ſe ſont conduits ainſi de tems immémorial, & par cette ſeule raiſon, ils penſent qu'il y auroit de l'impiété à faire aucune ſorte de changement dans le culte ou ſeulement dans les cérémonies. La plupart des nations aſiatiques & orientales raiſonnent comme les Vogulskes, & conſervent le même reſpect pour leurs traditions. Vainement on diroit à des áſiatiques, à des orientaux que leurs peres ont penſé plus d'une fois très-ridiculement, & que l'abſurdité de leurs opinions une fois démontrée, rien ne devroit les diſpenſer de les rejetter : les preuves, la raiſon, l'évidence elle-même de la vérité échoueroit contre ces vénérables & vieilles traditions. Et cependant de tous les peuples, les orientaux & les aſiatiques ſont les

plus prompts à se déchaîner contre les cultes & les dogmes des nations étrangeres. Il est vrai que la plupart de ces cultes sont d'une bizarrerie outrée ; mais peut-être les orientaux & les peuples d'Asie ne les trouvent-ils si mépriſables & si révoltans, que parce qu'ils contrarient leurs préjugés & leurs opinions? En effet, il faut convenir que la théogonie japonoise, par exemple, doit paroître plus singuliere & plus extravagante à un Européen qu'à un Mahométan, & même à un Chinois ; il faut convenir encore qu'à moins d'avoir reçu une éducation japonoise, il n'est pas possible de croire qu'il y eut d'abord des Dieux incorporels qui eurent pour successeurs des Dieux corporels, & de forme exactement humaine. La maniere dont les prêtres Japonois assurent que s'est faite cette génération est encore plus singuliere que tout ce que les anciens racontoient

de leurs divinités. Ils prétendent qu'Iſanagi-Mikotto, ſeptieme & dernier Dieu incorporel, connut charnellement Inumagi, ſa femme, incorporelle comme lui, & que de cette jouiſſance tout-à-fait incompréhenſible, vinrent des fils & des filles de nature excellente, mais corporelle & périſſable, quoique d'une étonnante longævité. Ce fut, ajoutent-ils, l'oiſeau Jakiri qui, par les tendres careſſes qu'il faiſoit à ſa femelle, apprit au Dieu Iſanagi-Mikotto à jouir de ſa femme. Il y auroit de l'indécence & même du danger à demander aux prêtres Japonois comment il s'eſt pu faire que des êtres immatériels ſe ſoient connus charnellement ? Comment un être immatériel a pu s'y prendre pour jouir de ſa femme immatérielle, ou même corporelle ? Comment un être ſans étendue, ſans profondeur, ni diviſibilité, a pu agir à la maniere des hommes ?

Comment enfin, il a été poſſible à la déeſſe Inamugi de concevoir charnellement, & comment elle s'y eſt priſe pour accoucher de ces Dieux corporels. Les théologiens du Japon ſeroient fort peu embarraſſés pour répondre à ces queſtions : car ils feroient périr quiconque oſeroit les leur propoſer : auſſi chez eux perſonne encore n'a été aſſez téméraire pour laiſſer entrevoir la plus légere apparence de doute ſur tout ce qu'il leur plaît de raconter : auſſi leur laiſſe-t-on la liberté de dire que la chaſte Inamugi portoit exactement pendant neuf mois dans ſes entrailles chacun de ſes enfans. On feint, & l'on fait bien, d'ajouter foi à ces folles rêveries, & perſonne ne ſe haſarde à demander ce que c'eſt que les entrailles d'une déeſſe, ſon côté droit, ſon côté gauche, &c. Au reſte, ces extravagances ne ſont point excluſivement particulieres aux Japonois.

ponois. Les Dieux des Grecs & des Romains n'ont-ils pas eu auſſi des femmes, les unes immatérielles & les autres mortelles, avec beaucoup d'enfans ?

C'eſt une choſe déplorable que le goût naturel des peuples qui habitent dans ces contrées, pour les plus monſtrueuſes fables, & pour de folles opinions que la raiſon la plus commune eſt forcée de rejetter. C'eſt néanmoins ſur la puérilité de ces récits que leurs cultes ſe ſont établis. A la ſuite de ces délires & de ces premieres inſtitutions, on a vu s'introduire une prodigieuſe multiplicité de dogmes, & une multiplicité beaucoup plus étonnante encore de cérémonies qui toutes ne ſeroient peut-être que très-indifférentes à la divinité, ſi malheureuſement elles n'étoient pas, dans ces triſtes pays, auſſi pernicieuſes qu'elles le ſont à la ſociété. Car, dès l'inſtant qu'il y a eu ſur la terre

diverſité de culte, de croyance & de dogmes, il y a eu des diviſions ; & ces diviſions ont entraîné des haines d'autant plus implacables, qu'elles ont été perpétuellement excitées par le fanatiſme & entretenues par la ſuperſtition.

Énergiques dans leurs cérémonies, les anciens étoient encore plus affectueux dans les expreſſions de leur attachement à la religion. L'Egypte entiere retentiſſoit de cris de douleur, de ſoupirs, de gémiſſemens, pendant la célébration des lugubres myſteres d'Iſis & d'Adonis. Les auteurs de l'antiquité nous parlent tous des ſuprêmes avantages de la génération ou de la nouvelle vie que procuroient aux hommes les bains ſacrés & la ſévérité des épreuves. Les anciens avoient donc ſur nous l'avantage d'être plus affectueux, comme nous avons ſur eux celui d'être plus philoſophes. Cette affection étoit ſinguliere, &

vraiſemblablement outrée dans les pratiques ſecretes de la religion : j'en juge par leur diſcrétion à l'égard de tout ce qui ſe paſſoit pendant ces ſolemnités. Plutarque lui-même, quoique hiſtorien exact & grave philoſophe, garde un profond ſilence ſur les myſteres auxquels il étoit initié, & dont il n'eût pas manqué à nous tranſmettre la deſcription, s'il n'eût pas craint la colere des Dieux, & s'il n'eût pas été réellement perſuadé que la plus légere indiſcrétion ſur cet article l'expoſeroit aux coups de la vengeance céleſte. Tertulien aſſure, mais ſans preuves, qu'on juroit un ſecret éternel ſur ces myſteres, parce qu'il ne s'y paſſoit rien que de honteux & d'impie. Cette accuſation eſt très-grave ſans doute ; mais peut-on la croire fondée, quand on la voit deſtituée de preuves, & d'ailleurs démentie par l'unanimité

des témoignages des ſavans & des héros de l'antiquité ?

Mais ce qui étoit un grand mal, c'eſt que ces myſteres n'avoient aucun rapport avec la religion vulgaire, avec la doctrine commune ; car il n'étoit queſtion dans celle-ci, ni de l'utilité de la contemplation, ni de la régénération ſpirituelle, ni des différens états de l'ame ; enſorte que le peuple n'avoit preſque aucune morale, tant les prétendus ſages affectoient de le mépriſer. Il y avoit donc deux religions & deux doctrines chez la même nation ; & cette abſurde diviſion ne pouvoit que produire, comme il arriva ſouvent, des effets très-pernicieux.

Ces myſteres & ces allégories me paroiſſent indignes des lumieres des Grecs, de la liberté de leurs gouvernemens, & ſur-tout de l'égalité qui régnoit entre les citoyens. Toutefois, quelque vicieux que fût cet uſage & quelque corruption

que la licence des mœurs égyptiennes eût introduite dans les initiations, c'étoit un ſpectacle ſingulier que préſentoit aux véritables ſages, cette jalouſie mutuelle des peuples, & cet acharnement à s'arracher leurs myſteres & leurs divinités. Chaque nation prétendoit avoir excluſivement ſes Dieux & ſa théologie. Les Grecs, dans la vue de dérober à la poſtérité, les ſources où ils avoient puiſé leurs dogmes & leur culte, défigurerent fort maladroitement les myſteres d'Iſis & d'Oſiris qu'ils célébrerent ſous le nom des plus illuſtres & des plus anciens perſonnages de leur nation. Pendant cinq ou ſix ſiecles, ils ne s'occuperent qu'à piller les religions étrangeres, à déguiſer leurs larcins, à ajouter des pratiques nouvelles aux cérémonies qu'ils avoient adoptées, à donner des noms Grecs aux Dieux Phéniciens, Egyptiens, Perſans, &c. Quels miſérables pla-

giats ! Quels objets d'ambition pour un peuple éclairé !

CHAPITRE XI.

De l'auguste simplicité de la Religion chrétienne, opposée à la confusion des Mysteres du Paganisme.

IL est simple, ingénu, sans métamorphores, sans figures & sans allégorie, ce majestueux christianisme, qui d'une égale évidence pour les hommes les plus instruits, comme pour les plus ignorans, rappelle tout à l'unité, & éclaire tous ceux qui le consultent, sans distinction de Juif, d'incirconcis, de profane ou d'initié, de Grec ou de Barbare : relativement à lui tous les hommes sont égaux, il les prépare tous, par la douce tolérance, ainsi que l'a voulu son divin fondateur,

à la ſaine philoſophie & au meilleur uſage qu'ils puiſſent faire du raiſonnement.

Dans la morale chrétienne, il n'y a ni myſteres, ni formules, ni opérations ſecretes. J'ai dit dans le chapitre précédent, que les anciens avoient une double religion, celle du peuple & celle des ſavans; la premiere, qui retenant la multitude dans l'ignorance, lui inſpiroit néceſſairement des ſoupçons ſur la vérité des dogmes, & ſur la perfection de la religion publique. Il ſembloit en effet, qu'en cachant avec tant de ſoin une partie du culte & de la foi, on eût formé le projet de laſſer la crédulité du peuple par l'extravagance des fables, que le gouvernement paroiſſoit abandonner à la ſuperſtition générale, ſans y ajouter lui-même aucune ſorte de foi.

J'ai de la peine à concevoir par quelle bizarrerie les anciens légiſla-

teurs qui prenoient tant de ſoin d'éclairer le peuple ſur les intérêts du gouvernement, montroient une indifférence ſi marquée ſur l'article de la religion. Ils ſe contentoient d'annoncer quelques dogmes, quelques-uns même fort inintelligibles ſur l'immortalité de l'ame & les ſupplices des enfers, & ils couvroient le reſte des vertus les plus eſſentielles ſous d'énormes tiſſus de fables. Il me ſemble qu'une ſemblable religion n'étoit guere capable de tourner à l'avantage des gouvernemens qui, à la vérité, avoient d'autres appuis, la liberté, leur petite étendue, la ſimplicité des mœurs, l'excellence des loix civiles.

Mahomet fonda un empire qui eut lui ſeul plus d'étendue que n'en eurent autrefois tous les gouvernemens réunis de la Grece; il fonda auſſi une religion, & cette religion a préciſément tous les défauts de celle des Grecs. Car les Mahomé-

tans reconnoiſſent auſſi un double ſens dans l'alcoran, très-différens l'un de l'autre, & de-là vient que les bibliotheques turques ſont remplies de commentaires ſur les allégories de la loi. Il ne faut pas moins que la terreur & les reſſources du deſpotiſme pour mettre l'empire Ottoman à l'abri des inconvéniens qui peuvent réſulter de cette double religion renfermée dans la même doctrine.

CHAPITRE XII.

De la puiſſance de l'ancien Sacerdoce, & de l'autorité des Prêtres.

ELLE étoit pleine, entiere, illimitée, deſpotiſque, l'autorité ſacerdotale dans les premiers ſiecles du monde. Je diſois, il y a quelques momens, que cette autorité

reſta long-tems unie avec la ſouveraineté : j'obſerve maintenant que quand la royauté fut ſéparée du ſacerdoce, les prêtres ne perdirent d'abord que l'éclat de la repréſentation ; mais que continuant d'être ſeuls médecins, ſeuls ſavans, ſeuls hiſtoriens, ſeuls philoſophes, chacun d'eux réuniſſoit en ſa perſonne les qualités politiques, civiles & ſacrées, les plus propres à rendre ſon autorité illimitée encore. Soit que l'abus qu'ils firent de cette puiſſance éclairât les légiſlateurs, ſoit qu'inſenſiblement le goût des ſciences s'étant répandu, on en vint juſqu'à reſtreindre les fonctions trop multipliées des prêtres, dans les bornes du miniſtere ſacré, l'indépendance du ſacerdoce & ſa diſtinction d'avec la puiſſance ſéculiere, ont varié beaucoup ſuivant les circonſtances & le caractere plus ou moins docile, plus ou moins ſuperſtitieux des peuples.

Il eſt conſtant que les prêtres jouirent d'une entiere indépendance chez les Hébreux ; il eſt prouvé auſſi qu'ils vécurent indépendans chez tous les anciens peuples, Athenes exceptée, où les prêtres, comme le reſte des citoyens chargés des fonctions publiques, étoient obligés de rendre compte à l'état de leur adminiſtration.

Romulus ne connoiſſoit ni les Grecs, ni les Egyptiens; Romulus étoit un brigand, & il n'apporta dans la fondation de ſon village, que des idées militaires ; il ne ſe doutoit pas même du reſpect que les peuples civiliſés & les fondateurs de religions avoient expreſſément voulu que l'on portât au ſacerdoce. Toutefois, il faut avouer que ce Barbare réuſſit mieux qu'il ne l'eût fait peut-être, s'il eût été plus éclairé ; & que du premier eſſai, il trouva ce que tous les autres légiſlateurs avoient inutile-

ment cherché jusques alors, je veux dire, le vrai moyen d'accorder les vertus militaires & les vertus religieuses. Ce moyen fut de se revêtir lui-même du titre de grand-prêtre, se doutant peut-être que la division du sacerdoce & de l'empire eût ruiné son établissement. Il ne publia ni dogmes, ni doctrine, & pour toute croyance, il retint quelques traditions très-fabuleuses, très-absurdes, mais qui favorisoient son ambition, & qu'il jugeoit très-propres à illustrer son origine & celle de Rome naissante. Du reste, il proscrivit de la religion les fictions & les allégories, persuadé que dans la suite, & lorsque la raison viendroit éclairer les Romains, ils ne pourroient s'empêcher d'accuser la religion même de mensonge, de fausseté, c'est-à-dire, d'être altérée jusques dans ses principes. Par ces sages réflexions qui paroissent si fort au dessus d'un brigand &

d'un chef de voleurs, Romulus oppoſa de puiſſantes barrieres au progrès de la fable Romaine, qui dèslors ne pouvoit plus ſe multiplier à l'infini, comme la fable Grecque.

D'ailleurs, à Rome, ce ne furent point les prêtres, ce furent les plus reſpectables magiſtrats, les patriciens qui retinrent pour eux le droit des augures, des auſpices, & dans la ſuite, l'autorité du ſouverain Pontificat, tous les honneurs & tous les privileges des fonctions ſacrées; enſorte que, dirigée par les premiers d'entre les citoyens, conduite par les hommes les plus graves & les plus fortement attachés au bonheur de la république, la religion ne pouvoit plus, quelques circonſtances qui arrivaſſent, occaſionner des troubles, ni recevoir des interprétations contraires à la tranquillité publique & au bien de l'état.

Ainſi, renverſant les limites qui ſéparoient ailleurs le ſacerdoce avec

l'empire, les Romains, en réuniſſant ces deux puiſſances ſuprêmes, s'aſſurerent de tous les avantages qui doivent néceſſairement réſulter d'une auſſi ſage diſpoſition. Le premier de ces avantages, & celui-ci en produiſit beaucoup d'autres, fut que par ce moyen ils mirent l'état pour jamais à l'abri des diſſentions qu'enfante inévitablement la diſcorde perpétuelle qui diviſe les deux puiſſances, au ſujet de leurs droits, de leurs limites, de leurs prérogatives. Revêtu des deux autorités, il n'étoit pas poſſible que le conſul fût tenté d'étendre, comme premier magiſtrat, tout le pouvoir de ſa dignité contre les intérêts de la puiſſance ſacerdotale, parce que chef de la religion, c'eût été ſur lui-même qu'il auroit uſurpé. La nobleſſe romaine décorée également des premieres dignités eccléſiaſtiques & civiles, avoit auſſi les mêmes intérêts à faire reſpecter

les deux ſortes de fonctions dont elle étoit chargée; de maniere que l'eſprit d'irréligion, qui d'ordinaire ſe communique des grands qui veulent s'affranchir d'un joug qui les offenſe, au peuple toujours empreſſé à imiter les grands, ne pouvoit jamais, à Rome, paſſer des grands juſqu'à la multitude, parce que ces grands au contraire avoient le plus puiſſant interêt à faire reſpecter la religion, qui les rendoit eux-mêmes ſi reſpectables.

De cette réunion des deux puiſſances réſultoit cet avantage encore, qu'il ne s'élevoit point des doutes ſur les dogmes, ni des diſputes par la diverſité des opinions. Et en effet, les prêtres, juges, miniſtres d'état & généraux d'armée en même-tems, étoient trop occupés, ſoit des affaires publiques, ſoit à juger les conteſtations des particuliers, ſoit à étendre les conquêtes, ou à défendre les fron-

tieres, pour perdre des momens auſſi précieux à former des queſtions, & à faire ſoupçonner de fauſſeté les vérités de la religion, la vanité des augures, l'inutilité des boucheries religieuſes ou des ſacrifices, &c. De telles queſtions n'euſſent pu convenir qu'à des hommes peu occupés, & conſacrés uniquement à l'étude des matieres théologiques. Invariablement attaché aux anciennes maximes, le magiſtrat, par ſon attachement même à la maniere de penſer de ſes peres, communiqua au peuple cette regle de conduite ſi célebre chez les Romains, par cette formule répétée preſque dans toutes ſortes de circonſtances, *more Majorum.*

Ainſi, la tranquillité des Romains ne fut jamais troublée par les diſcuſſions théologiques, ni par le bruit tumultueux d'une vaine dialectique. Les citoyens confioient leur conduite, en matiere de religion, au zele

zele de leurs magiſtrats, & ne diſputoient point : on ne les entendoit pas agiter des queſtions qu'ils ne croyoient avoir aucune ſorte d'intérêt à éclaircir ; ils ſuivoient en paix la religion de leurs ancêtres, tandis que les portiques & les bains publics de la Grece retentiſſoient du bruit & des clameurs des philoſophes, perpétuellement en diſpute, & oppoſés les uns aux autres ſur l'immortalité de l'ame, la puiſſance des Dieux, le culte, &c. Ecoutez Cicéron, quand revêtu de la pourpre romaine, & réglant les plus grands intérêts de la république, il diſcute en philoſophe les avantages de ſa nation relativement à la religion. *Il ſe peut bien*, dit-il, *que mes concitoyens n'ont point, ſur quelques autres peuples, la ſupériorité des talens, du génie, de l'eſprit, de l'imagination ; mais ils ont évidemment un avantage marqué ſur l'article de la religion, qui a*

viſiblement contribué à leurs victoires, en leur rendant ſi reſpectable la diſcipline militaire, à laquelle ils s'obligent par un ſerment religieux.

Il eſt vrai que dans la ſuite, lorſque les mœurs des Grecs eurent énervé la ſévérité des Romains, & que ceux-ci eurent pris une ſorte de paſſion pour tout ce qui venoit de la Grece; il eſt vrai, dis-je, qu'alors, les généraux & les citoyens les plus illuſtres, adopterent le ton & l'incrédulité des philoſophes Grecs. Mais, malgré cette révolution, les Romains ne ſe tournerent jamais vers la controverſe. Ils douterent, refuſerent de croire, mais ne diſputerent pas.

Les inſtitutions établies dans ma patrie ſont très-ſages, & je les reſpecte trop pour que je me permette de deſirer de les voir s'affoiblir ou changer: mais je demande avec l'auteur de *l'Eſprit des Nations*, ſi la police religieuſe des anciens Romains pourroit, ſans entraîner de trop fu-

neſtes inconvéniens, être adoptée dans tout autre gouvernement européen, par exemple, dans une monarchie? Je demande s'il ſeroit utile ou dangereux que le chef du ſénat de ce gouvernement, fût en même-tems l'évêque de la cour & de la capitale? Je demande ſi les évêques des provinces ne pourroient pas être choiſis dans l'ordre des premiers magiſtrats, les prélats & le reſte des miniſtres eccléſiaſtiques des corps de la magiſtrature inférieure? Je demande ſi de tels arrangemens ne tourneroient pas au plus grand avantage de l'état, qui peut-être par ce moyen ne ſeroit point du tout hors de l'égliſe, quoique l'égliſe fût dans l'état? Peut-être ſuis-je dans l'erreur; mais il me ſemble qu'il y auroit alors parmi les hommes, quelque diverſité qui pût ſe rencontrer dans leur maniere de penſer, plus de concorde, d'amitié, de tolérance. Il

me ſemble que, ſur-tout dans ce ſiecle éclairé par la philoſophie, un tel arrangement ſerviroit de barriere inſurmontable à ces diſputes, à ces haines, à ces cruelles diviſions qui ont tant agité nos peres, & que, plus ſages qu'eux, nous regarderions aujourd'hui tout au moins comme très-inutiles à la religion qui les proſcrit & les abhorre. Alors, nous penſerions qu'il importe fort peu qu'on adore l'Etre ſuprême à genoux, ou debout, ou aſſis; qu'on prie la divinité en Hébreu, en Caldéen, en Syriaque, en Latin, ou en tout autre langue; qu'on ignorât ou qu'on ſuivît avec une minutieuſe exactitude, quelques cérémonies; que les prêtres ſe mariaſſent, ou qu'ils préféraſſent de vivre dans le ſtérile célibat. Car on ſait que ce ſont là les queſtions inutiles qui ont ravagé l'Europe, dont les ſtupides habitans ſe ſont inhumainement égorgés, il y a deux ou

trois ſiecles, les uns pour empêcher les prêtres de ſe marier, les autres pour défendre la légitimité de leur mariage; tantôt pour la frivolité d'une inſtitution moderne, tantôt pour l'évidence d'une propoſition inconcevable, & toujours animés par les fureurs du fanatiſme & de l'intolérance. Ce fut dans cet eſprit intolérant & deſtructeur, que de ſuperſtition en ſuperſtition, le fougueux Simon Majole, Evêque de Volture, écrivit pieuſement dans ſes *jours caniculaires* (tom. III.) que les Chrétiens étoient obligés en conſcience de détruire, par toutes ſortes de moyens, les ſynagogues des Juifs, de les chaſſer, de les pourſuivre, & de leur refuſer toute hoſpitalité. Ce fut dans cet eſprit qu'il preſcrivit aux Catholiques de brûler les livres judaïques, & de faire périr tous les rabins qui ſeroient ſoupçonnés de judaïſer. *Qu'on ſe garde ſur-tout*, s'écrie-t-il

dans ſon fanatique ouvrage, *de leur permettre l'uſage des monnoies marquées au coin d'aucun prince chrétien. Ce qu'il y a de plus ſaint, de plus religieux à faire*, ajoute-t-il, *c'eſt de les dépouiller, ces trop coupables Juifs, non-ſeulement de leurs biens, mais auſſi de leurs habits, & quand ils ſeront nuds, de les lier à la charrue, & de les obliger de labourer à la maniere des bœufs & des chevaux. Car enfin, c'eſt le comble de la juſtice & la perfection de la piété, que de les maſſacrer, de les exterminer pour peu qu'ils ſe refuſent aux châtimens & aux humiliations.*

Ce doux Evêque de Volture eût été ſans doute animé d'un zele plus humain, s'il eût vécu dans un gouvernement où il eût été fondé & reſpecté l'arrangement dont je viens de parler. Mais en me permettant de faire part à mes lecteurs de cet arrangement, je n'ai prétendu pro-

poſer que des queſtions ſur leſquelles je ne crois pas devoir m'arrêter plus long-tems ; elles ſont épineuſes, & d'une trop longue diſcuſſion dans cet ouvrage, & ſur-tout dans ce livre, où je ne dois que rapporter la condition plus ou moins élevée des miniſtres de la religion, chez les différentes nations.

CHAPITRE XIII.

Des Prêtres Chinois & Japonois.

A La Chine, il eſt permis aux Bonzes d'outrer l'auſtérité juſques au plus haut degré d'extravagance & de folie : mais il leur eſt ſévérement défendu d'être intrigans ou uſurpateurs. Chaque pays a ſes loix, & celles des Chinois, ſur cet article, me paroiſſent aſſez ſages. Il eſt très-ordinaire de rencontrer dans

cet empire, des Bonzes horriblement déſigurés, exténués, & traînant dans les rues des chaînes & des poids énormes; il eſt très-ordinaire d'en voir d'autres s'élancer contre les murs des maiſons, s'y frapper rudement la tête, s'enſanglanter, & donner contre eux-mêmes les marques du délire le plus complet. On leur permet encore toutes les ſingularités qu'ils ſuppoſent pouvoir intéreſſer la populace à leur imbécille exiſtence: ils peuvent même prêcher publiquement, mais non pas ordonner l'abſtinence, conſeiller, mais non pas preſcrire de ne jamais boire du vin, de ne tuer aucune créature vivante, utile ou malfaiſante. Mais un Bonze qui ſeroit ſurpris en adultere, ſemant des diſſentions, ou s'emparant du bien d'autrui, ſeroit auſſi-tôt livré à la rigueur des loix, qui le condamneroient inévitablement à périr dans les ſupplices.

Dans

Dans les provinces de l'empire Chinois, les Mandarins contraignent les bonzes à obſerver, & les regles auxquelles ils ſe ſont aſſujettis, & les préceptes de la morale, dans la plus grande rigueur. A Pekin, on les oblige de ſe conformer, même en parlant de la religion, au langage de la cour; c'eſt-à-dire, de ſe ſervir des expreſſions de *matiere*, de *portion de matiere*, & de *premiere ame du monde*; parce que c'eſt dans cet empire, une loi qui oblige tous ceux qui l'habitent, que toutes les ſectes doivent rendre hommage à la religion du ſouverain. Du reſte, on ſait que la cour de Pekin eſt initiée aux ſecrets des métaphyſiciens & des lettrés, qui ſous la pompe extérieure de leur *adoration du ciel*, cachent un athéiſme décidé, le ſpinoſiſme parfait ou le pur matérialiſme. A l'égard du peuple, il adore les eſprits & les Dieux du pays: & ces divers

cultes, ces différentes opinions ne cauſent aucun trouble, ne produiſent jamais aucune diſpute bien vive. Par cela même qu'il eſt expreſſément défendu aux Bonzes de diſputer, comme il leur eſt défendu d'ajouter rien aux poſſeſſions que le gouvernement leur a fixées : ils peuvent édifier par leur conduite & leur piété ; mais ils ne peuvent, ni ſemer la diſcorde, ni s'enrichir. Pour les dédommager de la ſévérité de cette contrainte, le gouvernement leur permet de s'élever autant qu'ils le jugent à propos, contre les religions étrangeres, & d'exciter même contr'elles la haine des Chinois & la perſécution de l'état.

L'autorité des Bonzes ne ſera jamais plus conſidérable qu'elle l'eſt actuellement, & qu'elle l'a toujours été ; parce que chez ce peuple, le ſacerdoce releve immédiatement de l'empire ; parce que c'eſt l'empereur qui dirige tout ce qui a rap-

port à la religion; parce que c'eſt à lui ſeul & excluſivement, qu'il appartient de faire conſtruire ou renverſer des temples, de créer des cérémonies, d'inſtituer ou d'abolir des fêtes, d'offrir des ſacrifices : en un mot, parce qu'il eſt le chef de la religion, comme il eſt le chef de la magiſtrature.

C'eſt au Japon que le ſacerdoce & l'empire ſont ſéparés par une diviſion frappante & ſinguliere. C'eſt là que le trône des prêtres s'éleve au niveau du trône impérial; & cependant cette diviſion même eſt dans ce pays un effet de la plus fine politique. Le Grand Dary, le chef ſuprême, ou l'empereur eccléſiaſtique, dont j'ai déja parlé, eſt iſſu ſans contredit de l'une de plus illuſtres & de plus anciennes maiſons qu'il y ait ſur la terre, puiſqu'il deſcend en ligne directe & prouvée, d'un empereur qui regnoit ſur les Japonois 660 ans avant J. C. Des

révolutions aſſez mal développées dans les annales Japonoiſes, obligerent cet empereur de céder le trône à un uſurpateur; mais formidable encore, le nouveau ſouverain fut contraint de lui conſerver les plus grands honneurs, & une autorité abſolue dans toutes les affaires de la religion. Ce roi Théocratique tranſmit à ſes deſcendans la jouiſſance entiere de ces honneurs & de ces prérogatives, qui ſubſiſtent encore dans toute leur vigueur, ainſi que les uſages qui s'y ſont conſtamment conſervés depuis cette ancienne époque : telle eſt la ſingularité grave & bouffonne en même-tems, des habillemens de tous ceux qui forment ſa cour; tel eſt encore le droit de conférer tous les honneurs & tous les titres eccléſiaſtiques, qu'il vend à l'empereur, afin qu'à ſon tour celui-ci puiſſe les donner à qui il veut. Parmi ces titres, l'un des plus conſidé-

rables eſt la qualité *d'homme céleſte.* Les cérémonies du mariage du Dary ſont curieuſes & ſingulieres, mais trop multipliées, pour que je les rapporte ici. Perſonne, pas même l'empereur regnant, n'a la liberté de l'approcher; il faut bien cependant qu'on le raſe, qu'on lui coupe les ongles, puiſque c'eſt l'uſage au Japon; mais on choiſit pour cela le tems du ſommeil du Grand Dary; c'eſt alors qu'on lui coupe les ongles & la barbe avec grand ſoin, de peur de l'éveiller; car ce ſeroit un crime qu'il ne pardonneroit pas. Jamais le Grand Dary ne touche la terre, trop peu digne d'être foulée par un ſi noble perſonnage; on le porte, ou s'il marche, ce n'eſt que ſur les plus riches tapis : à chaque repas on le ſert dans de la vaiſſelle neuve, qui l'inſtant d'après eſt fondue, & convertie en ſtatues ou en meubles qui enrichiſſent ſon palais; & les Japo-

nois sont persuadés que si quelqu'un, fût-ce l'empereur même, touchoit à quoi que ce fût, qui eût servi au Grand Dary, le ciel le puniroit à l'instant même par des enflures générales & douloureuses dans toutes les parties du corps.

Tel est l'éclat extérieur du Grand Dary ; mais ce pouvoir si étendu en apparence, se réduit dans la réalité à très-peu de chose : on ne lui laisse que les richesses, les agrémens de la vie, & l'éclat de la dignité : il le sait, & n'abuse jamais de ces dehors d'autorité : l'étude & les sciences fleurissent dans sa cour, les femmes mêmes s'y appliquent aux talens agréables & à la poésie. Mais jusqu'aux almanachs, tout est examiné soigneusement à la cour de l'empereur du Japon, avant que d'être renvoyé à l'imprimerie sacrée d'Isis. Le Grand Dary est par état le continuateur des annales de l'empire ; il a aussi la direction su-

prême en apparence des fêtes, des belles-lettres & des ſciences qui ont pour objet la cronologie, la géographie, l'hiſtoire naturelle, la tactique, l'anatomie & l'architecture. C'eſt à lui que correſpond tout l'ordre eccléſiaſtique, ſi nombreux au Japon, que Kempfer compta à Méaco ſeulement, 52169 prêtres; enſorte qu'à y joindre l'innombrable foule de ceux qui vivent à la cour du Dary, les gens d'égliſe forment tout au moins la huitieme partie des habitans de cet empire.

Chaque année, le Grand Dary eſt obligé d'envoyer à la cour de l'empereur, à Yedo, un état détaillé des affaires de l'égliſe; c'eſt une eſpece de regiſtre réputé ſacré, reſpecté, enrichi de pierreries, reçu par le ſouverain avec les marques de la plus profonde vénération, mais examiné fort ſoigneuſement par ſon conſeil, le plus ſoupçonneux de tous les tribunaux qu'il y

ait ſur la terre. Lorſque le Grand Dary envoie ce regiſtre, il fait dire à l'empereur qu'il lui envoie ſes *ordres céleſtes ;* c'eſt la formule d'uſage en pareille occaſion ; mais au fond, c'eſt un ſouverain pontife très-borné dans ſa puiſſance, qui rend compte à ſon maître de ſon adminiſtration. Les Japonois ſe trouvent bien de cette ſupériorité apparente du Grand Dary, & de la ſupériorité réelle de l'empereur. Penſent-ils mal ? L'expérience de près de 24 ſiecles, ſemble prouver qu'ils ont raiſon.

CHAPITRE XIV.

Des Miniſtres de la Religion Mahométane.

LEs fonctions ſacerdotales ſont triſtes, auſteres & preſque rebutantes, chez la plupart des nations orientales. Les pontifes perſans affectent un air de majeſté, de retenue & de gravité qui nous paroîtroit fort ridicule, & qu'il croient très-propre à donner au public la plus auguſte idée de l'élévation de leur miniſtere. Ils dédaignent les choſes les plus agréables à la vie, & affectent un éloignement ſingulier pour tout ce qui flatte le plus. Dans la Perſe, un Iman fronce les ſourcils, ſe fâche, & fuit au ſon des inſtrumens; on le voit s'éloigner même avec précipitation du palais du ſouverain, lorſqu'à la fin d'un

feſtin public, on apporte le vin, ou que la ſymphonie commence.

Il en eſt parmi eux qui, dévots de bonne foi, renoncent réellement aux femmes, à toutes les choſes terreſtres, & ſe plongeant dans le chaos de leurs méditations, prétendent expliquer allégoriquement toutes les parties du monſtrueux & ſublime édifice de l'alcoran. On les laiſſe délirer tant qu'ils veulent, pourvu qu'ils ne racontent leurs viſions qu'à d'autres Imans; mais ſitôt qu'emportés par leur enthouſiaſme, ils ſe haſardent à publier leurs rêveries, on leur impoſe ſilence. Les magiſtrats & le pontife lui-même répriment & condamnent leur zele, comme contraire à la tranquillité publique, & tendant à troubler le repos des citoyens. Cette ſévérité eſt d'autant plus néceſſaire dans l'orient, qu'il ſeroit fort à craindre que l'eſprit particulier, pour peu qu'on lui permit de

ſe livrer à ſes écarts, ne prévalût ſur l'eſprit du gouvernement.

Je crois avoir obſervé ailleurs que c'eſt à l'imagination orientale que les moines doivent l'origine de leur inſtitution. Le chriſtianiſme, en ſoumettant aux regles de la diſcipline l'enthouſiaſme religieux des moines orientaux, a vu ce même enthouſiaſme produire les vertus les plus éclatantes & les plus reſpectables. Mais les Derviches agités tour-à-tour par les fureurs de leur folle religion, & par la perverſité de leurs penchans, s'abandonnent ſucceſſivement au fanatiſme de leurs convulſions, & à leur goût pour la débauche, avec un emportement qui leur attire les mépris & l'indignation des Mahométans mêmes. On les voit moitié nuds, s'agiter violemment, pirouetter, remplir l'air d'affeux hurlemens, ſe rouler ſur la pouſſiere, ou ſe vautrer dans les bourbiers

pendant des journées entieres, & juſqu'à ce que la nuit ne permette plus de les voir ; alors ils ſe relevent, ſe retirent dans leurs cellules, où ils reçoivent des femmes publiques, ou vont eux-mêmes dans de mauvais lieux ſacrifier à la crapule l'argent qu'ils ont reçu de la ſuperſtition, pour prix de leur hypocriſie.

Au reſte, les Derviches n'ont ni biens, ni poſſeſſions, ni métier ; ils ne font rien, ils n'ont rien, & cependant rien ne leur manque ; ce n'eſt guere, au contraire, que chez eux qu'il y a du ſuperflu. Le reſte du miniſtere eccléſiaſtique ottoman jouit d'une aiſance honnête. Les moſquées ſont riches, mais ceux qui les deſſervent le ſont fort peu. Il y a des moſquées qui jouiſſent de plus de 400 mille livres de revenu ; mais ces revenus, ſoumis à l'adminiſtration du magiſtrat, y ſont bien employés, ils ſervent

communément à ſoulager les malheureux. Abas II légua tous ſes biens à l'égliſe, dans le même tems qu'il réforma la pluralité des bénéfices. Cet Abas étoit, comme tous les Turcs dévots, très-ſévere obſervateur de la lettre. C'eſt par ce ſcrupuleux attachement aux termes de la loi, que les Mahométans & les ſouverains eux-mêmes commencent tous, quelles que ſoient leur fortune ou leur naiſſance, par apprendre un métier, auquel ils ſont en conſcience obligés de travailler; Aureng-Zeb, empereur du Mogol, ſi célebre par ſes conquêtes, par ſes uſurpations, ſa cruauté, ſes brigandages, ne vivoit, au milieu de ſes rapines & de ſon opulence, que du produit du travail de ſes mains, tant il étoit ſuperſtitieux ſur cet article de la loi.

On regarde communément les miniſtres de la religion mahométane comme des fanatiques ſans princi-

pes, ſans mœurs, ſans nulle ſorte de ſaine doctrine, on les confond avec les Derviches, gens à la vérité fourbes & ignorans; on a tort, c'eſt étrangement méconnoître l'ordre eccléſiaſtique ottoman. Les aſpirans au ſacerdoce cultivent avec la plus infatigable aſſiduité les ſciences, la théologie, & ce n'eſt qu'à proportion de leurs talens, de leurs progrès, qu'ils parviennent de grade en grade aux premieres dignités. Chardin, qui avoit fait ſur les lieux mêmes de très-exactes obſervations, aſſure que les bénéfices muſulmans les plus conſidérables, ne rapportent pas au delà de douze mille livres; & c'eſt aſſurément aſſez. En Turquie, comme en Eſpagne, en Italie, en France, c'eſt ſur les bancs de l'école qu'on apprend la théologie; & c'eſt là, mais non ailleurs, qu'il eſt permis aux maîtres & aux diſciples de diſputer auſſi long-tems & auſſi vive-

ment qu'il leur en prend envie. Il ne leur eſt point défendu, comme bien de gens le penſent, de parler & de ſoutenir des opinions contraires ſur la religion; mais ce qu'on leur défend, & ce que l'on punit, c'eſt le ſcandale & la publicité de ces ſortes de conteſtations, que l'on regarde comme fort peu édifiantes.

Malgré cette contrainte, le ſacerdoce muſulman jouit, du moins en apparence, d'une très-grande autorité. Le Mufti ou ſouverain pontife ſe dit indépendant, & perſonne ne ſonge à lui refuſer ce titre: mais c'eſt cette indépendance même qui l'expoſe beaucoup plus à la violence du deſpotiſme, que ne ſont expoſés par-tout ailleurs les pontifes comptables de leur adminiſtration. Le grand ſeigneur ne peut point s'oppoſer aux volontés ſupérieures du Mufti; il a juré de reſpecter ſes ordres, & il les reſ-

pecte ; mais il n'a point promis de lui laiſſer la vie, & il la lui ravit, quand il le juge néceſſaire ; il le deſtitue & le fait égorger dans le même moment. Cependant la dignité de Mufti eſt l'objet des deſirs de tous les prêtres muſulmans ; parce que chez les Turcs, comme dans tout le reſte des états deſpotiques, l'ambition des grandes dignités & l'ombre de l'indépendance, y ſont plus fortes encore que l'amour de la vie.

Le vénérable *Sedre*, ou le grand pontife des Perſans, dirige ſouverainement les affaires eccléſiaſtiques ; mais cette ſouveraineté ne lui donne pas plus d'indépendance qu'au reſte des ſujets : car les Perſes, entiérement perſuadés que la royauté vient directement de Dieu, & que tout doit fléchir devant le trône du grand repréſentant de la divinité, ne doutent pas que le *Sedre*, comme le dernier des eccléſiaſtiques,

cléſiaſtiques, ne ſoit ſoumis à l'autorité royale, & aux volontés du deſpote, même dans les matieres de religion. Cette nation eſclave a une ſi haute idée du ſouverain, qu'elle le place même au deſſus du droit naturel. Ainſi, malgré l'enthouſiaſme naturel aux orientaux, malgré l'ambition qui dévore dans ces pays les miniſtres de la religion, ils ſont ſoumis & tremblent ſous les pieds des deſpotes, comme tous les autres eſclaves. Le fanatiſme n'eſt pour eux d'aucun ſecours: la puiſſance civile a détruit par avance tout le mal qu'il pouvoit faire, & toutes les révolutions qu'il pouvoit opérer; elle a induſtrieuſement abattu les appuis les plus puiſſans de l'ambition ſacerdotale, l'inſpiration excluſive, les oracles, les ſacrifices, les prédictions, les prophéties, reſſources interdites ſous peine de mort aux Imans, & au Mufti lui-même. Ces grands ap-

puis étoient jadis des armes redoutables entre les mains des sacrificateurs Américains ; elles sont même encore formidables dans les mains des sauvages ; & c'est sans doute par cela même que chez eux, la religion y est si terrible, si effrayante ; c'est pour cela que les devins des sauvages de l'Amérique y sont, par leur indépendance & la terreur qu'ils inspirent, infiniment au dessus des chefs de leurs nations.

CHAPITRE XV.

Du Sacerdoce Européen.

LA condition ſacerdotale, toujours auguſte & toujours reſpectable, a eſſuyé en Europe beaucoup de variations. Elle s'eſt quelquefois élevée au deſſus des trônes; mais elle a été tout auſſi ſouvent remiſe au niveau des ſujets. Lors de la fondation de quelques monarchies européennes, le clergé qui avoit rendu des ſervices importans aux fondateurs, demanda de grandes récompenſes, & les obtint, ſoit par foibleſſe, ſoit par reconnoiſſance. Le clergé fut égalé aux premiers ordres de l'état; il ne fut point content, & on lui accorda une prééminence marquée ſur tous les citoyens; il ne fut pas con-

tent encore, & il voulut être entiérement indépendant. Ces prétentions parurent outrées, & elles l'étoient en effet ; mais le clergé les ayant une fois annoncées, ne voulut plus ſe rétracter ; & cette prétendue ſupériorité qu'il s'attribue à lui-même ſur la puiſſance temporelle, fut l'objet d'une vive & longue querelle qui n'eſt point terminée encore dans tous les gouvernemens. L'évêque de Rome qui crut auſſi avoir remplacé la majeſté de la couronne impériale, par l'éclat de la dignité de la thiare pontificale, ſe plaça au deſſus des rois, & ſans en être ſollicité, interpoſa ſa ſuprême autorité dans toutes les affaires des ſouverains. Le pontife de Rome s'étayoit d'un principe ou plutôt d'un ſophiſme, qui ne laiſſa pas de faire la plus forte impreſſion ſur les peuples, tant ils étoient éclairés dans ces tems. Tous les fiefs des princes, diſoit-il, & toutes

les dominations temporelles, relevent eſſentiellement de Dieu; il n'appartient qu'aux miniſtres de Dieu d'en donner l'inveſtiture, & même de connoître de la félonie des rois envers le ſeigneur ſuprême des royaumes: donc les premiers miniſtres de la divinité ſont les maîtres des rois. Il y avoit alors ſi peu de lumiere dans les eſprits, qu'on ne ſongea pas même à réfuter cette opinion, par ce raiſonnement plus exact & plus concluant: Par cela même que tous les fiefs & toutes les dominations viennent immédiatement de Dieu, il eſt donc évident que ceux à qui Dieu a donné ces fiefs & ces dominations, ſont immédiatement les miniſtres, beaucoup plus que celui à qui la bonté divine a confié un dioceſe éloigné de ces dominations, & l'inſpection générale ſur les affaires purement religieuſes des autres dioceſes. Mais alors on ne penſoit pas

auſſi ſainement ſur la diſtinction des deux puiſſances, & la ſpirituelle gagnoit chaque jour du terrein, & menaçoit même, en quelque ſorte, d'abſorber entiérement l'autorité civile. Dans cette vue, les biens des eccléſiaſtiques de tous les rangs furent, ainſi que leurs perſonnes, affranchis de tous les tributs, de toutes les charges de l'état : dans cette vue encore le clergé prétendit s'affranchir, & s'affranchit réellement de la juriſdiction des magiſtrats & des officiers du ſouverain.

Le ſuccès de cette entrepriſe étonna l'Europe entiere, la terreur s'empara des eſprits ; & l'on regarda ces attentats comme des droits légitimes & conſtatés. L'ignorance du droit public donna une nouvelle force à ces prérogatives évidemment uſurpées, & la confuſion dura pendant près de quatre ſiecles ; intervalle trop long, & pendant lequel le glaive ſacerdotal toujours

environné de foudres, ne brilloit que pour éblouir, effrayer, annoncer, exciter des tempêtes. Mais le génie de la France se montra à travers ces nuages, & devant lui les vagues soulevées tomberent, s'applanirent; les trônes furent raffermis; & les couronnes flottantes jusqu'alors, se reposerent invariablement sur la tête de leurs vrais possesseurs. Ce fut lui, ce fut ce génie protecteur de l'humanité, & défenseur de l'autorité suprême, ce génie de la France qui eut la gloire de rallumer le flambeau du droit public & le feu sacré du droit ecclésiastique. Les libertés de l'église gallicane dispersérent tous les débris que l'ambition avoit amoncelés, & qui pendant quatre-vingt ans avoient couvert les véritables limites des deux pouvoirs : l'ordre & la pureté des mœurs prirent la place de la confusion, de la révolte & de l'usurpation.

Jamais aucun état ne connut la véritable & ſage diſtinction des deux puiſſances, comme elle fut connue, & qu'elle l'eſt depuis en France. L'Allemagne la méconnut, en confondant le ſacerdoce avec la ſouveraineté, & les mœurs de l'égliſe avec les mœurs du prince. L'Italie la méconnut encore davantage, en ſoumettant le trône à l'égliſe, & la puiſſance royale à l'autorité du ſiege apoſtolique. L'Eſpagne & la Portugal la méconnurent par l'établiſſement du tribunal ſanguinaire de l'inquiſition. L'Angleterre la méconnut, en aſſujettiſſant l'égliſe à la puiſſance civile, & en attribuant toute la ſuprématie au ſouverain. La France ſeule l'apperçut cette diſtinction, elle ſeule retrouva ces limites immuables, placées invariablement dès le tems apoſtoliques; & c'eſt depuis cette heureuſe, cette importante découverte, que ces deux puiſſances renfermées

fermées chacune dans ſes bornes, contribuent également à la gloire, à la défenſe, à la tranquillité de la religion & du gouvernement.

Il y eut, ou bien de l'ignorance, ou de bien mauvaiſes intentions dans les réformateurs des derniers ſiecles, dans ces innovateurs qui violerent ouvertement les droits de la puiſſance eccléſiaſtique & la majeſté même de la religion, en rendant ſes miniſtres comptables de la partie purement ſpirituelle de leur adminiſtration. Il y a eu au contraire une admirable ſageſſe aux légiſlateurs François qui, pour arrêter les excès dans leſquels pourroient tomber les miniſtres de la religion, ont ouvert aux citoyens léſés la voie douce pour les eccléſiaſtiques & d'une importance extrême pour le public, de l'appel comme d'abus.

Je ne dirai que peu de choſe des malheurs paſſagers de l'égliſe fran-

çoiſe ſous les derniers Valois. Ce ne fut point l'attachement à la religion, ce ne fut point le zele du catholiciſme ; ce fut l'ambition de quelques factieux qui cauſa la violence des troubles de la Ligue. Les peuples n'y furent point entraînés dans cette ligue, par un eſprit de révolte, ils furent appellés par les clameurs ſéditieuſes de quelques fanatiques, & par les déclamations des moines qui, à la vérité, n'étoient à l'égard du reſte des François, que ce que ſont les foibles rameaux d'un chêne vigoureux comparés au tronc & aux branches de l'arbre : mais ces rameaux étoient perpétuellement arroſés par la ſeve qui circuloit juſqu'à eux des racines profondément enfoncées dans le ſol d'Italie ; je m'explique plus clairement, parce que les faits ſont connus : les maximes des ligueurs contre les princes hérétiques, portoient ſur des principes & des projets purement ultramontains.

Ainſi, de toutes les nations européennes, la France eſt ſans contredit celle qui jouit du plus ſage & du plus doux gouvernement eccléſiaſtique. L'Angleterre voulut auſſi fixer les limites des deux puiſſances ; mais, au lieu de les fixer, elle les arracha, & l'égliſe anglicane fut rapidement entraînée par le torrent du gouvernement national. Il eſt arrivé de-là, que l'état anarchique de cette égliſe a tout permis, ne pouvant rien défendre, a tout toléré, ne pouvant s'oppoſer à aucun excès : il eſt arrivé delà, que l'audace de l'irréligion a infecté les lettres ; que la philoſophie, devenue hardie, a porté des regards téméraires & des bras deſtructeurs ſur tout culte établi ; qu'énorgueillie par l'impunité, après avoir attaqué la religion dominante, elle a tenté de renverſer les principes mêmes les plus indeſtructibles de toute religion & de toute

morale : imprudente qui n'a pas même ſenti que c'étoit ſe décréditer & ſe détruire elle-même ! Dans cette matiere importante, je ne fais qu'entrevoir les objets ; je laiſſe à d'autres le ſoin de les approfondir, parce que je ne me ſens ni la force, ni le courage de me haſarder ſeul, & ſans autres bouſſole que mes propres lumieres, ſur ce vaſte océan. Je terminerai donc mes réflexions ſur cette épineuſe matiere, par quelques obſervations ſur les avantages ou les dangers de la tolérance, & ſur le zele & le deſir d'étendre la religion.

CHAPITRE XVI.

De la tolérance & du zele religieux chez les différens Peuples.

LEs hommes diviſés de principes, d'opinions, de doctrines, de ſectes, doivent-ils ſe tolérer les uns les autres? doivent-ils ſe perſécuter? Cette queſtion étrange, & qui n'en eſt point une, à ne conſulter que la voix & les loix de l'humanité, eſt cependant très-difficile à décider, aſſurent bien des gens qui prétendent avoir tout peſé, tout conſidéré. La tolérance, diſent-ils, eſt le plus dangereux des maux, pour peu qu'on réfléchiſſe à la ſituation actuelle des ſociétés, à la diverſité des gouvernemens, aux avantages que les uns retirent de la tolérance, & aux inconvéniens

qu'elle entraîneroit pour les autres. A ce ſujet, l'homme prudent ne doit penſer que pour ſoi-même : la diſcuſſion même la plus légere de cette grande queſtion, me conduiroit trop loin, & les volumes ſe multiplieroient, que vraiſemblablement on ne la trouveroit point encore auſſi approfondie qu'elle devroit l'être, pour pouvoir être décidée. D'ailleurs, ce ſont des conſidérations ſur les cauſes de ce qui eſt, & de ce qui exiſte relativement aux mœurs & au caractere des peuples, que j'écris, & non pas des diſſertations ſur ce qui pourroit être, ou, ſi l'on veut, ſur ce qui devroit être. A cet égard, je n'ai que des vœux patriotiques à former, & non des conſeils à donner. Il ne me reſte ici qu'à obſerver la différente maniere de penſer des anciens & des modernes ſur la tolérance, & à chercher dans les gouvernemens de ces mêmes na-

tions, les cauſes de leur différente maniere de penſer & d'agir ſur ce point.

Vivement perſuadés de la vérité de leurs doctrines, les peuples de l'antiquité ne ſongerent jamais à perſécuter les religions étrangeres. L'eſprit de diſpute qui fomente la haine, ne s'étoit point gliſſé dans la théologie, qui étoit ſimple, elle vouloit être inſtructive, & évitoit ſoigneuſement tout ce qui eût pu la rendre contentieuſe ou repouſſante. Chaque nation avoit ſes divinités particulieres, les adoroit, les ſervoit plus ou moins ſuperſtitieuſement, & écoutoit avec indifférence l'hiſtoire des Dieux étrangers. On croyoit dans ces tems que l'amour de l'humanité faiſoit auſſi une partie eſſentielle de la théologie, qui par-là ſe trouvoit unie à la morale. D'ailleurs, le ſyſtême païen très-abſurde, très-ridicule, ne fourniſſoit aucune occaſion de diſputes théo-

logiques ; & c'étoit là ſans contredit ce qu'il avoit de plus utile & de plus raiſonnable. Les ſouverainetés étoient peu étendues, & chaque gouvernement avoit ſa tradition particuliere qui n'avoit aucun rapport avec les traditions de tout autre gouvernement : les dogmes étoient précieuſement conſervés dans les annales religieuſes de chaque état ; annales ſévérement gardées par les prêtres, qui étoient trop intéreſſés à les tenir renfermées, pour qu'ils conſentiſſent à les communiquer.

Une cauſe encore plus puiſſante écartoit l'intolérance & les diſputes théologiques : toutes les traditions particulieres roulant ſur des fables ou des événemens merveilleux, les religions avoient entr'elles cela de commun, que toutes également incroyables, aucune d'elles ne ſongeoit à réfuter le merveilleux des autres, par intérêt pour elle-même.

Ainſi, l'on ne doutoit pas que chaque nation ne pût avoir ſes Dieux protecteurs, ſes demi-Dieux & ſes héros déifiés. D'un autre côté, l'autorité des oracles entretenoit la concorde entre toutes ces doctrines menſongeres; & ces oracles étoient les ſources communes où tous les hommes alloient puiſer & s'enivrer de ſuperſtition. Du reſte, c'étoit partout à peu près le même appareil de culte & de folie; c'étoient partout des ſacrifices, des proceſſions, des hymnes, des jeux & des ſolemnités célébrées à la gloire des Dieux. Il ſembloit qu'il y eût entre les divers peuples une convention tacite par laquelle chacun d'eux gardoit ſes Dieux, les honoroit à ſa maniere, & laiſſoit les autres nations honorer leurs divinités comme elles le jugeoient à propos.

Il n'eſt guere poſſible que les hommes penſant ainſi, l'eſprit d'intolérance pût jamais s'introduire

dans les ſociétés; auſſi l'hiſtoire de l'antiquité ne parle-t-elle d'aucune guerre de religion. Ce ſeroit une très-grande erreur de regarder la guerre ſacrée des Amphictyons comme une guerre de religion : on ſait que dans cette mémorable entrepriſe, les Amphictyons n'eurent d'autre objet que celui de venger l'injure faite au temple commun de la Grece, & qu'ils ne ſe propoſerent jamais d'obliger les Phocéens à reconnoître la toute-puiſſance des Dieux adorés dans ce temple : les Phocéens étoient des voleurs ſacrileges qu'on vouloit punir, & non des incrédules que l'on voulut convaincre, ou des infidelles qu'on voulut convertir. Je ſais encore que tous les nouveaux dogmes qu'on ajoutoit aux anciens, toutes les nouvelles croyances dont on vouloit charger les vieilles traditions, devoient être déférées à l'Aréopage : mais je me ſuis aſſuré auſſi que ce

n'étoit-là qu'un réglement de police, & non une loi de proſcription dictée par l'eſprit d'intolérance. Il étoit naturel & très-juſte que les magiſtrats fuſſent inſtruits des innovations que l'on prétendoit faire, & auxquelles ils ſe montroient ſi peu défavorables, que déja du tems d'Héſiode, on comptoit à Athenes plus de trente mille Dieux, tous adorés, tous regardés comme de très-puiſſantes divinités. Eſt-ce à la douceur naturelle du caractere des anciens qu'il faut attribuer cette tolérance ? Il s'en faut bien ; les hommes ſe ſont toujours reſſemblés, & alors ils ne tenoient pas moins à leurs opinions, qu'ils y ſont attachés de nos jours ; mais ils étoient tolérans, parce qu'il y avoit une conformité frappante dans leurs dogmes & plus encore dans le culte, quelque diverſité qu'il pût y avoir, & qu'il y eût en effet dans leurs Dieux. Toutes les ſectes de

l'antiquité avoient la même baſe, le merveilleux outré, des fables très-groſſieres; & c'étoit par cela même que rien n'empêchoit qu'elles ne puſſent ſubſiſter enſemble : auſſi y ſubſiſterent-elles ; auſſi ſe réunirent-elles contre la vérité, avec laquelle elles étoient ſi fort incompatibles. Les Romains avoient reçu tous les Dieux de la terre, & Rome protégeoit également toutes les ſectes; mais auſſi-tôt que la lumiere du chriſtianiſme ſi terrible à tous ces Dieux & à toutes ces ſectes parut, le génie de Rome ne fut plus tolérant, il fut perſécuteur.

Les nations de l'antiquité défendoient aux étrangers qui arrivoient chez elles, de profaner les temples par des actions ou des paroles indécentes, & d'inſulter publiquement au culte reçu : ce n'étoit point là de l'intolérance, c'étoit ne vouloir pas être inſulté chez ſoi. Puiſqu'il n'eſt pas permis d'inſulter au

culte du peuple chez lequel on va vivre ? Ce n'étoit point du zele, de la foi, de la perſuaſion qu'on exigeoit ; les anciens peuples étoient trop éclairés ſur l'extravagance de leur religion, pour demander des choſes auſſi abſurdes ; mais ils vouloient que ceux qui jugeoient à propos de ſe rendre dans les temples, y obſervaſſent un ſilence reſpectueux ; quoique dans le même-tems ils permiſſent aux étrangers comme aux citoyens, de diſputer entr'eux autant qu'il le voudroient, ſoit en public, ſoit en particulier, ſur les queſtions les plus épineuſes de la métaphyſique, & même ſur l'exiſtence & le pouvoir des Dieux en général. Les légiſlateurs connoiſſoient le peuple & ſon attachement à la groſſiéreté des fables, & ils ſavoient bien qu'il ne prendroit aucun intérêt à des raiſonnemens métaphyſiques qu'il n'entendroit pas, & qui ne flattoient pas les ſens

comme le culte de Vénus, de Priape, de Bacchus, de Saturne, &c.

C'est encore dans la nature même de la plupart des anciens gouvernemens que je crois découvrir la cause de cet esprit de tolérance. Les républiques sont essentiellement plus tolérantes que les monarchies, parce que les premieres emploient tous les citoyens, & que la tolérance est un moyen très-sûr d'attirer les artisans, & d'accroître le nombre des citoyens. La Hollande, l'Angleterre, la plupart des pays protestans qui ont tant de principes & tant de goûts républicains, prouvent, ou je me trompe fort, la vérité de cette observation. Ce n'est pas que je prétende qu'à consulter les regles de la bonne & vraie religion, la tolérance outrée ou dégénérée en licence & en mépris de tout dogme établi, ne soit pas condamnable par les effets pernicieux qu'elle peut opérer : ce n'est point

là ce que je dis, ni même ce que je me propoſe d'examiner ; j'obſerve ſeulement que les Hollandois ayant érigé la tolérance éclairée en principe d'état, ils ont trouvé un moyen échappé à l'induſtrie angloiſe, l'art de tempérer l'indocilité des ſectes, & d'adoucir leur apparente incompatibilité, au point qu'elles concourent toutes au bien de l'état, ſans qu'elles puiſſent troubler ſa tranquillité : ſur ce point, je ne crois pas devoir refuſer au gouvernement Hollandois, cet éloge, qu'il l'emporte infiniment ſur les peuples les plus ſages de la Grece. Car, on ſait que ceux-là ne ſe déterminoient qu'avec peine à accorder les droits de cité aux étrangers ; c'étoit une faveur très-difficile à obtenir : par une politique plus ſûre & mieux réfléchie, la Hollande eſt un aſyle toujours ouvert aux proſcrits, aux ſectaires, aux mauvais citoyens même de tous les états de l'Europe ;

& ces ſectaires, ces proſcrits, prennent, en reſpirant l'air des Provinces-Unies, de nouvelles mœurs; on diroit que cet air les épure, tant ils ſont prompts à devenir membre utiles de l'état. Ce phénomene n'eſt pas exactement unique : Romulus étoit le chef d'une foule de brigands, & l'on ſait que ce fut dans cette foule même de ſcélérats, que ſe forma le ſénat le plus auguſte qu'il y eût alors ſur la terre.

En général, je crois que l'eſprit de tolérance a autant de rapport avec le génie de la nation & la nature du gouvernement, qu'il en a avec le caractere de la religion. Inconſéquent, vague, flexible & ridicule, le paganiſme ſous telle ou ſous telle autre forme, n'avoit aucune ſorte d'intérêt ni de raiſon à rejetter telle ou telle forme d'idolâtrie; aucune nation n'étoit intéreſſée à rejetter les Dieux des nations étrangeres : on étoit ſi fort éloigné

éloigné de cet eſprit d'intolérance, que c'étoit un uſage univerſel d'aſſocier aux Dieux du pays, les divinités étrangeres qu'on vouloit appaiſer, lorſqu'on croyoit les avoir irritées : cette coutume étoit ſurtout fort ſcrupulement obſervée par les peuples conquérans, auſſi-tôt qu'ils avoient pris une ville, ou ſubjugué une nation, ils ne connoiſſoient pas de meilleur moyen de ſe rendre propices les Dieux des nations ſubjuguées : on commençoit par maſſacrer les protégés, & puis on témoignoit un reſpect infini aux protecteurs. Mais lorſque, ſous le regne des fanatiques ſucceſſeurs de Conſtantin, ces mêmes nations ſe furent accoutumées aux diſputes théologiques ; lorſqu'elles eurent embraſſé l'opinion des Iconoclaſtes, ce fut alors que ceſſant d'être tolérantes, elles s'abandonnerent ſans frein & ſans retour, à tout ce que l'eſprit de haine & de perſécution

a de plus inhumain & de plus sanguinaire : c'est depuis cette trop mémorable époque que les mêmes excès de fanatisme & de folie caractérisent les Chrétiens schismatiques de cette même nation; ensorte qu'il y a près de quatorze cens ans qu'une effrénée jalousie anime sans interruption, les sectes Grecques, les unes contre les autres.

De toutes les religions, celle qui paroît devoir être la plus intolérante est celle des Mahométans. En effet, tout invite les Turcs à persécuter, à détruire les ennemis de leur doctrine; & cette doctrine sanguinaire n'a dû ses premiers progrès qu'au farouche enthousiasme de son auteur, & au zele homicide de ses barbares prosélytes. Ce fut dans les horreurs de ses conquêtes, au sein de la victoire, & sur les débris dispersés des villes ravagées, que le cruel apôtre de Médine donna ses loix, fonda sa religion nouvelle, &

condamna à la mort tous ceux qui refuſeroient d'en ſupporter le joug. Ce fut au milieu des nations ſubjuguées, que ce légiſlateur fonda ſur la force des armes & la terreur du deſpotiſme, l'empire du Croiſſant; empire ſoupçonneux, où la défiance du maître tient lieu de politique, & la cruauté de ſageſſe; empire où tout reſpire les tourmens de la jalouſie, & où la crainte des ſupplices eſt ſubſtituée à la fidélité; empire fait en un mot pour le culte effrayant & ſombre qui y eſt établi: car, le Mahométiſme ne dicte ni loix, ni préceptes; il n'annonce que des ordres, ne fait entendre que de menaçantes paroles, & le culte qu'il preſcrit eſt oppoſé à tous les cultes. Les temples en effet, ſont par-tout ailleurs ornés de peintures, d'images, de ſtatues, de repréſentations; l'Alcoran les proſcrit avec une ſévérité que les autres doctrines n'emploient pas même contre

les usages les plus criminels. Et cependant, malgré les ordres les plus rigoureux de la loi Mahométane, malgré l'intime persuasion des Turcs, leur respect & leur zele pour l'alcoran, il n'est point sur la terre de peuple moins intolérant, ni moins persécuteur que les Turcs le sont hors de chez eux : sans adopter aucune des opinions étrangeres, ils les tolerent toutes avec un phlegme qu'on prendroit pour de l'indifférence, si l'on connoissoit moins leur goût pour le repos. Le despote qui les gouverne, quelque dévot qu'il soit à Mahomet & à sa loi, tolere aussi les doctrines étrangeres, parce que, pourvu que les esclaves sur lesquels il regne ne secouent point la chaîne qui les assujettit, il lui importe peu qu'ils soient ou ne soient pas divisés d'opinions sur le dogme. Ainsi, pendant que la folie des Grecs leurs voisins poursuit avec acharnement tout ce qu'elle n'a-

dopte pas, les Turcs voient ſans trouble les divers interpretes de la loi Mahométane ſe multiplier, & commenter, chacun ſuivant ſes viſions & le délire de ſes chefs, les dogmes théologiques & les verſets de l'alcoran. Enervés par la température du climat, & par goût ennemis d'une trop grande activité, jamais les Turcs n'obéiront aux ordres que leur légiſlateur leur a donné, d'être perſécuteur : Mahomet étoit fait pour preſcrire ces loix ; mais ſa nation n'étoit pas faite pour les exécuter.

Cette tolérance outrée & licentieuſe qui paroît ſi fort oppoſée à l'eſprit du mahométiſme, eſt admiſe dans l'empire du Croiſſant, par la même raiſon qu'en bonne politique, elle eſt inadmiſſible chez les nation vives, ingénieuſes, jalouſes de leurs opinions, tels que ſont les Eſpagnols, les François, les Italiens. Chez ces peuples vifs & ja-

loux, les ſectes ne pourroient contenir la haine mutuelle que ſuſciteroient les diſputes, & l'on verroit bientôt le fanatiſme agiter les états qui tenteroient de les concilier.

Il ne me reſte plus qu'une obſervation à faire ſur cette importante matiere. La tolérance eſt très-ſouvent auſſi un effet naturel & indiſpenſable de telle ou de telle autre religion. Les Juifs, les Turcs & les Chrétiens ne reconnoiſſant, n'admettant, n'adorant qu'un ſeul Dieu, ſe croient & paroiſſent même eſſentiellement obligés de proſcrire l'idolâtrie, & d'opprimer autant qu'il eſt en eux les autres religions, par cela même quelles ſont évidemment incompatibles avec celles qu'ils profeſſent. J'obſerverai encore que l'intolérance eſt plus ou moins perſécutrice, en raiſon de la diſtance plus ou moins conſidérable qui ſépare les ſectes perſécutantes, & que plus cette diſtance

eſt petite, plus auſſi elles ſe haïſſent ; c'eſt une vérité que mille & mille faits ont confirmée. S'il étoit poſſible aux nations orientales de ranimer la langueur de leur eſprit, & d'échauffer leur phlegme naturel, elles ſeroient terribles dans leur intolérance. Les ſectateurs d'Omar ne different preſque point du reſte des Mahométans, cependant les Tartares attachés à cette ſecte, ſont les plus formidables zélateurs d'Omar : placez un ſeul de ces ſectateurs au milieu d'une foule de Perſans zélateurs d'Aly, & vous le verrez bientôt s'armer d'un poignard & frapper ceux qui l'environneront : un ſeul de ces *intrus* ſuffit pour inſpirer la plus vive terreur à mille Perſans aſſemblés.

CHAPITRE XVII.

Du zele Religieux, du Proſélytiſme.

MILLE circonſtances diverſes échauffent ou rallentiſſent le zele des hommes pour la propagation des dogmes qu'ils ont embraſſés. Les nations ont varié beaucoup ſur ce point, comme ſur tous les autres ; & cette diſſemblance réſulte de pluſieurs cauſes. Jadis les Juifs, dans la ſuite des Turcs, les Chrétiens, & ſur-tout ceux d'entr'eux chez leſquels les ordres religieux ſe ſont le plus multipliés, ont ſurpaſſé ſans contredit tout le reſte des peuples dans le zele ou l'ardeur d'étendre leur religion. Vers le nord, ce zele eſt peu ſenſible ; cette ardeur a la plus grande activité vers le midi, par cela même

que

que plus on avance dans cette partie du globe, & plus on trouve les hommes fortement attachés à leur religion. Autrefois il n'en étoit pas de même, parce que le fond de la religion étant plus universel & moins immuable, moins évidemment émané de la vérité, les changemens presque journaliers qu'elle recevoit, ne lui laissoient guere ni le tems, ni la liberté de jetter des racines bien profondes dans les pays où elle s'étoit établie. En effet, il me semble que les instituteurs des anciennes religions ne pouvoient prendre qu'un très-foible intérêt à la propagation d'un culte auquel ils permettoient d'associer les divinités étrangeres : il me semble encore, que le nombre de ces divinités n'étant jamais invariablement fixé, & pouvant s'augmenter chaque jour, les zélateurs du culte des anciens Dieux ne pouvoient guere avoir que de très-mauvaises raisons

à donner, pour faire des conversions; ou plutôt qu'il n'y avoit point de conversion à proposer à des hommes dont les opinions religieuses n'étoient pas plus proscrites que les Dieux qu'ils adoroient. Les Grecs par la séduction de leurs contes mythologiques, par la pompe de leurs fêtes, par l'éloquence de leurs écrits, porterent, à la vérité, leurs fables, leurs mysteres & leurs divinités jusqu'aux extrêmités du monde; mais cette séduction n'étoit rien moins que du prosélytisme; ils ne forçoient aucun peuple de renoncer à son culte pour adopter le culte établi dans la Grece; ils ne faisoient qu'orner des graces de leurs fables, les fables des autres nations: il n'y avoit dans tout cela que de l'intrigue, de l'industrie & de l'activité.

C'est chez les Juifs qu'il faut chercher ce zele dévorant, ce desir persécuteur d'étendre leur religion par toutes sortes de moyens. Isolés dans

leurs dogmes, dans leurs opinions, environnés de toutes parts des ténebres du paganiſme, ils adoroient un ſeul Dieu; & ce Dieu de majeſté, cet Etre unique & ſuprême leur avoit expreſſément ordonné de pourſuivre, d'immoler, de maſſacrer, d'anéantir les ennemis de ſon nom. Les Juifs d'ailleurs étoient dévaſtateurs par caractere; il n'eſt pas ſurprenant que le deſir d'étendre leur croyance ſe ſoit porté chez eux au plus haut point d'effervescence, & ſouvent aux plus grands excès de haine & de fureur.

L'impoſteur de Médine eut la ſacrilege ambition d'imiter la puiſſance du légiſlateur des Juifs; & cruel par goût, il inſpira à ſes peuples les motifs qui jadis avoient enflammé les Juifs. Ce fut dans cette vue qu'il fonda ſa doctrine ſur la terreur de ſes armes, & que ſa voix homicide prononça l'anathême contre les infidelles dont il abandonna les per-

ſonnes, les temples, les biens & les femmes à l'avarice inſatiable & à la brutalité plus inſatiable encore de ſes farouches ſectateurs. Les Arabes, trop éclairés pour ſe laiſſer entraîner par ſes fanatiques promeſſes, euſſent conſtamment refuſé d'adopter cette religion homicide, ſi l'impoſteur qui connoiſſoit leur penchant à la volupté, ne les eût attirés par l'attrait des plus ſéduiſantes promeſſes. Ce fut pour les Arabes que ſa fertile imagination créa deux paradis, l'un dans ce monde, & qui offroit aux ſectateurs de l'Iſlamiſme une licence ſans bornes, & la liberté de vivre avec autant de femmes qu'ils jugeroient à propos d'en avoir; pour le paradis céleſte, il imagina des femmes d'une beauté raviſſante, toujours brillantes de jeuneſſe, toujours vierges, toujours voluptueuſes, & pour leurs amans fortunés, des organes nouveaux, une vigueur inépuiſable &

des ſenſations au deſſus des deſirs même les plus véhémens. Il ne reſtoit plus qu'un pas à faire à Mahomet pour enflammer ſes proſélytes de zele pour ſa nouvelle religion; c'étoit d'anéantir les ſciences & les arts, de ſubſtituer la chaleur du fanatiſme aux lumieres de l'eſprit : ce moyen parut heureux au fondateur de l'Iſlamiſme, & il le prit. Dès-lors, n'y ayant plus de ſcience, ni de principes lumineux qui puſſent ramener la raiſon égarée de ſes proſélytes, il fortifia leur enthouſiaſme par l'audacieuſe doctrine de la prédeſtination abſolue, doctrine propre à endurcir le cœur des Muſulmans, & à armer leurs bras d'une valeur impitoyable. De tous les légiſlateurs, il n'y a eu que Mahomet qui ait imaginé de fonder le génie de ſa nation ſur une opinion philoſophique. Il réuſſit, & les Turcs ont été ſi dociles à cette doctrine, ils ſont ſi perſuadés de cette exacte vé-

rité, que nos jours ſont comptés, & que l'homme ne peut reculer ni avancer le moment de ſa mort, qu'on en a vu pluſieurs ſe revêtir ſans crainte des habits des peſtiferés, & dire en expirant, que leur deſtin étoit de mourir de la peſte.

A l'égard de cette ardeur, de ce zele, de cet enthouſiaſme, il n'y a nul parallele à faire entre les Orientaux & les Européens : mais au ſujet du proſélytiſme, on peut dire que les orientaux ne ſont convertiſſeurs que chez eux & dans les pays où ils dominent par la force, tranquilles & indifférens ſur la doctrine des peuples étrangers, ſectateurs ou ennemis de Mahomet & de ſa religion ; au lieu que le zele des Européens plus étendu, plus dévorant, les porte, les engage, les preſſe d'aller au loin répandre, au péril même de leur vie, non par les armes, mais par la force de la conviction & de la vérité, le flam-

beau de la foi. Vainement la loi de l'impoſteur de Médine ordonne aux Turcs d'aller prêcher & fonder l'Iſlamiſme dans les contrées infidelles ou idolâtres; de tous les dogmes renfermés dans l'alcoran, c'eſt le plus négligé : les Mahométans ſe contentent d'établir par la force, leur culte dans les pays qu'ils ont ſoumis par la voie des armes. C'eſt chez eux qu'ils ſe livrent à tous les tranſports de leur zele; c'eſt chez eux qu'ils ſe ſervent de toute ſorte de moyens ſéducteurs & oppreſſeurs, pour obliger les Chrétiens que le haſard y a conduits, d'embraſſer la loi de Mahomet : le deſpote dans cette vue, n'épargne ni les menaces, ni les promeſſes, ni les plus cruels châtimens, ni les plus brillantes faveurs; car un Chrétien ſéduit ou effrayé, & qui abjure les dogmes de ſa religion pour la folie de l'Iſlamiſme, eſt pour les Turcs le plus grand ſujet de triomphe. Mais

ce zele n'eſt que local, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, cette fureur de proſélytiſme s'éteint au delà des frontieres de l'empire Ottoman; hors de chez eux, fidelles pour eux ſeuls aux préceptes de leur doctrine, les Turcs ſont, à l'égard de la croyances des nations où ils vivent, ſans action, ſans mouvement, & dans l'état le plus indifférent.

Les peuples méridionaux, pareſſeux par caractere, & profondément affectés de l'unique paſſion qui ait de l'empire ſur eux, du deſir de vivre tranquilles, placent dans le repos la ſuprême félicité. Les habitans de ces contrées voyagent peu, & ſoit que les avantages de leur climat aient pour eux de ſi puiſſans attraits, qu'ils ne puiſſent s'en éloigner, ſoit que la léthargie de leur ame ait tout fait énervé leur courage, il n'y a que la volupté ou la crainte de voir troubler leur re-

pos qui puiſſent, pour quelques momens, les faire renoncer à leur indifférence. Ce penchant à l'oiſiveté commune à tous les méridionaux, caractériſe encore d'une maniere plus marquée les moines qui abondent dans ces pays, & qui décorant leur pareſſe du beau nom de méditation, paſſent leur inutile vie dans une inaction totale. Deſtinés par état à la propagation de leur croyance, ce n'eſt que par effort & dans les premieres années de leur noviciat, c'eſt-à-dire, dans la vue d'acheter le privilege de ne plus rien faire pendant le reſte de leur vie, qu'ils vont répandre leurs dogmes chez les nations voiſines : encore même tous leurs travaux apoſtoliques ſe réduiſent à aller au nombre de dix ou douze à leurs miſſions, armés de ſabres, & ſuivis de ſoldats : ils prêchent ou plutôt ils annoncent qu'ils ſont venus porter ou le ſalut à ceux qui ſe ſoumettront à leur

doctrine, ou la terreur & la mort à quiconque refuſera de recevoir leurs dogmes. A la ſuite de ce ſermon, les miſſionnaires font briller leurs armes, reçoivent la confeſſion de foi des auditeurs, ou les égorgent à l'inſtant, s'ils tardent à ſe convertir.

Enflammés, au contraire, d'un zele pur & vraiment reſpectable, les Européennes affrontent, ſans autres armes que la foi dont ils ſont animés, les dangers les plus affreux; ils parcourent l'univers, & vont aux extrêmités de la terre, chez les nations les plus ſauvages, répandre la lumiere de l'évangile, & ſceller de leur ſang les vérités qu'ils y ont annoncés. La barbarie des peuples dont ils vont adoucir les mœurs, la terreur des ſupplices, la mort même, rien n'arrête leur pieux enthouſiaſme; ils ne ſavent qu'inſtruire, édifier, convaincre, convertir & mourir.

Mais ſi les Européens ſont infiniment au deſſus des Orientaux par le véritable courage, & par cet eſprit éclairé de conquête ſpirituelle qui étend la doctrine comme les conquérans étendent les empires, il faut avouer auſſi qu'à leur tour les Orientaux ſont de beaucoup nos ſupérieurs dans l'obſervation pénible & fatigante de leurs pratiques religieuſes. A leur zele à n'en omettre aucune de ces pratiques accablantes par leur nombre, autant qu'elles ſont puériles, on diroit que rien ne leur plaît tant que les cérémonies même les plus ridicules & les obſervances extérieures les plus gênantes par leur fréquente répétition. Rien n'eſt comparable à la minutieuſe exactitude des Turcs dans l'uſage des ablutions, de la pierre, du jeûne & de l'accompliſſement littéral de la loi.

C'eſt une contradiction frappan-

te & très-inconcevable que l'accord ſingulier qu'il y a dans ces pays entre l'attachement du peuple aux cérémonies religieuſes, & la corruption totale de ſes mœurs. Les Grecs ſchiſmatiques, parvenus depuis près de ſix ſiecles à la plus exceſſive dépravation, conſervent cependant avec un zele fanatique & une fidélité plus que ſuperſtitieuſe, les canons de l'ancienne diſcipline, qui n'y a éprouvé aucune altération, malgré les révolutions, le changement des circonſtances de la légiſlation civile, & le changement bien plus conſidérable des mœurs. Chez ces Grecs ſi dévots & ſi corrompus, les pénitences religieuſes y ſont encore d'une telle rigueur, & les épreuves canoniques pour obtenir l'abſolution, d'une telle durée, que les infracteurs de la loi qui les ont encourues, ſont obligés d'acheter cette abſolution à prix d'argent, parce

que leur durée excéderoit le terme de la plus longue vie. Les Juifs modernes, tout au moins auſſi corrompus que les Grecs qu'on nomme ſchiſmatiques, ſont encore plus zélés obſervateurs de la loi, & des puérilités de leur tradition. Mais ces mêmes Juifs, ſi dévots extérieurement, ſe vendent mutuellement & achetent ſans ſcrupule toutes les choſes eccléſiaſtiques; ce ſont eux qui dans tout l'univers exercent la plus énorme uſure; ce ſont eux qui tiennent les douanes de l'Orient, où ils ſe livrent ſans retenue à l'eſprit de fraude & de mauvaiſe foi qui les caractériſe; ce ſont les Juifs encore qui enſeignent au reſte des nations, les principes menſongers de l'art de la cabale. Eſt-ce pour mieux tromper les peuples, que les Juifs affichent tant de zele? ou eſt-ce par ſtupidité qu'ils croient pouvoir allier des uſages ſi fort inalliables? Au reſte, ſi les Juifs pouvoient jamais ſe

réunir, ce ſeroit, ſans contredit, de tous les peuples, celui qui porteroit le proſélytiſme juſqu'au plus haut degré de fanatiſme & d'inhumanité : car ils n'ont rien perdu de leur antique caractere.

LIVRE VI.

Des Variations du génie National, de ſes Progrès & de ſa Décadence.

CHAPITRE PREMIER.

Du tems auquel il eſt poſſible de connoître le génie d'une Nation.

INCULTE depuis pluſieurs ſiecles, le ſol jadis le plus fertile, ne produira pendant les premieres années de ſon défrichement, que des moiſſons peu abondantes; & ce ne ſera point alors que l'on pourra juger de ſa fertilité future: il n'appartient qu'à l'induſtrie des labourreurs, au tems, à la culture de développer un jour ſes heureuſes qualités. Tous les hommes naiſſent foibles, mais la

vigueur de la jeuneſſe ſuccede à l'imbécillité de l'enfance, & ce n'eſt que l'orſqu'ils ſont parvenus au delà de leur adoleſcence, qu'il eſt poſſible d'évaluer la force de leur tempérament, & de connoître avec juſteſſe leur caractere & leurs talens. Les premiers traits qu'un Praxitelle, un Zeuxis, un Appelles jettoient comme au haſard ſur la toile, n'étoient que des lignes négligemment formées, ſans deſſin apparent; & il y auroit eu bien de l'ignorance ou bien de la folie à juger d'après ces informes eſquiſes de la ſublimité de ces artiſtes immortels. Dans les productions de la nature, comme dans les ouvrages de l'art, il eſt un tems marqué pour leur perfection; il eſt un terme fixe auquel ſeul il eſt eſſentiel de s'arrêter, ſi l'on deſire de ſaiſir leur véritable caractere; terme en deçà ou au delà duquel on ne pourra qu'entrevoir tout au plus quelques trompeuſes apparences,

apparences, l'ombre, & jamais le corps.

Les nations, ainſi que les individus éprouvent néceſſairement les mêmes viciſſitudes & les mêmes alternatives d'imbécillité, de foibleſſe, de force, de vigueur : elles ont leur enfance, leur jeuneſſe, leur âge mûr, leur vieilleſſe, & les langueurs de la caducité. Chacune d'elles a ſon caractere, ſon génie : mais ce n'eſt qu'à l'époque fixée par le cours naturel de l'accroiſſement des choſes que ce génie ſe déploie, & que ce caractere ſe montre ſans nuage. Tout l'art conſiſte donc à la démêler cette époque, à la fixer, à la ſaiſir ; & il faut avouer qu'il eſt très-peu d'obſervateurs, fort peu de philoſophes, & preſque point d'hiſtoriens qui y ſoient parvenus. Trop prévenus dans leurs jugemens, trop prompts dans leurs déciſions, & incapables d'obſerver, les uns ont pris les mouvemens tumul-

tueux, & les loix incertaines d'un peuple qui ſe forme, pour les marques infaillibles & les preuves inconteſtables de l'eſſentielle inconſtance de ſon caractere, & de l'extrême & turbulente vivacité de ſon génie. Plus mal-adroits encore dans leurs obſervations, les autres ont cherché ce caractere dominant & ce génie national dans l'impuiſſance des efforts, dans la fauſſe ſécurité, dans ces cruelles & funeſtes alternatives de confiance & de conſternation, d'épuiſement & de force, de longue léthargie & de momens d'activité; ſignes trop aſſurés, infaillibles avant-coureurs de l'inévitable ruine d'une nation qui cherche vainement à ſe cacher à elle-même les horreurs de ſa décadence. Quelques-uns, rhéteurs éloquens, mais toujours loin du vrai, toujours faux, toujours bizarres dans leur maniere de ſentir & de voir, ont prétendu entendre les cris de la li-

berté dans le bruit effrayant des fers que ſecouent, dans les triſtes contrées de l'orient, des eſclaves enchaînés au trône de leurs oppreſſeurs. Quelques autres plus dangereux encore par le plus dépravé des goûts, par l'amour du paradoxe, & ſur-tout par leur art à étendre les progrès de la contagion dont ils ſont infectés, ont cru voir, ou du moins ont voulu perſuader qu'ils voyoient diſtinctement l'autel de la liberté à côté de la contrainte du deſpotiſme; &, afin de prouver cette abſurde aſſertion, ils ont donné le nom de ligue généreuſe d'un peuple fier & libre, qui connoît & défend ſes droits, à ces attroupemens ſéditieux, à ces complots féroces, à cette brutale ivreſſe des Janniſſaires révoltés, qui animés par la fureur, & prenant tout à coup les armes, bouleverſent l'Etat, non pour défendre la patrie & délivrer les citoyens du joug qui

les opprime, mais pour changer de maître, & faire ſuccéder à un prince barbare, un tyran inflexible. Ceux-ci jugent de la bonne ou de la vicieuſe conſtitution d'un gouvernement qui a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles, par quelques faits particuliers, par quelques événemens paſſagers, par quelques circonſtances iſolées; ceux-là, dans la vue de fixer le génie d'un peuple, détachent de l'enſemble de ſes vaſtes annales, quelques mois de calme ou quelques jours d'efferveſcence; & c'eſt d'après le petit nombre de faits qui ſe ſont paſſés dans ces courts intervalles de trouble ou de tranquillité, qu'ils prétendent apprécier & définir ſon caractere national.

Ainſi, l'erreur & l'impoſture, l'ignorance & le préjugé, ont guidé tour-à-tour la plupart des auteurs qui ſe ſont exercés ſur ce ſujet: ils ſe ſont preſque tous trompés, & cha-

cun d'eux prenant ſes folles conjectures pour de lumineuſes recherches, & ſes propres erreurs pour les plus rares découvertes, s'eſt flatté d'arriver à la vérité, préciſément par la route qui l'en éloignoit le plus. De-là, cette étonnante variété de portraits des mêmes nations, ſoit de l'antiquité, ſoit encore exiſtantes ; de-là, cette étrange & très-inconcevable diſſemblance entre les définitions du caractere du même peuple, données par divers écrivains.

L'orgueil, ont dit bien des hiſtoriens, l'orgueil & l'amour forcené de l'indépendance, caractériſoient les Romains ; & le trône de leurs Rois fut le premier ſacrifice qu'ils firent à la liberté. Cette haine implacable des Romains pour la royauté, me paroît peu conſtatée ; les faits ſemblent du moins prouver que cette nation que l'on nous peint ſi fiere, ſi jalouſe de ſon indépen-

dance, adoptoit très-facilement toutes les loix, toutes les formes de gouvernement, qu'en divers tems, des citoyens ambitieux jugerent à propos de lui donner.

Il eſt vrai que Rome ſoulevée briſa le ſceptre de Tarquin, & jura de ne plus obéir à des Rois : mais qui ne voit que cette révolution fut beaucoup moins préparée par la fierté romaine que par la foibleſſe de Tarquin ? Qui ne voit qu'avec plus de puiſſance, de fermeté, de force, ce ſouverain eût vu ſes dociles ſujets baiſſer la tête ſous le joug & ramper à ſes pieds. Et en effet, les vices de Tarquin étoient-ils plus puniſſables que les noirceurs, les crimes, les fureurs de Sylla ? L'outrage fait à Lucrece étoit il plus révoltant que le maſſacre ordonné de ſang froid par Céſar, Antoine & Lépide ; & la mort d'une femme qui ſe tua pour ſe punir de s'être laiſſé violer, offenſoit-elle plus

la liberté romaine que la féroce tyrannie, les attentats & les proſcriptions du triumvirat ?

Dans quel tems cette nation ſi libre & tant énorgueillie de ſon indépendance, oppoſa-t-elle une invincible réſiſtance aux citoyens aſſez ambitieux pour lui donner une légiſlation nouvelle, aſſez puiſſans pour faire adopter leurs projets, & aſſez redoutés pour inſpirer de la terreur à la patrie qu'ils vouloient opprimer ? Il eſt donc faux que les Romains aient formé, comme l'ont aſſuré la plupart des auteurs, & ſur-tout leurs hiſtoriens, un peuple conſtamment libre ; ils ne l'ont été que par intervalles, & tous ces intervalles réunis ne forment point, depuis la fondation de Rome juſqu'au dernier inſtant de la ruine de l'Empire, dix années d'indépendance ; car ce ſeroit beaucoup & plus même que n'en ont eu tous les peuples enſemble. Quoi

qu'il en ſoit, cette nation ſe crut ſi peu libre ſous ſes Rois, qu'elle ne trouva point d'autre moyen de réprimer leur pouvoir trop abſolu, que de renverſer le trône : mais fut-elle plus libre ſous la domination républicaine ? Au contraire, il me ſemble qu'elle fut plus aſſervie : ces conſuls, tyrans paſſagers, d'autant plus redoutables, qu'ils voyoient chaque jour s'avancer le dernier terme de leur autorité, n'étoient-ils pas infiniment plus deſpotiques que les Rois, eux qui, précédés de licteurs armés de verges & de haches, diſpoſoient à leur gré de la liberté, de la vie de leurs concitoyens. Ces ordres ſanguinaires invariablement ſuivis de la plus prompte exécution, *lictor colliga manus, expedi virgas, plecte ſecuri*, étoient-ils donc les gages de l'indépendance & les douces expreſſions de la liberté ? Ces dictateurs farouches, revêtus d'une puiſſance ſi fort illimitée,

mitée, & dont ils abuſerent tant de fois, & toujours avec tant de barbarie, peuvent-ils être regardés comme les magiſtrats ſuprêmes d'un peuple fier, heureux & libre? Quelle étoit la nature de cette liberté qui parut ſi fort inſupportable à la nation entiere, qu'elle lui préféra la tyrannie même des Empereurs, ſous leſquels elle aima mieux ramper, que de reſter plus long-tems expoſée aux complots des mauvais citoyens, & aſſervie aux caprices & à l'iniquité d'une foule d'avides magiſtrats? Sont-ce là ces Romains que l'on nous peint ſi libres, & toujours prêts à ſe ſacrifier à l'amour de l'indépendance?

A quelles cauſes donc faut-il attribuer l'erreur des écrivains qui ont prétendu fixer le caractere & le génie des nations? Je l'ai dit, je le dirai encore; à des préjugés abſurdes, à l'impoſture, à l'ignorance d'une vérité démontrée par les mé-

priſes mêmes de preſque tous les hiſtoriens, qui ont fort mal-adroitement tiré des conſéquences générales de quelques faits particuliers, & qui, ne s'attachant qu'à quelques circonſtances peu importantes, iſolées, ſe ſont ôté à eux-mêmes la liberté de conſidérer les révolutions auxquelles ſeules ils devoient s'arrêter. Je ne le dirois point ſi je n'en étoit pas perſuadé ; le génie d'un peuple ne ſe montre à découvert, ſon caractere national ne ſe développe que dans un tems marqué, dans l'époque fixée, ainſi que je l'ai obſervé, par le cours naturel de l'accroiſſement des choſes. Mais comment le connoître ce tems ? comment le demêler de ceux qui le précedent, & des ſiecles qui lui ont ſuccédé ? De même que les hommes n'ont un caractere décidé qu'après que les années ont mûri leur raiſon, qu'après que l'expérience a éclairé leur ame, qu'après

être ſortis de la foibleſſe de l'enfance, enfin, après avoir lutté contre la fougue des deſirs & l'impétuoſité des paſſions ; de même, les nations ne développent leur génie & leur vrai caractere qu'après être parvenues à la ſtabilité de la conſtitution qui leur convient, & après avoir eſſayé, de révolution en révolution, les différentes formes de gouvernement. Cette comparaiſon paroîtra triviale peut-être, inexacte, ridicule ; elle ne l'eſt cependant pas, & les annales même des peuples, que j'ai parcourues, m'ont démontré la juſteſſe du principe que je cherche à établir

Bien des gens trouveront mon opinion abſurde, & je n'en ſerai point ſurpris ; mais au lieu de raſſembler, pour les convaincre, des preuves & des raiſonnemens dont la prolixité pourroit les fatiguer, je leur demanderai s'il n'eſt pas vrai que l'eſprit de ſociété caracté-

riſe les François ? S'ils ne peuvent ſe diſpenſer de répondre que le goût des agrémens & des douceurs de la ſociété diſtingue mes concitoyens, je les prierai de me dire s'il étoit poſſible de démêler ce fond du caractere national dans ces ſiecles de fer qui nous ont précédés, dans ces tems de trouble & d'orage, où la France agitée, ébranlée dans toutes ſes parties, comptoit autant de factieux que d'habitans, où les citoyens diviſés ſe livroient aux fureurs de leur haine mutuelle, où le peuple embraſé des feux du fanatiſme, ſervoit aveuglément l'ambition des grands, lorſqu'il croyoit n'obéir qu'à ſon zele pour la religion qu'il outrageoit par ſa féroce intolérance ? Qui eût pu le connoître, & qui eût pu l'appercevoir cet eſprit de ſociété, dans ces malheureux tems où les habitans des villes armés & opprimés, opprimoient à leur tour

l'ordre utile des laboureurs, &, contre leurs propres intérêts, portoient la déſolation & l'effroi dans les campagnes ; où la rage des duels répandoit des torrens de ſang ; où, fiers de la puiſſance qu'ils avoient uſurpée, & jaloux de conſerver des droits qui ne leur appartenoient pas, les ſeigneurs armés contre leurs vaſſaux, révoltés de leur tyrannie, où les uns contre les autres, entretenoient, dans le ſein de l'état une guerre perpétuelle, & ne ſuſpendoient le cours de leurs querelles homicides que pour ſe réunir contre le ſouverain ſous l'étendard de la rebellion ? Il exiſtoit pourtant alors chez les François cet eſprit de ſociété qui les diſtingue de nos jours ; mais le tems & les circonſtances ne lui permettoient point de ſe développer. Ainſi, dans une nuit obſcure, l'épaiſſeur des nuages dérobe à nos regards l'éclat de ces globes de feu

qui roulent dans l'eſpace, & qui, pour n'être point apperçus, n'en font pas moins leur courſe accoutumée & leurs révolutions.

Un écrivain qui, au ſein de ces troubles, eût peint le François ſous les traits d'un peuple ſauvage, farouche, inſociable, fait pour le deſpotiſme, & incapable d'obéir à de douces loix, ſe ſeroit trompé ſans doute, comme ſe tromperont inévitablement tous ceux qui entreprendront de parler des qualités morales & eſſentielles d'une nation, ſans attendre les révolutions qui tôt ou tard découvrent ces qualités eſſentielles, c'eſt-à-dire, le fond des eſprits, le caractere national : leurs tableaux ſeront infidelles, & les portraits qu'ils traceront ne ſeront que d'informes ébauches. Telles ſont la plupart des relations que des obſervateurs mal-inſtruits & très-peu philoſophes, ont publiées ſur les mœurs & le caractere des

nations du (1) Nord. C'eſt ainſi que l'on a ſur-tout parlé des Moſcovites, & que le préjugé les a peints juſqu'à l'avénément d'Alexiowits au trône, comme une foule mépriſable d'hommes lâches, ſans mœurs, ſans loix, ſans induſtrie, hors d'état d'être, dans aucun tems, policés, ni civiliſés. Depuis près de cinquante années, les Ruſſes ont prouvé la fauſſeté de ces relations, qui n'euſſent jamais paru, ſi leurs auteurs, moins prompts à décider d'après leurs préjugés & les trompeuſes apparences qui les avoient ſéduits, euſſent ſongé qu'il n'étoit pas poſſible que l'amour de la liberté & l'eſprit de conquête fuſſent totalement éteints dans le ſein des habitans actuels d'un climat qui fut jadis la patrie des conquérans de

(1) J'excepte, ſans balancer, le judicieux M. l'abbé Chappe d'Auteroche, qui a fait d'excellentes obſervations ſur les Ruſſes. Voy. ſon *Voyage en Siberie*, vol. in-4°.

Rome : ils euſſent pu, malgré l'apparente rudeſſe & la langueur des Moſcovites, le découvrir, l'appercevoir ce génie de la liberté à travers les nuages de la ſuperſtition, la barbarie des uſages & les fers de la ſervitude qui caractériſoient cette nation.

Toujours extrêmes dans leurs opinions, toujours outrés dans leurs jugemens, les hommes, même les plus éclairés, ne gardent aucune meſure dans les éloges qu'ils prodiguent, comme dans les accuſations qu'ils haſardent. Si de mauvais obſervateurs ont dénigré les Ruſſes, faute de les connoître, combien de nations, tout au moins auſſi peu connues, dont on ne ceſſe, depuis quelques années, de parler avec enthouſiaſme, & dont on fait les portraits les plus brillans, mais par malheur les moins conformes à la vérité ? Combien de peuples dont nos éloquens écrivains céle-

brent la grandeur, la ſageſſe, les mœurs, & ſur-tout les progrès dans les ſciences & les arts, quoique l'on ne puiſſe douter qu'à peine ces mêmes peuples commencent à connoître l'induſtrie ; quoique l'on ne puiſſe ignorer qu'ils ne ſont point encore entiérement ſortis des ténebres de l'ignorance.

Ce n'eſt ſeulement point un défaut, une erreur ; c'eſt une maladie, je dirai même une manie fort ancienne chez les auteurs, & de nos jours commune à preſque tous les écrivains, que cette vive & très-inconcevable admiration qu'ils ont pour les peuples nouveaux, & pour les peuples éloignés. Quelle pompe, quelle magnificence dans les éloges que l'on donne depuis quelques années aux Chinois & aux Américains ! Quels talens, quelles rares vertus ne leur donne-t-on pas ! & cependant ſur quoi ſont fondés ces éloges, & d'après quels mode-

les a-t-on peint ces tableaux ? Quelle connoiſſance a-t-on des mœurs & des uſages des anciens poſſeſſeurs du Mexique, tels qu'ils étoient avant l'injuſte & criminelle invaſion de Colomb ? Comment peut-on ſavoir quel eſt le caractere de leurs ſauvages deſcendans, qui ſe ſont retirés dans les bois les plus éloignés de leurs avides conquérans, ou qui ont été détruits ? Comment peut-on avoir des notions plus ſûres concernant les Chinois, qui n'ont ouvert les portes de leur Empire aux Européens que depuis environ deux ſiecles, & qui même depuis cinquante ans leur en ont interdit l'entrée, Canton ſeul excepté, Canton où l'on ne peut ſe procurer à cet égard aucune ſorte d'éclairciſſement, ſoit par la ſévérité des précautions que prennent les Chinois de ne rien dévoiler aux étrangers, ſoit à cauſe de l'extrême difficulté qu'il y a à entendre & à

parler la langue de ce peuple? Quelque inſurmontables que paroiſſent, & que ſoient en effet ces obſtacles, ils n'ont point arrêté nos voyageurs qui, à la vérité, n'ont fait aucune découverte, mais qui n'ont pas laiſſé pour cela de publier des relations très-ſingulieres ſur les mœurs, la légiſlation & le génie des Chinois : à peine ils ont pu pénétrer ſur les terres de cet Empire, & ils ont parlé de ce peuple avec l'admiration la plus outrée, la plus extravagante. Les Chinois ne ſont guere dans l'uſage de voyager ; mais ſi par haſard quelque-uns d'entr'eux ſont venus en Europe, & que nous ayons fait ſur eux la même impreſſion que chez eux ils ont faite ſur nos obſervateurs, quelles monſtrueuſes & fauſſes relations ont-ils des nations Européennes, de leurs mœurs, de leur génie ! Si cela eſt, il faut avouer que les peuples ont des notions fort ſingulieres les uns des autres.

J'entends perpétuellement citer le beau ſiecle d'Athenes, le beau ſiecle d'Auguſte; & il eſt vrai que dans ces tems ſi mémorables, ſi vantés, la Grece & Rome produiſirent une foule de grands hommes, de poëtes ſublimes, d'illuſtres orateurs, de célebres héros, d'artiſtes immortels : mais enfin, ces grands hommes, euſſent-ils eu plus de génie encore, ne formoient point eux ſeuls le caractere de leur nation; & c'eſt par eux ſeuls néanmoins, d'après l'éclat de leur gloire, & la beauté de leurs ouvrages, que l'on eſt dans l'uſage de juger du caractere de leurs concitoyens, & du génie national du peuple qu'ils ont illuſtré. Cet uſage ſeroit une inſoutenable erreur, quand même tous les habitans d'une nation s'éleveroient à un égal degré de gloire, de talens & de célébrité; enſorte que tous les citoyens d'Athenes ou de Rome euſſent-ils égalé Périclès,

Démoſthene, Platon, Virgile, Cicéron, Horace, &c. on ne ſe tromperoit pas moins ſi l'on croyoit pouvoir juger des Romains ou des Grecs par l'éclat d'un ſiecle auſſi brillant.

En effet, long-tems avant Auguſte, ainſi que pluſieurs ſiecles avant Périclès, le caractere de ces deux nations exiſtoit quoiqu'inconnu, captif, ou, ſi l'on veut, enchaîné par des circonſtances peu favorables, & qui ne lui permettoient point de ſe montrer à découvert. Dès l'aurore de ces ſiecles, des circonſtances oppoſées lui laiſſerent la liberté de ſe développer, & il parut dans toute ſa plendeur : mais enfin, s'il n'y eût point exiſté, en vain les tems euſſent été mille fois plus heureux, il n'auroit pu paroître: car ſi le génie national qui ſe développa dans ces beaux jours, n'y eut point été renfermé, il n'eſt ni encouragemens, ni efforts, ni moyens qui euſſent pu l'y faire dé-

voiler. Je n'irai point chercher les preuves de cette opinion dans la nuit de l'antiquité, ni dans les régions les plus éloignées de nous : l'exemple que préſente l'Angleterre me ſuffit. On ſait quel eſt le goût des habitans éclairés de la Grande-Bretagne pour la peinture & la ſculpture ; on ſait avec quels ſoins, avec quelles dépenſes ils s'empreſſent de raſſembler les chefs-d'œuvre les plus ſublimes de ces deux arts ; & cependant quels peintres, même médiocres, quels célebres ſculpteurs a produit l'Angleterre ? Quels ſont ſes Michel-Ange, ſes Le Moine, ſes Raphael, ſes Bachelier & ſes Pigal ?

Je dirai donc que, pour fixer le génie d'une nation pour les arts & pour l'induſtrie, c'eſt ſans contredit à l'époque de ſon beau ſiecle qu'il eſt non-ſeulement raiſonnable, mais eſſentiel de s'arrêter, parce qu'alors toutes les circonſtances

ſont favorables, & ſe réuniſſent pour exciter & créer même l'induſtrie ; parce qu'alors les eſprits embraſés de la gloire de la patrie, prennent l'eſſor, & s'élevent juſques au plus haut degré d'induſtrie & de goût où ils ſoient capables d'aller. Mais je n'aurai garde d'appliquer cette regle à la connoiſſance du caractere national, ou des qualités morales, parce qu'à mon avis, l'application ſeroit très-fauſſe, & ne pourroit qu'entraîner dans l'erreur.

Il eſt poſſible de contraindre les mœurs d'une nation, & de l'obliger même de ſe couvrir du maſque de la vertu ; mais il n'eſt pas poſſible de l'obliger à déployer un génie qu'elle n'a pas. Je conçois qu'un ſouverain auſtere peut gouverner, par des loix rigoureuſes, un peuple efféminé, & que loin de paroître voluptueuſe, cette nation, quoiqu'entraînée par le goût du plaiſir,

prendra toutes les apparences de la ſageſſe, de la ſobriété. Je conçois encore qu'un Prince conquérant pourra inſpirer à un peuple ami de la paix, le deſir des combats & l'ambition de la victoire; parce que pour opérer ces changemens, il ne faut qu'une révolution heureuſe, des voiſins foibles & timides, des ennemis ou malheureux, ou affoiblis par des défaites; mais je ſoutiens que cette gloire ne ſera que momentanée, & que jamais cette nation voluptueuſe ne deviendra ſobre par caractere, ni le génie de ce peuple pacifique, conquérant & dévaſtateur.

Ces beaux ſiecles, ces brillantes époques, ces tems de proſpérité furent preſque toujours l'écueil de l'hiſtoire & celui de la philoſophie des hiſtoriens. En effet, ces tems de gloire étoit communément féconds en poëtes, en orateurs, en hiſtoriens; il eſt bien difficile quand

cette

cette période s'eſt écoulée, de démêler la vérité à travers les éloges outrés prodigués à cette nation par l'éloquence & la poéſie ; il eſt bien difficile de découvrir la vérité dans ces inſcriptions faſtueuſes & ces monumens élevés par l'orgueil, & plus difficile encore de juger d'elle par les ſatyres de ſes ennemis. Nous ne connoiſſons guere les Carthaginois que d'après ce qu'en ont écrit les hiſtoriens de Rome, & il eſt plus que vraiſemblable que nous n'avons de cette république aucune idée qui ne ſoit inexacte, ou peut-être entiérement fauſſe.

Si la Grece n'eût pas eu ſes beaux jours, le génie de ſes peuples nous ſeroit tout auſſi peu connu que celui des Carthaginois ; mais la Grece eut deux ſiecles de gloire, & pendant cet intervalle, le caractere de ſes peuples nous paroît aſſez conſtamment uniforme : il en eſt à peu

près de même de toutes les anciennes nations. Cyrus fut ſans contredit un Roi très-éclairé ; mais, malgré ſes efforts, il ne put fixer les vertus, ni les ſciences chez les Perſes. L'Egypte fut voluptueuſe, & elle perſévera dans ce goût prédominant ; elle parvint à captiver par ſon amour même pour la volupté, le génie féroce des Arabes & de Sarraſins, ſes vainqueurs. Auſſi le génie des Egyptiens eſt-il plus fortement décidé, & par cela même, bien plus facile à fixer que celui de la plupart des autres nations.

CHAPITRE II.

Difficulté de parvenir à la connoissance du caractere de quelques nations. Contradiction frappante entre les diverses qualités de ce caractere.

ON le dit, on l'assure, & j'aime à le penser; la science est enfin parvenue à son plus haut degré de perfection & de lumiere. On sait tout, on explique tout. Depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'Hyssope des vallées, toutes les productions de la nature sont connues, définies, analysées, & il n'existe point dans les trois vastes regnes de la nature de genre, de classe, ni d'espece, il n'existe pas même d'individu qui ait pu se dérober aux regards des observateurs, aux pro-

fondes recherches des phyſiciens ; aux découvertes des naturaliſtes ; enſorte qu'il eſt très-vraiſemblable qu'il n'y auroit aucune différence entre la raiſon humaine & les pures intelligences, ſi les progrès de la morale euſſent été auſſi rapides que ceux de la phyſique. Mais malheureuſement la morale eſt de toutes les connoiſſances celle que l'on a cultivée avec le plus d'ardeur, & le moins de ſuccès : en dépit des ſavans qui ſe ſont ſuccédés depuis l'origine des choſes juſqu'à nos jours, elle eſt reſtée dans ſa premiere enfance, & il n'eſt guere poſſible d'eſpérer qu'elle acquiert jamais aucun degré de certitude. Comme être phyſique, l'homme eſt connu autant qu'il pouvoit l'être, de même que le reſte des animaux : mais comme être raiſonnable, ou du moins qui ſe flatte d'avoir de la raiſon, l'homme fut dans tous les âges, & ſera juſqu'à la fin

des tems le phénomene le plus obſcur, le plus embarraſſant & le plus épineux ; ou, pour parler avec plus de vérité, l'homme ſera toujours pour l'homme une inexplicable énigme. Connoître un ſeul individu de toute autre eſpece animale, c'eſt connoître l'eſpece entiere, parce qu'ils ſe reſſemblent tous, & parce qu'ils ſont tous agités par les mêmes paſſions, qui ſe développent en eux juſques au même point d'intenſité ; de maniere que l'ours, le taureau, le tigre, le chien, &c. d'Europe, n'ont dans l'inſtinct qui leur eſt propre, aucune nuance qui les différencie du chien, du tigre, de l'ours & du taureau qui vivent dans la Chine. Mais il n'eſt point d'individu qui reſſemble moins à un homme qu'un homme ; ils ſont tous différens les uns des autres ; chacun d'eux a des qualités qui lui ſont particulieres, chacun d'eux a des paſſions modi-

fiées d'une différente maniere ; & c'eſt de cette diverſité infinie de nuances que réſulte l'étonnante multiplicité de caracteres, tous diſſemblables, & qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, de chaque membre de la grande famille humaine, un être iſolé qui ne tient qu'à lui ſeul, & qui ne reſſemble, quant à ſes qualités morales, à aucun autre de ſon eſpece. Je dirai plus, d'un jour à l'autre chaque homme differe de lui-même, non quant au fond de ſon caractere qui demeure immuable, mais quant à ſes nuances qui, variant à l'infini, font du même être autant d'êtres divers, qu'il s'écoule d'inſtans dans ſa durée. Triſte, enjoué, timide, audacieux, foible, fort, ingénieux, borné, ſage, inſenſé, ferme, puſillanime, judicieux, inconſéquent, entraîné tour-à-tour par le torrent du vice & le zele de la vertu, comment pourroit-il ſe démêler lui-mê-

me, ſe fixer, ſe connoître à travers cette rapidité de tranſitions qui lui font ſucceſſivement adopter, & ſouvent dans les mêmes inſtans, mille formes différentes, qui ne ſemblent avoir entr'elles aucune ſorte d'analogie ?

Or, ſi tant de difficultés, ſi tant d'épais nuages empêchent l'homme de s'obſerver avec juſteſſe ; s'il ne peut point s'aſſurer de parvenir à une connoiſſance exacte de ſes ſemblables, à combien plus forte raiſon doit-on déſeſpérer de connoître le génie des peuples, à travers les contradictions apparentes qui le cachent à nos regards obſervateurs ? Car enfin, le caractere national, qu'eſt-il en derniere analyſe, que le réſultat des qualités prédominantes du plus grand nombre des particuliers ? Et cependant quelques écrivains, fort prompts à décider, ont prétendu qu'il n'étoit rien de ſi facile que de fixer le ca-

ractere d'une nation, & cela, ont-ils dit, parce que ce caractere eſt communément marqué d'une maniere ſi frappante, qu'il faudroit vouloir abſolument le méconnoître pour ne pas le ſaiſir. Cette opinion me paroît peu fondée, & l'obſervation ſur laquelle on l'appuie on ne peut pas plus mal-adroite. Tout ce qu'il eût été poſſible de dire à cet égard de moins évidemment faux, c'eſt qu'il y a des nations dont il eſt moins difficile de connoître le caractere, parce que les paſſions des citoyens plus fortes, plus marquées, ſont par cela même plus conſtantes; elles paroiſſent ſans contrainte, & ſe montrent à découvert. Ce ne ſont point des nuances légeres & fugitives, ce ſont des couleurs décidées, tranchantes, outrées même, ſi l'on veut, mais qui frappent dès la premiere vue. On ne peut, à la vérité, citer que fort peu de nations de ce genre, & je ne connois

connois en Europe que le caractere Anglois qui paroît tel qu'il eſt, ſombre, fier & décidé, ſans nuances, ſans variations, ſans nulle ſorte d'obſcurité. J'avoue que ce caractere paroît dur & outré, pour peu qu'on le compare avec celui de toute autre nation ; mais c'eſt préciſément cet excès qui fait qu'on le remarque d'autant plus aiſément : c'eſt préciſément auſſi parce qu'il eſt fortement deſſiné, que les Anglois trouvent inſipides les mœurs qui ne reſſemblent point à celles qui les caractériſent. Accoutumés aux perſonnages qui agiſſent ſur leur théatre, ils trouvent, & relativement à eux, ils ont raiſon ; ils trouvent, dis-je, trop foibles les caracteres de Moliere, tandis que nous reprochons à cet auteur d'avoir outré quelquefois un peu trop ſes caracteres. Un Roi malheureux qui ſe plaint avec dignité de l'injuſtice du ſort, nous arrache des larmes ;

ce même perſonnage ſur le théatre Anglois exciteroit le mépris des ſpectateurs. Pour les toucher, il faut qu'il ſe roule ſur la pouſſiere, qu'il vomiſſe contre le ciel les plus horribles imprécations, & contre les hommes, les plus violentes injures. Un amant jaloux & dédaigné qui ſoupire, qui va même juſques à répandre des larmes, nous touche & nous intéreſſe. Pour émouvoir l'Anglois, il faudroit que ce même amant, ou ſe perçât le ſein de déſeſpoir, ou que rencontrant ſa maîtreſſe, il l'outrageât par excès de tendreſſe, ou que l'entraînant de force derriere la couliſſe, il laiſſât deviner au ſpectateur qu'il y va aſſouvir ſa paſſion brutale.

L'Italien & le François ſont infiniment plus difficiles à connoître ; le François même a échappé juſqu'à préſent aux obſervations des étrangers, parce que ſon caractere varié de mille nuances, ne laiſſe

ni la liberté, ni le moment de ſaiſir avec juſteſſe, le fond de ſon génie national.

Parmi les peuples éloignés, je ne connois guere que le Chinois dont le caractere ſoit infiniment plus difficile à ſaiſir que celui de la nation Françoiſe. Ce n'eſt pas que d'après les relations abſurdes des Miſſionnaires & des Voyageurs, bien des écrivains n'aient entrepris de le tracer ; mais ils n'ont publié que des portraits de fantaiſie qui ne font pas beaucoup d'honneur à la juſteſſe de l'imagination des peintres qui ont eſquiſſé ces tableaux. Et en effet, comment a-t-on pu ſe flatter que quelques notions ſuperficielles, quelques faits iſolés, quelques coutumes mal connues ſuffiroient pour ſaiſir ſans erreur le génie de cette nation, célebre par l'excellence de ſes loix, & la puérilité de ſes uſages, ſuperſtitieuſe & philoſophe, ſimple & vraiment

reſpectable dans ſa morale, bizarre, outrée & inintelligible dans ſa métaphyſique ; modérée dans l'adminiſtration de la juſtice, fourbe, perfide & très-ſouvent cruelle dans ſes procédés particuliers ; vigilante, ſage & ingénieuſe dans le détail de la police, ſouverainement injuſte, trompeuſe & uſuriere dans le commerce & les affaires. Or, comment, d'après ces qualités, ſi directement oppoſées, comment d'après ces contradictions qu'on ne peut ſe diſſimuler, s'eſt-on flatté de parvenir à la connoiſſance du caractere national des Chinois, qui d'ailleurs n'ont point ceſſé de prendre tant de ſoins, tant de précautions pour ſe dérober aux obſervations des étrangers ? Ainſi, de tout ce que l'on a écrit concernant les Chinois, il n'y a de vrai que quelques faits, quelques récits de révolutions : à l'égard du peuple lui-même, il nous eſt tout auſſi in-

connu que celui des terres auſtrales.

Les Japonois ſont aux peuples Aſiatiques, ce que les Anglois ſont relativement aux nations Européennes; leur caractere marqué & décidé comme leur légiſlatſon, leurs coutumes & leurs uſages, eſt facile à ſaiſir: ce que j'en ai dit dans les livres précédens, me diſpenſe de m'arrêter à eux. Je n'ajouterai rien non plus à ce que j'ai déja dit des Indiens: ils ſont tels aujourd'hui qu'ils étoient il y a quatre mille ans, & alors ils étoient connus. On aſſure que les Chinois ſont auſſi, de nos jours, tels qu'ils étoient il y a quarante ſiecles: mais alors, comme dans tous les autres tems, on n'a pu les connoître. Les Indiens, dont je viens de parler, portent l'amour de l'ordre juſques dans les plus petits détails. Ils ſe ſont toujours diſtingués par cette régularité, comme le climat ſe diſtingue de tous ceux du reſte du globe par

la ſucceſſion réguliere, & jamais intervertie des ſaiſons. Il n'y a guere que les Suédois qui contraſtent de la maniere la plus marquée avec leur température ; on diroit qu'ils ſe ſont ſinguliérement attachés à échapper à l'âpreté des mœurs & du génie du reſte des peuples du Nord ; ils aiment la ſociété ; ils en connoiſſent les douceurs, & ils ſavent en faire l'agrément.

Je croyois que ces réflexions me conduiroient à quelque découverte ; mais j'avoue de bonne foi que j'étois dans l'erreur ; j'avoue que je m'étois inutilement flatté de trouver un moyen de découvrir le fond des eſprits : ce fond qui conſtitue le caractere national, reſte, quelques efforts que l'on faſſe, toujours couvert d'un voile qu'on ne peut ſoulever ; obſcurité d'autant plus inquiétante, que c'eſt à l'inſtant même qu'on penſe qu'elle va s'éclaircir, qu'on la voit s'épaiſſir.

Mais c'eſt, je penſe, avoir travaillé utilement, que de s'être convaincu que dans le caractere d'une nation, comme dans celui d'un ſeul homme, il y a des oppoſitions apparentes que l'on ne peut concilier, & que dans l'impuiſſance de découvrir le nœud, qui vraiſemblablement exiſte & lie ces diverſes nuances, il faut ſavoir ſe contenter de ſimples approximations, ou, ſi l'on veut, ſe payer de conjectures. Si nos yeux ſont trop foibles pour ſupporter l'éclat de la vérité, contentons nous des lueurs de la vraiſemblance.

Je reviens à des nations qu'il nous importe beaucoup plus de connoître. Rien ne reſſemble moins aux anciens maîtres de la terre, aux anciens habitans de l'Italie, que les Italiens modernes; cependant j'apperçois cela de commun entr'eux, que la gravité qui formoit ſous le conſuls le caractere des

Romains, paroît encore de nos jours, former le caractere des peuples Italiens. Cette qualité paroît d'une maniere très-frappante dans l'adminiſtration des affaires du gouvernement, dans les mœurs extérieures des Italiens, & juſques dans les aſſemblées de la jeuneſſe. A Rome, les enfans ſont ſérieux ; ils ont des graces ; mais ces graces ſont ſéveres ; on ne les voit jamais ſe livrer à cette joie folâtre, à ces vivacités, à ces jeux légers & bruyants, par-tout ailleurs ordinaires à l'enfance. En Italie, les plus brillantes compagnies, les cercles des gens de qualité, les ſociétés même des bourgeois qui s'aſſemblent pour converſer, pour jouer ou pour danſer, n'ont rien qui reſſemble à ces rapides mouvemens, à ce ton bruyant & léger, à ces éclats de ſaillie qui regnent dans nos aſſemblées.

Les Romains ne ſont point tran-

quilles ; ils ſont triſtes, mélancoliques par tempérament, & cette mélancolie de caractere s'étend ſur tous leurs traits, ſe peint dans leurs regards, & ſiege ſur leur front ; auſſi ſe commet-il dans Rome & dans ſon territoire, plus de meurtres en un jour ; auſſi l'aſſaſſinat fait-il périr plus de victimes dans les états du Pape, qu'il n'en périt dans le même eſpace de tems, & par le même genre de crime en une année entiere, dans le reſte de l'Italie.

Je ne ſais ſi c'eſt pour flatter l'amour-propre des habitans de Rome, que les Italiens leur trouvent beaucoup de reſſemblance avec les anciens habitans de cette capitale : mais je ſais qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître en eux, les ſombres qualités qui caractériſerent les Romains ſous les loix de la république. On diroit qu'ils ont leur génie ; ils ſont triſtes comme eux,

ſombres, ſérieux & ſanguinaires. Mais il eſt des circonſtances où l'on chercheroit en vain les traces de ce caractere, qui s'adoucit, s'égaie, s'embellit aux ſons de la muſique; il diſparoît auſſi ſous les graces légeres, & les ſéduiſantes couleurs de la poéſie. L'Italien paroît renoncer à ſa gravité, dépoſer ſa mélancolie devant l'illuſion de l'allégorie; l'appareil faſtueux de l'hyperbole, le jeu convulſif & forcé des pantomimes & des acteurs comiques.

Les habitans de ces belles contrées offrent encore dans leur caractere, des contradictions qui, je l'avoue, me paroiſſent fort inconciliables. La nation eſt ſérieuſe, grave, ſévere, & ſa langue eſt légere, vive, riante, délicate. Les poëtes Italiens outrent tout, chargent leurs deſcriptions, ne conçoivent que des images dont on ne trouve nulle part les modeles, tandis que leurs peintres & leurs ſculp-

teurs reſtent ſcrupuleuſement attachés à la belle nature, qu'ils rendent avec une préciſion, une exactitude, une force, une énergie dont les artiſtes étrangers ont à peine l'idée. L'Italien eſt ſobre, tempérant; & toutefois il eſt jaloux juſqu'au délire, vindicatif juſqu'à la cruauté, ſérieux juſqu'à la plus noire miſanthropie. Ce même Italien, quand les circonſtances l'exigent, diſſimule ſes paſſions avec une adreſſe infinie, paroît être exactement l'oppoſé de ce qu'il eſt, ſe transforme en un inſtant, & prend avec la plus étonnante facilité, toute ſorte de caracteres.

Ce ſont là les principales contradictions qui rendent le génie de la nation Italienne très-difficile à ſaiſir; mais beaucoup moins pourtant que le caractere des peuples de la Grece, & de quelques nations orientales. C'eſt là qu'on chercheroit en vain à faire des obſerva-

tions ; c'eſt là qu'on étudieroit fort inutilement le caractere national, on ne feroit aucune découverte ; & que découvrir en effet chez des nations où tout paroît ſe contredire, & où réellement on n'apperçoit que des contradictions ; où tout paroît dans une mobilité perpétuelle, la forme du gouvernement, comme le génie du peuple ?

CHAPITRE III.

Des Cauſes Phyſiques & Morales de la dégénération du Génie national. Des changemens ſenſibles arrivés dans le climat d'Italie, & de l'état actuel des Peuples qui l'habitent.

TOUT change, tout s'altere; les mœurs, les loix, les hommes, la nature elle-même, ou du moins toutes ſes productions ſont eſſentiellement aſſujetties à des variations, à des viciſſitudes & à des dégénérations qui ſuppoſent une mobilité perpétuelle & toujours agiſſante ſur tout ce qui exiſte dans l'univers. Cette cauſe active & puiſſante eſt le grand phénomene, le phénomene univerſel auquel ſe lient, & d'où découlent tous les faits particuliers. A ce principe, &

non à d'autre, doivent être rapportés ces changemens ſenſibles qui s'operent dans les climats, comme ce n'eſt auſſi qu'à ces mêmes changemens qu'il eſt exact & raiſonnable d'attribuer les viciſſitudes qu'éprouvent les qualités morales des hommes & les altérations encore plus marquées des caracteres nationaux. Il n'eſt perſonne qui n'éprouve combien l'impreſſion de l'air influe ſur les ſens, & de ceux-ci, ſur ſa maniere de ſentir, de penſer & d'agir. L'expérience avoit depuis long-tems démontré l'évidence de cette obſervation, que la philoſophie & la raiſon n'oſoient encore en garantir la vérité : mais enfin, ſa juſteſſe eſt depuis quelques années, généralement reconnue ; & s'il reſte encore quelque trace d'erreur, quelque reſte de préjugé ſur cet objet, c'eſt dans l'application trop étendue que l'on a prétendu donner à ce principe. Ja-

dis on ne vouloit ſuppoſer aucune influence au phyſique du climat, & maintenant on donne tout à la température ; tant il eſt vrai que les hommes, toujours outrés dans leurs opinions, ne connoiſſent que les extrêmes, & ne ſavent jamais, dans leurs ſyſtêmes comme dans leurs penchans, s'arrêter au véritable point, à ce milieu tant recommandé par les ſages, & dont on s'écarte ſans ceſſe.

Mais ſans fixer ici les véritables bornes de l'influence de la température ſur les mœurs & le caractere, je penſe qu'il ſuffit d'obſerver qu'il eſt inconteſtable que les habitans actuels de telle ou de telle autre région, ne reſſemblent en aucune maniere aux peuples qui l'ont habitée il y a quinze ou vingt ſiecles. Parcourez toutes les contrées, & obſervez tous les peuples, comparez-les avec les nations qui les ont précédés dans les mêmes pays,

& vous trouverez par-tout la même diſſemblance. Je ne citerai pour exemple que les Italiens, & je ne penſe pas qu'aucun de mes lecteurs trouve en eux aucune trace des antiques Romains. La différence eſt très-marquée, & il me ſemble que la cauſe à laquelle je crois devoir la rapporter, eſt tout auſſi frappante : car pour peu que je conſulte les faits hiſtoriques & les récits des auteurs de l'ancienne Rome, je ſuis forcé de convenir que le climat a éprouvé depuis ſeize ou dix-ſept cens ans, de très-grandes révolutions, des changemens eſſentiels. Combien d'années & de ſiecles ne ſe ſont-ils pas écoulés depuis que les Italiens n'éprouvent plus ces longs & rigoureux hivers dont nous liſons les deſcriptions dans les anciens poëtes & dans les hiſtoriens de Rome leurs contemporains ? Si le climat de l'ancienne Italie eût reſſemblé au climat de l'Italie moderne,

ne, ſes auteurs, les poëtes ſur-tout, ſe fuſſent vraiſemblablement empreſſés de célébrer ſes douceurs & ſes avantages; au lieu que s'ils vouloient parler d'un pays agréable, embelli par la nature, expoſé aux douces influences d'un climat tempéré, ils décrivoient les charmes de la riante Andalouſie, connue alors ſous le nom de *Bétique*; ils parloient des délices des contrées de la Grece, ou de la fertilité du territoire de Capoue & du ſol de Sicile. La température eſt donc changée en Italie; & il n'eſt pas poſſible qu'elle n'ait éprouvé des altérations. Ces nombreux aqueducs qu'il y avoit à Rome, dans toute ſon étendue ont été bouchés, des mines d'alun, d'arſenic & de ſoufre, ont percé de toutes parts, les marais d'Oſtie, &c. ne ſont plus deſſéchés, & leurs croupiſſantes eaux portent l'infection & l'épidémie dans tous les environs; enfin, des

volcans deſtructeurs ont fait, preſque journellement, pendant deux ou trois ſiecles, des éruptions affreuſes, & cauſé d'irréparables déſordres.

L'action du climat ſur l'eſprit eſt auſſi ſenſible, & je la crois auſſi évidemment démontrée que l'action du feu ſur le corps. On tenteroit envain de nier l'influence de la température ; on ſeroit obligé de la reconnoître par ſa propre expérience, quand même elle ne ſeroit pas auſſi fortement atteſtée qu'elle l'eſt par les hiſtoriens, les phyſiciens & les médecins, oppoſés preſque toujours les uns aux autres dans leurs opinions, mais d'accord entr'eux ſur ce point. Au reſte, je conviens que dans l'exemple particulier de l'Italie moderne, il eſt fort difficile d'indiquer avec évidence le rapport des changemens phyſiques & moraux qui ſe ſont faits dans ce pays, avec les va-

riations que le climat a ſucceſſivement éprouvées : mais je ne penſe point que cette difficulté doive m'arrêter, ni me donner des doutes ſur la certitude de la cauſe que je viens d'indiquer ; parce que je crois qu'en philoſophie c'eſt une abſurdité d'abandonner un principe bien conſtaté, parce qu'il eſt des objections qu'il eſt très-difficile de diſcuter & de réſoudre.

Pourquoi, me dira-t-on peut-être, recourir à cette cauſe inconnue, ou du moins dont l'action paroît ſi incertaine, lorſque des cauſes plus prochaines, plus ſenſibles, plus frappantes, indiquent d'une maniere ſi marquée les changemens que vous prétendez s'être faits dans le caractere des Italiens ? Pourquoi ne voulez-vous pas voir que c'eſt le deſpotiſme théocratique, que ce ſont également les langueurs de la domination eccléſiaſtique qui ont énervé ce peuple,

jadis ſi fier, ſi généreux, maintenant oiſif, efféminé, ſans ambition, preſque ſans induſtrie, triſtement occupé à parcourir des galleries de peinture, réveillé de ſa léthargie par la pompe des ſpectacles, par le faſte impoſant des cérémonies, des décorations, de la muſique & des illuminations qui l'attirent dans les égliſes? Pourquoi ne pas attribuer encore ces changemens au funeſte établiſſement du tribunal de l'inquiſition ; à cette formidable inquiſition, ſi fatale à la liberté, ſi fatale au génie, & qui ſeule étoit capable d'abattre & d'enchaîner l'activité de l'ame & la chaleur de l'imagination ?

Je conviens, répondrai-je, que rien n'étoit plus propre à produire ces changemens que la domination eccléſiaſtique telle qu'elle eſt en Italie, & l'horrible établiſſement du Saint Office. Mais que l'on convienne auſſi que cette nation n'a pu

ſe ſoumettre à la forme d'un tel gouvernement, & qu'elle n'a pu ſouffrir l'établiſſement de ce tribunal deſpotique, qu'elle n'y ait été déterminée par une cauſe plus éloignée. Que l'on convienne encore qu'il a fallu qu'il ſe ſoit fait un changement bien conſidérable dans le climat, pour qu'une telle domination & un ſemblable tribunal aient pu s'établir. Ainſi donc, quelques efforts que l'on faſſe, on ne peut ſe diſpenſer d'appercevoir dans les ſources purement phyſiques les cauſes de ces effets dont on ne peut placer l'origine nulle autre part, & qui ne peuvent s'expliquer par aucune autre cauſe. L'efferveſcence, la chaleur, ſouvent très-peu reglée de l'imagination, le génie de la muſique, le goût de l'hyperbole & de l'allégorie qui caractériſent les habitans des pays chauds, dominent ſinguliérement dans la littérature italienne. L'agilité du corps

& la ſoupleſſe de l'eſprit ſont ſi particulieres aux Italiens, que ce ſont eux, dit-on, qui les premiers ont infecté les cours Européennes de flatteurs & de pantomimes. Ces reproches ſont fondés ſur des faits qu'il ſeroit inutile de conteſter ; & ces faits étant prouvés, il n'y auroit, ce me ſemble, ni raiſon, ni philoſophie à vouloir expliquer cette effervescence d'imagination, ce goût pour la muſique & l'hyperbole, cette ſoupleſſe de corps & d'eſprit par des cauſes morales. Ce ſont des défauts, des vices, ou, ſi l'on veut, des qualités particulieres aux Italiens ; or, ces qualités ſe rapportent eſſentiellement au caractere, qui ne peut être lui-même rapporté qu'au climat.

Ainſi donc je regarde comme une vérité démontrée, que la nouvelle température de ces contrées a renouvellé les eſprits, & qu'elle ſeule a pu produire cette différence

extrême qu'on remarque entre les habitans de l'ancienne Rome & les Romains modernes. Il s'eſt fait dans ce même pays un changement encore plus ſenſible, & auquel il me ſemble qu'on n'a point fait aſſez d'attention. En effet, les révolutions qui ſe ſont paſſées en Italie, relativement au caractere national, depuis le tems d'Auguſte juſques vers les premieres années du XVIIIe. ſiecle, ſont beaucoup moins conſidérables, que le changement qui s'eſt opéré depuis le commencement de ce ſiecle juſqu'à ce jour. Les Italiens n'ont pu ſe le diſſimuler à eux-mêmes, & contraints de l'avouer, ils ont regardé cette révolution comme une éclipſe du génie national, ainſi que leurs auteurs s'expriment. Cette éclipſe eſt preſque totale; car il faut convenir qu'en Italie, la ſculpture, l'architecture & la peinture ſont preſqu'entiérement tombées depuis environ cin-

quante ans : la poéſie même & l'éloquence y ont éprouvé, à peu de choſe près, la même dégénération. Or, cette décadence doit, je penſe, être rapportée aux cauſes morales, qui ont dépendu elles-mêmes de l'action des cauſes phyſiques, comme je viens de l'obſerver. Les faits rendront cette réflexion encore plus intelligible. Il eſt conſtant que l'Italie n'eſt plus dans ſes beaux jours : il eſt conſtant encore que ; quoique ſa domination ſoit à peu près la même dans les contrées qu'elle s'eſt aſſujetties, l'autorité de la cour de Rome eſt néanmoins fort affoiblie, conſidérablement déchue en Italie & reſtrainte par-tout ailleurs. Florence ne fait plus reſpecter ſes loix républicaines, elle eſt réduite en province : Veniſe, ſans avoir vu ſes frontieres reſſerrées, a perdu ſon ancien éclat, & peut-être eſt-elle déſormais condamnée à une perpétuelle

pétuelle neutralité. Expoſé à des invaſions continuelles, Milan, qui pouvoit à peine contenir dans ſes murs ſes nombreux citoyens, a éprouvé depuis le commencement de ce ſiecle une diminution du tiers au moins de ſes habitans. Il ne reſte donc plus dans l'Italie entiere que Naples, où ſe conſerve encore le génie de la muſique; & ſi le goût de la peinture ſe renouvelle encore dans ces pays, qu'elle a enrichis de tant de chefs-d'œuvre, ce ne ſera qu'à Parme que s'opérera cette révolution heureuſe; à Parme qui conſerve la collection la plus nombreuſe, la mieux choiſie & la plus précieuſe des tableaux des plus grands maîtres.

Que l'on compare cet état de langueur & d'aſſoupiſſement avec l'éclat brillant de l'Italie dans les derniers ſiecles, lors même qu'elle paroiſſoit opprimée par les armes de Charles-Quint & de François I.

Quels tems furent jamais plus féconds en grands princes, en pontifes illuſtres, en grands hommes dans tous les genres ! C'étoit alors que vivoient pour la gloire des arts, les Farneſes, les Médicis, les Sixtes, les Urbains, ces génies ſublimes dont la mémoire ne périra jamais. C'étoit alors que les Eſpagnols & les religieux miſſionnaires, enrichis des tréſors de l'Inde, venoient en Italie dépoſer leur opulence, & conſtruire des monumens durables, de magnifiques édifices. Dans ces beaux jours les eſprits éclairés étoient encore effrayés des ténebres de l'ignorance & de la barbarie qui venoient d'être diſſipées ; ils ſe livroient avec ardeur à l'étude des ſciences & à la culture des arts : alors la découverte des monumens antiques étoit récente, & chacun s'empreſſoit de fouiller dans cette mine que l'on croyoit inépuiſable. On voyoit avec étonne-

ment, on jouiſſoit avec tranſport de ces précieux reſtes de l'antiquité. Les beaux arts éclairoient les artiſtes, & le goût qu'ils inſpirerent aux habitans de Rome paſſa de proche en proche à tous les peuples d'Italie : il ſe ſeroit communiqué au reſte de l'Europe, ſi les nations n'euſſent été en proie à l'eſprit de vertige, de ſuperſtition, de haine & de fanatiſme qui y exerçoit ſes fureurs. Stupidement occupées de guerres & de diſputes de religion, la France & l'Allemagne s'épuiſoient & ſe dévaſtoient pour des mots qu'on n'entendoit pas, pour des opinions purement ſcholaſtiques, & les arts y étoient méconnus, y étoient avilis. On n'y connoiſſoit plus qu'une profeſſion, celle de théologien; tout le monde l'étoit, & tandis que dans ces gouvernemens les citoyens les plus induſtrieux & les plus éclairés ne s'occupoient que du ſoin de répan-

dre de nouvelles questions, ou du soin plus barbare encore d'accréditer, par le meurtre & les proscriptions, les opinions bizarres de quelques énergumenes, les Italiens paisibles possédoient toutes les richesses de l'antiquité, en connoissoient le prix, & apprenoient à en égaler, ou même à en éclipser les beautés. Mais à présent que l'Italie s'est dépouillée du plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, soit anciens, soit modernes; à présent que ses plus beaux monumens ont été transportés dans les contrées étrangeres; à présent qu'on rougit, en France, en Allemagne & dans le reste de l'Europe, des anciennes disputes, & que l'on ne paroît s'y occuper que du soin de porter les sciences & les arts à leur plus haut degré de perfection; il n'est pas étonnant que relativement à la sculpture, à la peinture & à l'architecture, en un mot, que relativement à toutes

les connoiſſances humaines, la théologie ſcholaſtique exceptée, l'Italie ſoit de nos jours ce que furent, il y a deux ou trois ſiecles, la France & l'Allemagne comparées à l'Italie.

CHAPITRE IV.

Des progrès de la vertu & des Arts dans les ſiecles divers, & chez les différentes Nations.

LEs vices, les vertus, l'ignorance, l'induſtrie, la groſſiéreté des mœurs, l'ingénuité des eſprits, tout eſt compenſé ſur la terre : un ſiecle de lumiere eſt communément précédé ou ſuivi d'un ſiecle de ténebres, & pour une nation polie par les arts, ſavante, induſtrieuſe, il eſt une foule de peuples qui végétent dans l'ignorance & dans la

barbarie : ceux-ci parviennent-ils enfin à s'éclairer ? A mesure qu'ils font des progrès, les nations savantes perdent de leur goût pour les arts, & chez elles les connoissances utiles ou agréables déclinent & finissent par revenir à peu de chose près, au même état d'ignorance où elles croupirent jadis.

Comme il n'y a dans l'univers qu'une masse déterminée de matiere qui ne peut ni s'accroître, ni diminuer ; ne pourroit-on pas dire qu'il y a parmi les hommes une mesure fixe, décidément invariable de génie, d'esprit, de raison, d'industrie, de vices, de vertus, en un mot, de qualités morales ? Si cette opinion est fausse, elle est du moins bien séduisante, pour peu que l'on consulte la vérité de l'histoire qui semble en constater merveilleusement la justesse. Et en effet, si l'industrie, la science, le vice, la vertu, la raison, &c. pou-

voient être dans leur totalité ſuſceptibles d'accroiſſement ou de décroiſſement, pourquoi dans aucun tems la terre entiere & tous les peuples qui l'habitent n'ont-ils pas été éclairés par le flambeau des arts? Pourquoi n'y a-t-il eu aucune époque où les nations aient été en même-tems ſavantes ou induſtrieuſes, également vertueuſes, ou également corrompues, raiſonnables, ingénieuſes? Seroit-il donc abſurde de répondre que c'eſt parce que la maſſe d'induſtrie, de ſcience, de raiſon, de vertu, n'eſt pas aſſez conſidérable pour pouvoir s'étendre en même-tems, à un égal degré, dans toutes les contrées? Mais quelque intéreſſante que puiſſe être cette queſtion, elle m'éloigne trop de mon ſujet: dans ce chapitre, je me ſuis propoſé d'examiner & de déterminer, autant qu'il me ſera poſſible, quels ont été chez tous les peuples connus les progrès de

la raiſon & ceux de la vertu dans tous les ſiecles écoulés.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen, ou du moins je n'en ai connu qu'un, de parvenir à la connoiſſance de ces progrès qui, bien conſidérés, ſont moins rapides & moins éblouiſſans qu'on ne le penſe. Dans la vue de les ſuivre avec quelque certitude, j'ai cru devoir remonter au premier âge de la terre; j'en ai conſidéré les habitans, tels qu'ils furent alors, & je les ai diviſés en deux claſſes fort oppoſées l'une à l'autre. Dans la premiere, je n'ai vu que des nations ſimples & vertueuſes, & dans l'autre des peuples aſſaſſins & brigands. J'ai obſervé enſuite, d'après la dépoſition unanime des hiſtoriens de l'antiquité la plus reculée & des auteurs les plus dignes de foi leurs contemporains, que les nations policées ont porté le reſpect pour les parens, pour les vieillards, pour les traditions populaires, pour

les philoſophes, les inventeurs des arts, & ſur-tout pour les prêtres, à un degré de vénération qui tenoit preſque du culte. Les peuples, au contraire, qui n'avoient point été policés, étoient groſſiers, barbares, dévaſtateurs & cruels par inſtinct; ils n'étoient compoſés que de brigands, de ſcélérats, voleurs ſur terre, & corſaires ſur mer. Dans les régions habitées par ces cruelles nations, les chemins étoient ſi peu ſûrs, les voyages ſi périlleux, & la navigation ſi dangereuſe par les vaiſſeaux des corſaires qui couvroient les mers, que les héros de ces tems malheureux faiſoient conſiſter leur gloire à mettre en fuite ou à maſſacrer les brigands, & qu'ils croyoient avoir rendu le ſervice le plus eſſentiel aux peuples lorſqu'à force de courſes, de valeur & d'exploits, ils étoient parvenus à procurer aux voyageurs la ſûreté des routes publiques & la liberté des

mers. On n'avoit dans ces ſiecles d'ignorance & de barbarie aucune notion du droit des gens, & le droit de la nature qui n'étoit autre choſe que le droit du plus fort ſur le plus foible étoit rigoureuſement obſervé, ſoit dans les guerres de nation à nation, ſoit dans les querelles de citoyen à citoyen; & ce droit homicide étoit l'intariſſable ſource des plus affreuſes cruautés.

Les poëtes & les ſophiſtes ont été dans le conſtant uſage de célébrer les avantages & les douceurs de ces tems reculés : leurs deſcriptions ſont agréables, leurs fictions ſont ingénieuſes ; mais quel homme, pour peu qu'il veuille conſulter ſon cœur & ſa raiſon, quel homme après avoir conſidéré les vertus & les vices, l'innocence & les crimes, la ſimplicité des mœurs & la groſſiéreté barbare des uſages & des coutumes de cet âge ſi vanté qu'on nomme encore l'âge d'or, voudroit

le voir renaître ? Eſt-il quelqu'un d'aſſez ſtupidement ennemi de ſoi-même qui deſire d'avoir vécu alors ? Ce beau ſiecle d'innocence, ou plutôt de barbarie, fut à peine écoulé, que les peuples rougirent de leur groſſiéreté : ils s'efforcerent de ſortir des ténebres de l'ignorance, & renonçant à leur antique rudeſſe, ils connurent & reſpecterent les droits & les liens de la ſociété : leur naiſſante induſtrie créa les arts qui, graces au génie des Egyptiens & des Babyloniens firent bientôt de rapides progrès. Mais à peine les principes des ſciences furent établis; à peine l'induſtrie Egyptienne & Babylonienne eut élevé les premiers monumens qui euſſent décoré la terre, que les mœurs de ces deux nations ſe corrompirent, & à meſure qu'elles dégénérerent de leur ancienne vertu, la Grece s'éclaira ; le flambeau des arts l'embellit, & le génie de ſes peuples éclipſa, par

ſes brillantes productions, tout ce qu'on racontoit de l'induſtrie égyptienne. Plus vifs & plus ſublimes dans leur eſſor que ne l'avoient été leurs modeles, & franchiſſant avec rapidité la diſtance preſque infinie qui ſépare le berceau des ſciences de leur perfection, les Grecs ajouterent aux élémens informes, imparfaits qu'ils avoient reçus de l'Aſie, l'art immortel d'écrire, la ſcience philoſophique, l'élégance des beaux arts, & ce qui vaut incomparablement beaucoup plus que l'art d'écrire & la philoſophie, les fondemens ſacrés & inébranlables de la liberté, la forme heureuſe & ſublime du gouvernement démocratique. A leur tour les Grecs ceſſerent d'être ſages & vertueux; mais à quelque degré de corruption que leurs mœurs fuſſent parvenues, le goût des arts, l'amour des ſciences ne diſcontinuerent point de fleurir parmi eux: ils furent, quoique dé-

pravés, les maîtres & les inſtructeurs des Romains qui donnerent aux leçons de leurs inſtituteurs, un ton de majeſté que jamais ces derniers n'euſſent pu leur donner. J'ai dit ailleurs dans cet ouvrage (1), que les Grecs furent les premiers qui poſerent les fondemens du droit public ; mais je crois avoir obſervé dans ce même chapitre, que ce furent dans la ſuite les Romains qui développerent les grands principes & les conſéquences utiles de cette ſcience protectrice des trônes & des peuples. Cette progreſſion me paroît très-naturelle : car il n'étoit pas poſſible que ſous le vaſte empire des Romains, inſtruits des intérêts de toutes les nations, il n'étoit, dis-je, pas poſſible que le droit public manquât d'acquérir toute la certitude & la perfection dont cette ſcience eſt ſuſceptible.

Si, d'un côté, les grands empi-

(1) Tome II, Liv. III, Chap. VII.

res allarment les nations, il est constant de l'autre, qu'il n'appartient qu'à eux de protéger les droits des peuples, & d'étendre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le génie de l'humanité. Il est vrai que la terre gémit très-long tems sous le joug des Romains ; mais il est encore plus vrai qu'ils éclairoient les peuples, & qu'ils leurs inspiroient des idées de grandeur & d'élévation, lors même qu'ils les faisoient trembler sous leur pouvoir presque arbitraire. Il s'est écoulé bien des siecles depuis la décadence entiere de l'empire, il s'en écoulera beaucoup encore, que les hommes se sentiront du noble orgueil & de l'antique majesté des Romains. Les faits prouveront mieux la vérité de cette observation, que ne pourroient le faire les plus longs raisonnemens. Or, les faits me démontrent que lors même que le luxe eut énervé les Romains & corrom-

pu leurs mœurs, ils inſpirerent l'amour de la vertu à pluſieurs nations : les faits prouvent que c'étoit préciſément dans le tems de leur dépravation que les Romains porterent dans les Gaules & l'Eſpagne l'amour des lettres & le goût des beaux arts. Ils rampoient lâchement aux pieds de leurs Céſars, ces Romains jadis ſi fiers, ſi vertueux, ſi jaloux de leur liberté, lors qu'indignés des vices, de l'affreuſe tyrannie & des débordemens des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre, ils réduiſirent l'Egypte en province de l'Empire, & briſerent les fers qui accabloient les habitans de cette ancienne monarchie. Accablée, outragée, abattue ſous cette ſuite de tyrans ſanguinaires, parricides, fainéans, diſſolus, la Syrie ne fut heureuſe que lorſque Rome l'eut conquiſe. Ce fut encore ainſi qu'énervée par la molleſſe, & livrée aux plus honteux excès de la dé-

pravation, l'Aſie mineure, en paſſant ſous la puiſſance romaine, évita les malheurs dont elle étoit menacée, & que lui préparoit la corruption extrême de ſes habitans.

Rome ſeule exceptée, la terre preſqu'entiere étoit livrée à la férocité des tyrans qui l'opprimoient, tous les peuples gémiſſoient ſous le joug du deſpotiſme, & l'ordre vicieux des ſucceſſions offroit journellement de nouvelles ſcenes d'horreurs : les nations orientales, de tous les tems vouées par leur lâcheté naturelle à l'obéiſſance aveugle, à la ſervile ſoumiſſion, s'empreſſerent de recevoir les loix des Romains, & elles ſe crurent libres dans leur nouvelle ſervitude. Agitées, déchirées par des guerres inteſtines, la plupart des puiſſances ne ſe conſervoient plus que par la protection des Romains, par les ambaſſadeurs qu'elles entretenoient à Rome, & par la magnificence des

des préſens qu'elles verſoient dan le ſénat. Ainſi, par leur avidité même & par leur corruption, les Romains dégénérés ramenerent ſur la terre la vertu que la dépravation univerſelle paroiſſoit en avoir bannie : leurs victoires & leurs conquêtes aſſurerent auſſi le bonheur des peuples conquis.

Les Grecs eux-mêmes, incomparablement plus dépravés que les Romains, avoient beſoin d'être conquis par ceux-ci, lorſqu'ils ſubirent le ſort du reſte des nations : car il n'eſt pas douteux que ſi, pour le malheur des peuples, les Grecs vaincus ne ſe fuſſent point fixés chez leurs vainqueurs, ils euſſent corrompu toutes les nations, accoutumés comme ils l'étoient à paſſer de contrée en contrée, & à parcourir ſucceſſivement toutes les régions. On ſait, & je crois l'avoir obſervé ailleurs, combien leurs agréables & funeſtes talens affoi-

blirent dans Rome l'amour de la vertu. On ſait avec quel art ils gagnerent la confiance des Romains, dont ils furent en même-tems les inſtructeurs, les paraſites, les flatteurs, les amis, les corrupteurs & les eſclaves. On ſait que le goût des Romains pour ces Grecs ſi dangereux fut tel, qu'il n'étoit point à Rome de citoyen diſtingué par ſon rang ou ſes richeſſes qui ne voulût avoir à ſa table un poëte, ou tout au moins un philoſophe épicurien. Il n'étoit guere poſſible qu'environnés de tant de corrupteurs, les Romains puſſent conſerver leurs antiques vertus : auſſi ne tarderent-ils point à ſe dépraver, & bientôt ils allerent juſqu'aux derniers degrés de la corruption : mais alors les nations jadis barbares s'étoient éclairées, enſorte que cette révolution ne fut funeſte qu'aux Romains qui s'affoiblirent, s'énerverent, ſe perdirent, à meſure que d'autres na-

tions s'éleverent & firent reſpecter leur puiſſance. Il eſt vrai que barbares encore, ces nations détruiſirent les monumens élevés par les arts, mépriſerent les artiſtes, perſécuterent les ſavans, & ſubſtituerent à l'urbanité des Romains des uſages abſurdes, des coutumes bizarres : mais ce que les Romains n'avoient pu, ou du moins ce qu'ils avoient dédaigné de faire, fut l'ouvrage de ces peuples ignorans & dévaſtateurs qui, après avoir porté la terreur, le feu & la flamme dans toutes les parties de l'Europe, rétablirent en tous lieux la liberté qui n'exiſtoit plus nulle part, & dont les Européens n'avoient pas même d'idée depuis l'uſurpation des Céſars dont la puiſſance illimitée & l'Empire étendu ne pouvoient ſe conſerver que par la ſervitude univerſelle des nations, par la force & la violence du gouvernement abſolu. Je dis que ces peuples barba-

res, vainqueurs de Rome, & conquérans de l'Europe, rendirent aux nations conquises la liberté dont à peine elles se souvenoient d'avoir jadis connu les avantages : car il est incontestable que le fond de la liberté, qui n'est autre chose que le domaine ou l'entiere disposition de sa propre personne, fut pleinement accordé aux vaincus ; & ce bienfait inattendu dédommageoit bien, ce me semble, les nations subjuguées & délivrées du joug des Césars, de la perte des sciences & des arts, de la destruction des monumens & des chefs-d'œuvre de l'industrie des artistes, à moins que l'on ne pense qu'il est plus avantageux à une nation d'être esclave & savante, que d'être ignorante, mais libre.

Quelque funeste néanmoins qu'ait été aux Romains la puissance impériale, on ne peut se dissimuler que des avantages réels compensèrent

en quelque ſorte, les vices & les maux irréparables qu'avoit produits cette nouvelle forme de gouvernement, ſi l'on peut toutefois ſuppoſer qu'il y ait des avantages qui ſoient capables de ſuppléer à la privation totale de la liberté. L'éloquence, il eſt vrai, fut corrompue, & l'on vit preſque en même-tems s'évanouir les dernieres étincelles de la poéſie; mais à meſure que ces deux brillantes connoiſſances s'altererent, on vit s'élever & fleurir l'architecture, la muſique, la ſculpture, la danſe, la gravure, & ces beaux arts furent portés à leur perfection. Dans le tems de la république, il eſt inconteſtable que les Romains reſpecterent la vertu; mais, farouche & ſanguinaire, cette vertu n'étoit en eux qu'un fanatiſme violent, & quelquefois atroce. Ce ne fut que long-tems après l'établiſſement de l'empire, & vers les premieres années du ſecond ſiecle des

empereurs, que la philoſophie fut connue, cultivée & floriſſante à Rome. Des orateurs célebres n'illuſtrerent plus la tribune aux harangues, elle étoit renverſée, ainſi que les autels de la liberté; mais la belle latinité n'étoit point anéantie comme bien des gens le penſent, d'après quelques auteurs mal inſtruits qui l'ont fauſſement prétendu. Les médecins & les juriſconſultes conſervoient l'ancien langage des Romains, auſſi pur, auſſi énergique qu'il l'avoit été jadis du tems de Cicéron, de Tacite, de Tite-Live. Ce n'eſt point dans les orateurs, c'eſt moins encore dans les poëtes de ces ſiecles qu'il faut la chercher, cette belle latinité; il n'y avoit alors aucune trace d'éloquence, aucune ombre de poéſie chez les Romains; mais il ſuffit de lire la formation du corps du droit, & la compilation des loix raſſemblées par ordre de Juſtinien, dans les circonſtances les

plus orageuses, & lors de la désolation de l'empire, il suffit, dis-je, de jetter les yeux sur cet immense ouvrage, chef-d'œuvre de sagesse, pour se convaincre de la conservation de la pure latinité.

CHAPITRE V.

Des pertes & des avantages que notre siecle a éprouvés relativement à la Philosophie & aux vertus Sociales.

LEs arts sont de nos jours plus connus qu'ils ne le furent dans le siecle dernier; il y a aussi plus de littérateurs, un plus grand nombre de savans; mais ce que l'industrie, les sciences & les belles-lettres ont acquis en étendue, il est évident qu'elles l'ont perdu en vigueur, en éclat, en intensité: car, pour peu que nous soyons justes, nous con-

viendrons de bonne foi, que de nos jours le nombre de grands hommes eſt infiniment petit, comparé à celui des grands hommes qui illuſtrerent le dernier ſiecle. Cette révolution n'eſt rien moins qu'extraordinaire, & l'on a vu dans tous les tems de ces éclipſes de génie inattendues autant qu'inexplicables. Toutefois, ne nous plaignons pas d'une privation qui paroît compenſée par de grands avantages : car il eſt évident que l'eſprit & la raiſon ſe ſont ornés, enrichis, élevés en proportion du trop ſenſible décroiſſement du génie. Tout conſiſte donc à ſavoir ſi les étincelles de l'eſprit & le flambeau de la raiſon équivalent au feu du génie. C'eſt là, ſans contredit, une grande queſtion ; elle eſt très-épineuſe ; mais ſi j'avois à la traiter, je penſe que j'aurois peu de peine à indiquer les progrès de la philoſophie : je crois qu'il me ſeroit également

lement facile de montrer les accroissemens de la physique & de toutes les sciences qui ont l'expérience pour guide & pour appui : j'observerois ensuite, & je ne craindrois point d'être démenti par les faits, que la philosophie s'est étendue à toutes les branches de la littérature, & qu'elle a également gagné tous les ordres de la nation. Je serois, à la vérité, forcé de convenir de la perte dans tous les genres que les beaux arts ont faite ; je serois obligé d'avouer qu'il ne paroît plus, ou du moins qu'il ne paroît que très-rarement de ces chefs-d'œuvre, de ces sublimes productions qui immortalisèrent nos prédécesseurs ; mais je dirois aussi que pendant que les esprits se sont familiarisés avec ces modeles admirables, la philosophie & l'esprit d'observation ont fait les plus heureux & les plus rapides progrès.

Ce seroit être injuste, ce seroit

ne connoître ni ſon ſiecle, ni ſes contemporains, que de nier ou de méconnoître cette révolution marquée qui s'eſt faite dans les eſprits: car qui ne voit l'extrême différence de nous à nos prédéceſſeurs? La raiſon a pris la place de la pédanterie & de l'eſprit diſſertateur : en France, vers le milieu du dernier ſiecle, c'eſt-à-dire, dans l'aurore du goût, quelques perſonnes ſeulement s'étoient arrogé le droit de prononcer, de décider ſur toutes ſortes de queſtions : alors, dans les ouvrages de pur amuſement, la vraiſemblance, & ſouvent même l'invraiſemblable tenoit lieu de vérité ; maintenant, juſques dans les romans les plus frivoles, on exige, ſinon l'auſtere vérité, du moins la plus exacte vraiſemblance. On ne ſavoit que diſſerter dans le ſiecle dernier ; la diſcuſſion & l'analyſe ont pris la place de ces froides & fatigantes diſſertations : mais par

malheur, ces deux méthodes excellentes en elles-mêmes, ont été mal-adroitement adaptées à des genres qui ne ſouffrent ni la lenteur de l'analyſe, ni la ſévérité de la diſcuſſion.

L'ancienne école a perdu, du moins en partie, ſon pédantiſme & ſon autorité. Depuis environ cinquante ans, l'éloquence de la chaire & celle du barreau, en un mot, tous les genres auſteres ont été embellis, enrichis par des productions qui me paroiſſent éclipſer celles des orateurs mêmes les plus célebres de l'antiquité chrétienne. Je ne parlerai point ici des découvertes immortelles de l'illuſtre Newton; ces ſublimes découvertes donnent aux tems modernes, trop de ſupériorité ſur toutes celles des anciens; je me contenterai d'obſerver les progrès de la métaphyſique, de cette ſcience ſi profondément ignorée autrefois, & de nos jours ſi floriſſante;

trop cultivée peut-être : car ce n'eſt ſeulement pas un ridicule, c'eſt une abſurdité plus dangereuſe qu'on ne penſe, de vouloir juger du ſentiment d'après les regles, ſouvent fort incertaines de la métaphyſique. Il eſt affligeant de le dire, mais enfin, il n'eſt que trop vrai que c'eſt de nos jours qu'on a vu cette folle manie, digne de la pédanterie de l'ancienne ſcholaſtique, s'accréditer, énerver, deſſécher les talens agréables, affoiblir, dépraver le goût, & corrompre l'art d'écrire.

Ces vices ſont frappants, & quelque nuiſibles qu'ils ſoient, ils prennent chaque jour une plus forte conſiſtance : mais auſſi nous aurions, ſans ces abus, trop d'avantage ſur nos prédéceſſeurs : car, à ces défauts près, il eſt conſtant que notre âge l'emporte de beaucoup ſur les ſiecles paſſés. On avoit, ſans contredit, beaucoup d'érudition dans le ſiecle dernier ; mais on n'a-

voit d'autre ambition que celle de paroître ſavant ; il y a peut-être tout autant de ſcience maintenant, mais elle eſt infiniment mieux dirigée. On étudioit beaucoup alors ; nous ſommes tout auſſi inſtruits, plus éclairés, & nos études moins profondes, moins aſſidues, ont l'utilité pour but : elles ſont dégagées de ces vaines & pénibles recherches que nous avons laiſſées aux Allemands, &, à l'exemple des anciens Romains, nous nous ſommes accoutumés à diriger nos connoiſſans vers la morale & la conduite des affaires. Cet extérieur grave & burleſque, cette contenance affectée & ce ton de pédanterie qui caractériſoient les ſavans & les gens de robe, ont diſparu, graces au ridicule que nos poëtes comiques ont eu l'art de verſer ſur eux. Enfin, s'il eſt inconteſtable que les beaux arts ont perdu à quelques égards, il eſt prouvé qu'ils ont gagné à quel-

ques autres; je ne citerai pour exemple, que la musique Italienne qui, malgré les préjugés, le mauvais goût & les préventions, a été adoptée chez tous les peuples de l'Europe.

Il est un avantage qui, seul, nous dédommage des pertes & des révolutions que nous avons éprouvées dans les divers objets que je viens de considérer. Cet avantage si flatteur, si précieux, est la vertu; la vertu, dis-je, qui, malgré les stupides & vaines déclamations de quelques écrivains, est plus aimée, mieux connue, plus respectée de nos jours qu'elle ne l'a été dans aucun tems. Je sais que bien des gens pensent différemment; mais je sais aussi qu'ils se trompent, & pour les convaincre eux-mêmes de leur erreur, je me contenterois de leur demander s'il n'est pas vrai que le goût des bienséances & l'aménité des mœurs ont gagné tous les ordres de citoyens?

je leur demanderois s'il n'eſt pas vrai qu'autrefois il y avoit une eſpece de juriſprudence complette du faux honneur rigoureuſement obſervée, & ſoumiſe aux brutales déciſions des braves qui jugoient ſouverainement, & qui toujours contre le cri de leur conſcience, ſe croyoient obligés d'attenter à la vie de leurs concitoyens, ſuivant l'eſprit atroce & les loix ſanguinaires du farouche point d'honneur ? Si l'on eſt forcé de convenir que cette fureur des combats ſinguliers s'eſt rallentie, s'eſt même preſque éteinte juſques dans la jeuneſſe jadis ſi turbulente, & qui à la moindre apparence d'inſulte ou de dédain, ſe croyoit obligée de mépriſer en même-tems l'ordre, la diſcipline, la ſubordination, les loix du ſouverain & la voix de l'humanité ; pourra-t-on méconnoître dans ces heureux changemens, les effets naturels de l'eſprit philoſophique ; de ce même

esprit qui d'ailleurs est si nuisible au progrès des beaux arts & des plus brillantes parties de la littérature ?

Mais ces observations sont insuffisantes encore, parce qu'elles ne portent que sur des objets isolés. Il n'est que deux moyens de connoître sans erreur, si ce siecle l'emporte sur les siecles passés. L'un est de s'attacher à une seule nation, & de la comparer avec elle-même dans ses différens âges ; mais alors, le résultat sera que cette nation, tantôt éclairée & tantôt ignorante, aura eu des tems de ténebres & des tems de lumiere ; que son génie s'élevant, dans certaines époques, jusqu'au plus haut degré du sublime, soit dans les arts, soit à l'égard des sciences utiles & de la vertu, sera retombée, en d'autres tems, dans les langueurs du mauvais goût & les excès de la corruption. Si, plus étendu dans mes vues j'embrasse, dans mes observations tous les peu-

ples & tous les âges, je vois distinctement que les beaux arts, la science, les vertus n'ont fait, depuis la formation des premieres sociétés, que passer de contrée en contrée; ensorte que dans tous les tems il a existé sur la terre, la même quantité de bien & de mal, de vice & de vertu, d'esprit & d'ignorance; & que cette masse toujours égale, n'a fait que circuler chez les diverses nations, comme il est vraisemblable qu'elle y circulera jusqu'à la fin des tems, à moins que quelque altération inattendue dans la physique, dont l'influence est si sensible sur le moral, n'opere sur ces qualités, une révolution qui changera l'ordre des choses.

CHAPITRE VI.

Quelle eſt celle d'entre les Nations anciennes & modernes, dont le Caractere heureux & le Génie ſoutenu méritent la préférence ?

LORS qu'agité par ſes remords, accablé de triſteſſe, honteux, coupable & condamné, le pere commun des hommes eut ſubi la fatale ſentence qui le banniſſoit pour jamais des beaux jardins d'Eden, l'Eternel, dit Milton, déſarmé par la force du repentir & par les larmes du proſcrit, lui envoya de la voûte éthérée, un meſſager céleſte qui, étendant ſur les yeux de la gémiſſante Eve, les pavots du ſommeil, tranſporta ſon imprudent époux ſur la cime d'une haute montagne. Là, le divin miniſtre des

volontés suprêmes faisant tomber le voile qui cachoit à des regards mortels, les choses invisibles, intervertit l'ordre des tems, & rassemblant sous un même point de vue, tous les événemens qui devoient se passer successivement sur la terre, offrit aux yeux d'Adam le plus grand, le plus intéressant & le plus affreux des spectacles, celui de la naissance ou du développement des différens individus de la race mortelle, & l'horrible tableau des crimes, des erreurs & de l'anéantissement des générations futures. Cette accablante vision n'étoit rien moins que consolante : c'est pourtant le même spectacle que je vais considérer pendant quelques momens ; ce sont les mêmes tableaux, les nations qui ne sont plus, & les peuples existans que je me suis proposé d'observer rapidement dans ce chapitre. Mais plus tranquille que ne l'est supposé le héros de Milton,

mes regards, ſans crainte de tombet ſur des objets inquiétans, contempleront une carriere moins affligeante, & toute auſſi étendue, puiſqu'elle embraſſe également dans ſon immenſité, tous les peuples qui depuis la formation des ſociétés ont habité le globe; ſpectacle infiniment plus varié, plus agréable que celui du monde naiſſant & périſſant d'Adam.

Mais vainement nourri de la vaſte lecture des faſtes de l'hiſtoire, je me les repréſente ces nations diverſes, raſſemblées ſous mes yeux; vainement je parcours la chaîne plus ou moins prolongée de leur exiſtance; une ſeule d'entr'elles me fixe, m'étonne, m'éblouit. Le vif éclat de ſa gloire, ſon pouvoir preſque illimité, la continuité de ſa grandeur, ſes triomphes, ſes conquêtes, ſes hauts faits, ſes vertus m'interdiſent toute idée de parallele: car quel peuple ancien ou mo-

derne pourrois-je avec impartialité comparer aux Romains? Je ſuis très-éloigné de ces tranſports outrés, de ce fol enthouſiaſme & de cette eſpece de fanatiſme que le nom ſeul de Rome inſpire à tant de gens; je ſuis encore plus éloigné d'approuver les hyperboliques éloges que la plupart des écrivains, les poëtes ſur-tout, ont affecté de prodiguer à cette nation qui, pour être admirée & préférée à tous les peuples, n'a beſoin ni des adulations des orateurs qui ont célébré ſa puiſſance, ni des images ſéduiſantes & fauſſes des poëtes. Je ſais que les Romains eurent des défauts & des vices; je ſais que leurs vertus paſſant preſque toujours les bornes de l'auſtérité, allerent très-ſouvent juſqu'à la barbarie, juſqu'à l'atrocité: je ſais que leur patriotiſme plus fanatique qu'éclairé, les rendit cruels & féroces: mais ces défauts, ces vices s'éclipſent & s'évanouiſſent devant la

grandeur réelle & conſtamment ſoutenue de leur caractere, devant cet héroïque amour de la patrie, ce zele actif & déſintéreſſé pour la gloire, les droits & la puiſſance de l'état. Si je pouvois penſer qu'il exiſtât quelqu'un d'aſſez déraiſonnable pour balancer entre Rome & quelqu'autre nation que ce puiſſe être, je le prierois ſeulement de parcourir les annales de ce peuple célebre, & ſi digne à tous égards de ſa célébrité : je lui dirois enſuite de s'attacher aux grands événemens qui ſe ſont paſſés à Rome, à ces faits impoſans, publics, inconteſtables, à ces faits, en un mot, qu'il ne me paroît pas poſſible de ne point admirer. Que l'on me cite alors une nation qui puiſſe ſoutenir un inſtant la comparaiſon.

A ſuppoſer cette ſupériorité auſſi univerſellement reconnue qu'elle doit l'être, à quelles cauſes faudra-t-il la rapporter? A pluſieurs, ce me

ſemble; & d'abord, aux avantages du climat de l'ancienne Italie; au climat, qui comme je me flatte de l'avoir démontré dans le cours de cet ouvrge, influe ſi ſenſiblement ſur les qualités phyſiques & morales des hommes : je l'attribue enſuite, cette ſupériorité de génie à l'excellence du gouvernement des Romains, à la conſtitution républicaine ſi favorable aux talens de tous les genres & aux vertus civiles & guerrieres : je l'attribue enfin aux profondes racines que l'énorgueilliſſante idée de leur propre grandeur avoit jettées dans l'ame des Romains, lors même que leurs mœurs énervées & leur force abattue eurent permis au trône impérial de s'élever ſur les ruines de la liberté publique. Car, qui doute que ce ne fut l'ancien amour de la patrie qui inſpira aux Romains enchaînés au trône des Céſars, de contribuer de toute leur puiſſance

à étendre le pouvoir des maîtres qui les opprimoient, & la majeſté de l'empire ; de cet empire formidable par lequel ils étoient écraſés ?

J'ai dit ailleurs que le génie des Romains contraint ſous leurs deſpotes, déployoit toute ſa grandeur & ſon élevation dans les arts, & je l'ai dit alors pour prouver que dans aucun tems, le génie national ne ſe perdit entiérement. Je répete maintenant la même obſervation, & ſi l'on doute de ſa juſteſſe, je penſe qu'il ſuffit, pour en démontrer l'évidence, d'indiquer ſeulement ces magnifiques monumens d'architecture, que l'injure des tems a reſpectés. Ces chefs-d'œuvre inimitables, ces reſtes précieux de la majeſté romaine, dont les plus célebres d'entre les artiſtes modernes ne ſauroient approcher que de très-loin, prouveront beaucoup mieux que toutes mes obſervations, & je ne penſe pas qu'il exiſte aucun

cun peuple aſſez préſomptueux pour ſe flatter de lutter avec quelque ſuccès contre la ſupériorité du génie des antiques Romains.

Deux nations ne peuvent être comparées l'une avec l'autre, qu'autant que l'on remarque entr'elles quelques traits de reſſemblance; & d'après ce principe, je n'apperçois dans toute l'antiquité, que les Grecs ſeuls qui puiſſent entrer en parallele avec quelques-unes des nations européennes modernes: encore même ce parallele me paroit-il très-difficile à faire; je crois même impoſſible de fixer ſans erreur, de quel côté doit reſter l'avantage. Car enfin, les inſtitutions des Grecs l'emportent infiniment ſur nos uſages; & ces inſtitutions qui ne ſubſiſtent plus, ne pouvant être ſuppléées par nos coutumes, ne ſeroit-ce pas en nous une injuſtice, une folie de prétendre à une ſupériorité que malgré nôtre orgueil,

la raiſon & la vérité nous forcent de laiſſer aux peuples de la Grece? On diroit que nos peres prévoyant la dépravation de leur poſtérité, ont cédé aux anciens, des avantâges qu'ils nous ont ſuppoſés hors d'état de conſerver. Parmi nous, l'agriculture & la vie champêtre ſont avilies, l'exercice des arts eſt, ſinon tout-à-fait mépriſé, du moins très-dégradé : parmi nous, la brillante frivolité des manieres a banni peut-être pour toujours, la ſimplicité des coutumes ; & l'on n'a point penſé que ces changemens funeſtes ne pouvoient avoir lieu ſans énerver les ſciences & corrompre les mœurs, & par cela même, ſans nuire infiniment au génie national, qui ne retrouvera jamais dans nos uſages & nos mœurs, ce que nous lui avons enlevé, à meſure que nous nous ſommes éloignés de la candeur de nos peres, & de leur ingénuité.

Mais ſi, conſidérés ſous ce point de vue, les Grecs méritent inconteſtablement la préférence, ils ſont à bien d'autres égards inférieurs aux nations modernes. Ils eurent, ſans contredit, d'excellentes qualités; mais j'ai eu plus d'une fois occaſions de parler de leurs vices; & ces vices qui furent extrêmes, obſcurcirent totalement leurs talens, leurs graces, leurs vertus. Aux obſervations peut-être trop multipliées, que je me ſuis permiſes à ce ſujet dans cet ouvrage, je me contenterai d'ajouter quelques réflexions que j'ai puiſées dans leur hiſtoire même. Les Grecs ne conſerverent les avantages qu'ils avoient ſur le reſte des nations, qu'autant qu'ils reſterent attachés à la conſtitution républicaine; ils étoient incapables de ſupporter tout autre forme de gouvernement. A peine furent-ils ſou-

mis à des ſouverains, qu'ils ſurpaſſerent en dépravation tous les peuples connus : car on ſait juſques à quel excès de licence & de débordement ils ſe plongerent ſous les empereurs Romains. Je penſe qu'il ſeroit inutile de s'arrêter à l'hiſtoire des Grecs ſous leurs propres empereurs ; on ſait qu'il n'exiſta jamais de nation plus fertile en cruautés, en ſéditions, en perfidies, en ſuperſtitions, en crimes de toutes les eſpeces. On ſait qu'éclairés du flambeau du chriſtianiſme, ils ne purent quitter ni leur goût pour la plus vile corruption, ni leur attachement à leurs anciennes fables. On ſait qu'ils s'abandonnerent aux opinions, aux héréſies les plus extravagantes, aux coutumes les plus bizarres, au fanatiſme le plus outré, le plus atroce. C'eſt d'après ce mêlange inconcevable de zele, de ſuperſtition, de licence & de perfidie, que le ſavant auteur de l'*Hiſtoire*

Eccléſiaſtique a obſervé que vers les premieres années du onzieme ſiecle, les Grecs étoient parvenus au comble de la corruption. Ce n'eſt donc, ni ſous leurs Rois, ni ſous les empereurs de Rome, ni ſous leurs propres empereurs, mais dans les ſiecles héroïques ou dans ceux de leurs républiques qu'il faut conſidérer le génie des Grecs; & il eſt vrai que dans ces beaux ſiecles, ils l'emportent infiniment ſur la plupart des nations modernes, par la noble ſimplicité de leurs mœurs & de leurs uſages.

Toutefois, je crois que ſans enthouſiaſme pour ma patrie, je puis dire que de tous les peuples modernes, la nation françoiſe eſt celle dont le génie approche le plus près du génie des Grecs, & ſur-tout des Athéniens dans leurs jours les plus brillans. J'avoue que bien des préjugés communs à mes concitoyens paroiſſent donner à la France quel-

que déſavantage ſur les nations grecques ; mais il faut convenir auſſi que ces erreurs peu importantes en elles-mêmes, ſont bien rachettées par des vertus eſſentielles qui ſemblent naturelles aux François, & qui manquoient aux Grecs. Qu'eſt-ce que nos défauts, nos foibleſſes, nos ridicules comparés à cet eſprit de ruſe & de perfidie, à cette diſſimulation odieuſe & toujours occupée à voiler des projets de vengeance ou des tranſports de jalouſie qui caractériſoit les Grecs ? En un mot, la France oppoſera toujours avec ſuccès aux Grecs, comme au reſte des peuples, ces vertus ſociales & cette aménité qu'elle a communiquées, de contrée en contrée, à tous les états de l'Europe.

Les Grecs, même ceux qui vivoient dans les ſiecles héroïques, n'eurent aucune idée du gouvernement monarchique tempéré par les

mœurs : ils ſe douterent encore moins de cet équilibre heureux de puiſſance & de droits, de cette diviſion de pouvoir qui contient avec tant d'égalité l'autorité royale, les intérêts des citoyens & les droits de la nation. Auſſi le regne modéré de Cyrus fut-il pour la Grece étonnée un phénomene inexplicable. Ces fameux politiques Grecs qui ont, avec tant de raiſon, mérité les éloges de leurs contemporains & de la poſtérité, avec quelle ſurpriſe & quelle admiration ils verroient le parlement d'Angleterre, & les heureux effets de l'honneur françois !

Quant à l'Egypte & à la Chine, à peine eſt-il poſſible d'appercevoir entr'elles quelque traits de diſſemblance ; l'une doit néceſſairement ſe reconnoître dans l'autre. Aux lettres de la Chine, aux caracteres hyérogliphiques de l'ancienne Egypte, au ſilence conſtamment

& forcément observé dans ces deux gouvernemens, à cette ridicule institution du culte des esprits, à cette gravité extérieure des mœurs & des usages, enfin, à cette modification du despotisme plus modéré qu'il ne l'est dans le reste de l'Asie, qui ne croiroit que ces deux monarchies ont été jadis fondées par le même législateur ? Mais ce qui prouve l'infériorité du génie de ces peuples, c'est qu'aucune de ces nations si fieres de leur antiquité, si fort énorgueillies de leurs foibles connoissances, n'avoit prévu les conquêtes des peuples de l'Europe, la célébrité de nos savans, la sagesse éclairée de nos philosophes, ni la gloire de nos guerriers ; c'est qu'aucune n'avoit prévu cette prééminence si marquée que l'Europe auroit un jour sur les trois autres parties de la terre.

Il s'est écoulé bien des siecles depuis les tems des Fabius, des Scipions,

pions; &c. & pendant cet intervalle les diverſes contrées Européennes ont éprouvé bien des viciſſitudes. Toutefois, malgré ces changemens & ces révolutions, ſuppoſons qu'un Grec ou un Romain, revenant de nos jours ſur la terre, ſoit placé tout-à-coup au milieu d'une diete impériale. A ces ſavantes & profondes diſcuſſions des droits de l'Empire, à ces maximes encore plus profondes de droit public, qu'il entendra développer; à la majeſté de ce collége de Princes qui l'environneront, ne croira-t-il pas être encore dans le ſein de ſa patrie, dans le ſénat & au milieu de ces Patriciens reſpectables que des ambaſſadeurs prirent jadis pour autant de puiſſans ſouverains? Dans cette même diete, un Grec ne ſe croiroit-il pas au milieu des Amphictions, ou dans une aſſemblée nationale d'Athenes ou de Sparte délibérant ſur les droits les

plus ſacrés de la patrie ? Mais il verroit bientôt l'illuſion diſparoître & s'évanouir devant le faſtueux orgueil des alteſſes Allemandes, & l'inégalité des nobles de la Germanie : elle diſparoîtroit auſſi devant la gothique ſtructure des théatres, & les plans plus gothiques encore de nos places publiques, bâties par le mauvais goût, qui n'a eu garde de les orner de ces décorations auguſtes d'architecture, de ces beaux monumens & de ces inimitables chefs-d'œuvre qui jadis embelliſſoient les places publiques de la Grece & de Rome. Mais parmi nos républiques modernes, ils donneroient ſans contredit la préférence à Veniſe & à la Hollande : à la premiere, pour avoir ſu rectifier juſqu'aux vices d'une forme de gouvernement mauvaiſe en ſoi, & dont les Grecs ne ſurent jamais qu'abuſer ; à la Hollande, pour avoir ſurpaſſé la ſageſſe de Tyr &

celle de Carthage dans les judicieuſes inſtitutions de ſa police municipale, & dans l'inébranlable union de ſes provinces.

Bien des ſavans ont regardé la république de Platon comme un chef-d'œuvre de raiſon & de polique, comme un admirable projet de gouvernement, & dont l'exécution n'étoit impoſſible que parce que la terre ne renferme point aſſez d'hommes vertueux pour ſeconder les vues d'une telle légiſlation: mais quelle que puiſſe être mon admiration pour le divin diſciple de Socrate, je n'aurai garde de comparer ſa république avec la république Helvétique, parce que je ne penſe pas que Platon lui-même fut aſſez préſomptueux ou aſſez injuſte pour préférer le plan informe de ſon chimérique état à la ſolidité du gouvernement helvétique: il conviendroit que, malgré la repouſſante auſtérité de leur extérieur,

éducation; ils nous reprocheroient d'avoir eu la foibleſſe de renoncer à la ſimplicité des mœurs anciennes, à ces mœurs ſi naturelles & ſi ſages. Mais je ne penſe point que les Grecs, ni aucune des nations les plus célebres de l'antiquité, conſentiſſent à préférer le ſtupide & vicieux gouvernement des rites à la forme des états actuels de l'Europe.

Mais de ces divers peuples, ſoit anciens, ſoit modernes, dont je viens de parler, quel eſt celui qui, par ſes qualités phyſiques & morales, par l'excellence de ſon gouvernement, & par la ſupériorité de ſon génie, mérite d'être préféré? Si je ne conſultois que mon cœur & ma raiſon, cette queſtion ne me paroîtroit rien moins qu'épineuſe; mais ailleurs que dans ma patrie, ma déciſion offenſeroit peut-être plus d'un lecteur qui la croiroit dictée par la chaleur de l'enthouſiaſme patriotique.

Je me flatte peut-être ; mais il me ſemble que les conſidérations, guidé en partie par l'Auteur de l'*Eſprit des Nations*, que je me ſuis permiſes dans cet ouvrage, laiſſent appercevoir quelques-unes des cauſes phyſiques & morales de la diverſité du caractere, du génie, des mœurs & des gouvernemens des peuples. Si je ſuis tombé dans l'erreur, c'eſt mon inſuffiſance ſeule qu'on en doit accuſer, & non le perfide deſſein d'égarer mes lecteurs. J'ai cherché la vérité ; j'ai cru entrevoir ſa lumiere briller dans l'éloignement : content de l'avoir indiquée, je laiſſe le ſoin & la gloire d'en approcher de plus près à ceux qui ſentiront en eux des talens que je n'ai pas & des forces qui me manquent.

Fin du troiſieme & dernier Tome.

C 62187

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III. NAPOLI

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE V.

De l'influence des Cauſes phyſiques & morales ſur la Religion, le Culte & les Cérémonies.

CHAPITRE I. *Du goût des Nations pour le merveilleux, & de l'origine des Fables.* pag. 5

CHAPITRE II. *Des opinions des Anciens concernant la Divinité.* 18

CHAPITRE III. *Des intelligences pures, Etres immatériels, ou Eſprits.* 46

CHAPITRE IV. *De la Religion publique, & du penchant des anciens Peuples pour le merveilleux outré.* 79

CHAPITRE V. *Des prodiges relatifs au génie des Peuples modernes, & du degré d'autorité qui leur eſt accordé.* pag. 86
CHAPITRE VI. *De l'Enthouſiaſme & des Prédictions.* 94
CHAPITRE VII. *Du Culte extérieur. Des Fêtes. Des Ablutions & des Macérations.* 109
CHAPITRE VIII. *De la ſeconde partie du Culte extérieur. Des Cérémonies. Des Inclinations. Des Proſtrations, &c.* 138
CHAPITRE IX. *De la partie intérieure ou ſecrete de la Religion. De la Magie. Des Allégories & des Myſteres.* 160
CHAPITRE X. *Des Myſteres religieux, & des Allégories.* 173
CHAPITRE. XI. *De l'auguſte ſimplicité de la Religion chrétienne, oppoſée à la confuſion des Myſteres du Paganiſme.* 198
CHAPITRE XII. *De la puiſſance de l'ancien Sacerdoce, & de l'autorité des Prêtres.* 201

CHAPITRE XIII. *Des Prêtres Chinois & Japonois.* 215
CHAPITRE XIV. *Des Miniſtres de la Religion Mahométane.* 225
CHAPITRE XV. *Du Sacerdoce Européen.* 235
CHAPITRE XVI. *De la tolérance & du zele religieux chez les différens Peuples.* 245
CHAPITRE XVII. *Du zele Religieux, du Proſélytiſme.* 264

LIVRE VI.

Des Variations du génie National, de ſes Progrès & de ſa Décadence.

CHAPITRE I. *Du tems auquel il eſt poſſible de connoître le génie d'une Nation.* 279
CHAPITRE II. *Difficulté de parvenir à la connoiſſance du caractere de quelques nations. Contradiction frappante entre les diverſes qualités de ce caractere.* 307

CHAPITRE III. *Des Causes Physiques & Morales de la dégénération du Génie National. Des changemens sensibles arrivés dans le climat d'Italie, & de l'état actuel des Peuples qui l'habitent.* 325

CHAPITRE IV. *Des progrès de la vertu & des Arts dans les siecles divers, & chez les différentes Nations.* 341

CHAPITRE V. *Des pertes & des avantages que notre siecle a éprouvés relativement à la Philosophie & aux vertus Sociales.* 359

CHAPITRE VI. *Quelle est celle d'entre les Nations anciennes & modernes, dont le caractere heureux & le génie soutenu méritent la préférence ?*

Fin de la Table du troisieme & dernier Volume.